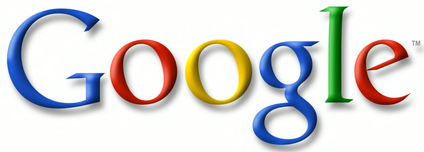





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



4 parties reliées
ensemble

la pièce SIONET
doit être en original
(1745)

LES

ŒUVRES

DE Mr.

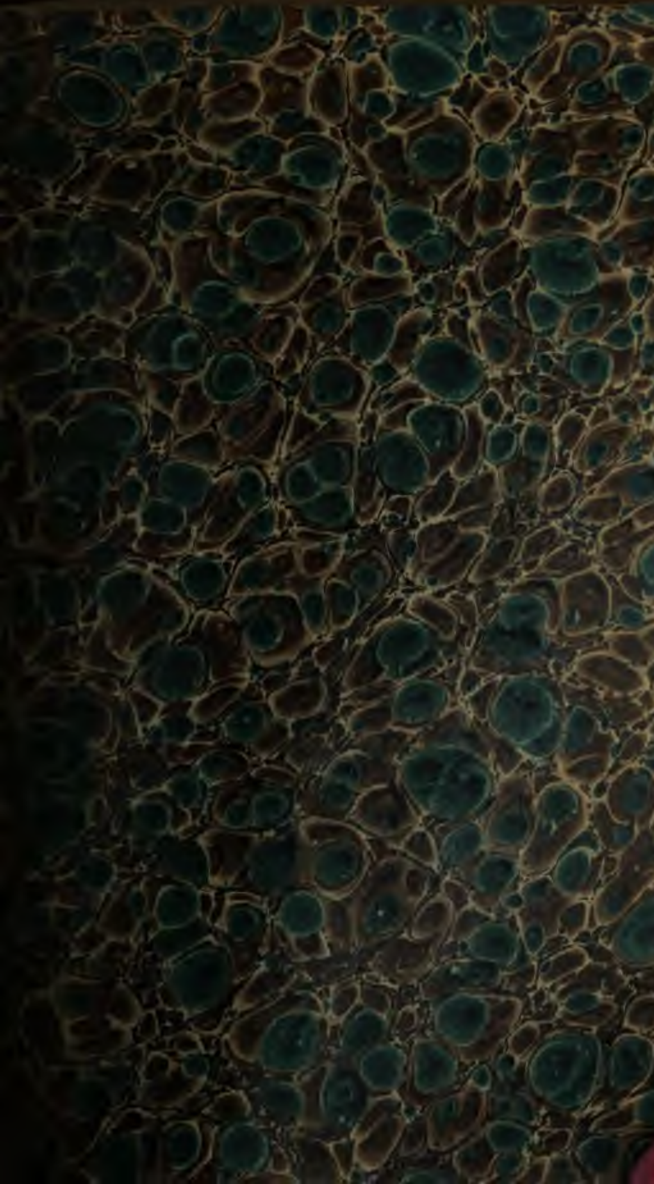
GRESSET.

PREMIERE PARTIE.

A GENÈVE,
Chez PELLISSARI & COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



4 parties reliées ensemble

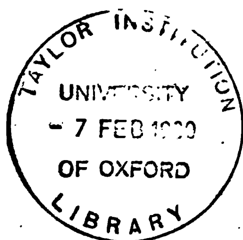
la pièce SIDNEI doit être en originale (1745)

LES ŒUVRES DE Mr. GRESSET.

PREMIERE PARTIE.

A GENÈVE,
Chez PELLISSARI & COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.



LETTRES
DE M. ROUSSEAU,
Sur Ver-Vert, la Chartreuse & autres Poësies.

A M. De Lasseré, Conseiller au Parlement.

A Bruxelles, le 15. Décembre 1735.

J'AI lû le Poëme que vous m'avez envoyé; je vous avouërai sans flaterie, Monsieur, que je n'ai jamais vû production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir d'un stile familier, que l'Auteur a choisi, il y étale tout ce que la Poësie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je suis ravi de voir ses talens affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne sçaurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez pris de me copier vous-même une Piéce si excellente: quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aye lûë deux fois; il me tarde déja de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sçai si tous mes Confreres modernes & moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier, que de le continuer, après l'aparition

d'un Phœnoméne aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous éface tous dès sa naissance, & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, &c.

Au Révérend Pere Brumoy, Jesuite.

A Bruxelles, le 17. Décembre 1735.

PARMI les Phœnoménes Littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi Vous, & que vous venez de rendre au Monde; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poëmes du Perroquet & de la Chartreuse: Je n'ai vû de lui que ces deux Ouvrages; mais, en vérité, je les aurois admirés, quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude consommée du Monde & de la Langue Françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans! Et quel désespoir pour nos prétendus beaux Esprits modernes! J'ai toujours trouvé Chapelle très estimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit estimé: ici c'est le naturel de Chapelle; mais son naturel épuré, embelli,

orné, & étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous éfacera tous tant que nous sommes.

A M. De Lasseré, Conseiller au Parlement.

Du 29. Décembre 1735.

A Ne juger que du mérite de * l'Epitre nouvelle qu'en qualité d'Ouvrier, peut-être lui donnerois-je moins de louanges ; elle est plus négligée que les deux autres Piéces que j'ai admirées du même Auteur : mais, à cela près, on reconnoît la même main & le même génie, c'est-à-dire, l'un des plus heureux & des plus beaux qui ait jamais existé. Il seroit fâcheux que la trempe en fût altérée par le mauvais exemple de quelques petits Esprits d'aujourd'hui, qui comptent l'exactitude & la régularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la difference entre faire de bons Vers & les faire bien ; & que pécher contre la rime en François, ne fût pas la même chose que de pécher contre la Quantité en Latin. Cette fausse maxime des Génies paresseux ou impuissans, doit être proscrite chez les Génies aussi supérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait des

* *Les Adieux.*

Vers que pour son plaisir : c'est pour le plaisir des Lecteurs qu'on en doit faire ; & ce plaisir n'est point complet, quand on peut s'apercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une Boëte soit d'Or, & que le dessein en soit neuf & agréable, il faut qu'elle soit finie & achevée dans toute sa perfection. Cet air facile, qui fait le mérite d'un Ouvrage, ne consiste point dans l'inobservation des régles : au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'Art ; & je ne veux point d'autre preuve de ma proposition que les Vers mêmes de notre aimable Auteur, dont les plus corrects sont sans doute ceux où regne un plus grand air de facilité : en un mot, le seul moyen de faire des Vers faciles, c'est de les faire difficilement ; & si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, vous en conviendrez avec notre maître Horace, dont voici les propres termes.

Nec virtute foret clarisve potentiùs armis.
Quam Linguâ Latium, si non offenderet unum
Quemque Poëtarum limæ labor, & mora. Vos ô,
Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies & multa litura coërcuit, atque
Præfectum decies non castigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher Monsieur, de lui inspirer cette maxime, sans lui dire qu'elle vienne de moi ; car les conseils d'un homme inconnu ne se-

roient peut-être pas aussi bien reçûs que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zele sincere que j'ai pour sa gloire & pour sa reputation, qui m'est aussi chere que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, Monseigneur l'Evêque de Luçon, de la bonté qu'il a eu de me communiquer par vos mains ces deux dernieres * Epitres, que j'ai déja lûës trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçûës, & où je ne me lasse point d'admirer le génie surprenant & la riche fécondité qui les a produites. Si le VER-VERT, qui est imprimé, vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaisir de me l'envoyer, car je ne le possede point en propre. Selon moi; cet Ouvrage a sur ses Cadets l'avantage de l'invention, & même celui de l'exactitude. C'est un véritable Poëme, & le plus agréable badinage que nous ayons dans notre Langue.

* *Les Ombres & les Adieux.*

EPITRE
A MONSEIGNEUR
L'EVESQUE DE LUÇON.

VOUS, dont l'Esprit héréditaire
Par les graces mêmes orné,
Aux Talens d'un illustre Pere
Joint l'Agrément de SE'VIGNE';
Vous, dont le tendre caractere
Sçait unir par d'aimables nœuds
A l'avantage d'être heureux
Le plaisir délicat d'en faire :
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muse ressuscitée,
De vos soins précieux, de vous-même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'Autel des Grands,
Recevez le premier encens.
Protéger Euterpe & Minerve,
Si le mérite est grand, l'éloge en est commun,
Parmi les Noms fameux que Clio nous conserve,
Ses Fastes en comptent plus d'un ;
Mais être aux bords de l'Hypocréne,
Assis entre les Rois, ami de Melpoméne,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux,
Horace à la fois & Mécène,
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'Eloge commence à vous.

VER-VERT, A MADAME DE***

ABBESSE DE***

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les Graces solitaires
Brillent sans fard, & regnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
Sçait allier à des vertus austeres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiseau la touchante disgrace,
Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
Et pretez-moi ces sons intéressans,
Ces tendres sons que forma votre lyre,
Lorsque Sultane,* au printems de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux Empire:
De mon Héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage & ses longues erreurs,
On auroit pû faire un autre Odissée,
Et, par vingt Chants, endormir les Lecteurs;
On auroit pû, des Fables surannées,

* Epagneule.

Ressusciter les Diables & les Dieux,
Des faits d'un mois, occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins devot, plus malheureux que lui:
Mais trop de Vers entraînent trop d'ennui.
Les Muses sont des Abeilles volages:
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages;
Et ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes;
Puissent vos loix se lire dans mes rimes!
Si, trop sincere, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les misteres secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mistiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits;
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sçait vous sauver ces fades petitesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eût jamais de pouvoir:
Vous sçavez trop qu'un front, que l'art déguise,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels,
Ce ne seroit, ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches & cruels;
Mais sous votre air, ou sous celui des Graces,

Qu'elle viendroit mériter nos autels.

Dans maint Auteur de ſcience profonde
J'ai lû qu'on perd à trop courir le monde,
Très rarement en devient-on meilleur :
Un ſort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au ſein de nos Lares,
Et conſerver, paiſibles Caſaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares ;
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.

L'affreux deſtin du Héros que je chante,
En éterniſe une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, atteſteront mes Vers.

A Nevers donc, chez les Viſitandines
Vivoit n'aguere un Perroquet fameux,
A qui ſon art & ſon cœur généreux,
Ses vertus même & ſes graces badines,
Auroient dû faire un ſort moins rigoureux,
Si les beaux cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT (c'étoit le nom du perſonnage)
Tranſplanté là, de l'Indien rivage,
Fut, jeune encore, ne ſçachant rien de rien,
Au ſuſdit Cloître enfermé pour ſon bien ;
Il étoit beau, brillant, leſte & volage,
Aimable & franc comme on l'eſt au bel âge,
Né tendre & vif, mais encor innocent ;

A 6

Bref, digne Oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des Sœurs : des Nones, c'est tout dire ;
Et chaque Mere, après son Directeur,
N'aimoit rien tant ; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un Chroniqueur sincere,
Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher Pere en Dieu,
Grace aux bienfaits des Nonettes sucrées,
Reconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
VER-VERT étoit l'âme de ce séjour :
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre il pouvoit & tout dire & tout faire :
Il étoit sûr de charmer & de plaire.
Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & guimpes & bandeaux ;
Il n'étoit point d'agreable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, siffler, rossignoler ;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide & tout prudent,
Qu'une Novice a même en badinant.

Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il repondoit à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même tems,
Dictoit à quatre en stiles differens.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'Amant chéri mangeoit au Refectoire ;
Là, tout s'offroit à ses friands desirs ;
Outre qu'encor, pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le tems qu'il passoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines ;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour,
Plus mitoné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Pensionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loisir :
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire ;
Là de cellule il avoit à choisir :
Heureuse encore, trop heureuse la Mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa presence honorer le réduit !
Très rarement les antiques Discrettes
Logeoient l'Oiseau ; des Novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût ;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.

Quand chaque soir le jeune Anachorette
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus
Il reposoit sur la boëte aux Agnus:
A son reveil, de la fraiche Nonette
Libre témoin, il voyoit la Toilette.
Je dis Toilette & je le dis tout bas;
Oüi, quelque part, j'ai lû qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidéles,
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles;
Ainsi qu'il est pour le Monde & les Cours,
Un art, un goût de modes & d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essain des folâtres amours,
Essain qui sçait franchir grilles & tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flotante;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci soit dit, entre nous, en silence;
Sans autre écart revenons au Héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
VER-VERT vivoit sans ennuis, sans travaux,
Dans tous les cœurs il regnoit sans partage,
Pour lui Sœur Thecle oublioit les moineaux;
Quatre sereins en étoient morts de rage;

Et deux Matous, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie & de langueur.
Qui l'auroit dit! en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs;
Qu'un tems viendroit, tems de crime & d'alarmes,
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête, Muse, & retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ces malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école
Point ne manquoit du don de la parole,
L'Oiseau disert, hormis dans les repas,
Tel qu'une None, il ne déparloit pas:
Bien est-il vrai qu'il parloit comme un livre,
Toûjours d'un ton confit en sçavoir vivre;
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du siécle a rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines,
VER-VERT étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eû l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot;

Mais en revanche il sçavoit des Cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques mistiques,
Il disoit bien son *Benedicite*,
Et *notre Mere & votre Charité* ;
Il sçavoit même un peu du Soliloque
Et des traits fins de Marie Alacoque :
Il avoit eû dans ce docte manoir,
Tous les secours qui menent au sçavoir ;
Il étoit là maintes filles sçavantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noëls anciens & nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons frequentes,
Bientôt l'Eleve égala ses Regentes ;
De leur ton même, adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des Sœurs, colombes gémissantes ;
Finalement, VER-VERT sçavoit par cœur
Tout ce que sçait une Mere de Chœur.
Trop resserré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignones
Du Perroquet des bienheureuses Nones ;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir ;
Sœur Melanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiseau : d'abord, aux spectateurs

Elle en faiſoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ſes attraits enchanteurs,
Dès que ſa voix frapoit ſes Auditeurs.
Orné, rempli de ſaintes gentilleſſes,
Que lui dictoient les plus jeunes Profeſſes,
L'illuſtre Oiſeau commençoit ſon recit;
A chaque inſtant de nouvelles fineſſes,
Des charmes neufs varioient ſon debit:
Eloge unique & difficile à croire,
Pour tout Parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout ſon Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit ſa mémoire;
Lui, cependant, ſtilé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours devotement,
Et triomphoit toujours modeſtement:
Quand il avoit débité ſa ſcience,
Serrant le bec & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air ſanctifié,
Et laiſſoit là ſon monde édifié.
Il n'avoit dit que des phraſes gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médiſance & tels propos de filles

Que, par hasard, il aprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leurs enclos.
Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Pere VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,
Beau comme un cœur, sçavant comme un Abbé,
Toujours aimé comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé :
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce tems d'affligeante mémoire,
Ce tems critique où s'éclipse la gloire.
O crime ! O honte ! O cruel souvenir !
Fatal voyage aux yeux de l'avenir !
Que ne peut-on en dérober l'histoire ?
Ah, qu'un grand nom est un bien dangereux !
Un sort caché fût toujours plus heureux.
Sur cet exemple, on peut ici m'en croire ;
Trop de talens, trop de succès flatteurs
Traînent souvent la ruine des mœurs.
Ton nom, VER-VERT, tes proüesses brillantes
Ne furent point bornées à ces climats ;
La Renommée annonça tes apas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sçait, la Visitation
A son Bercail de Révérendes Meres,
Qui, comme ailleurs, dans cette Nation,

A tout sçavoir ne sont pas les dernieres ;
Parquoi, bientôt, aprenant des premieres
Ce qu'on disoit du Perroquet vanté,
Desir leur vint d'en voir la vérité.
Desir de fille est un feu qui devore,
Desir de None est cent fois pis encore.
Déja les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernois à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiseau plein d'attraits,
Soit, pour un tems, amené par la Loire ;
Et que, conduit au rivage Nantais,
Lui-même il puisse y joüir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
La Lettre part. Quand viendra la reponse ?
Dans douze jours : quel siécle jusques-là !
Lettre sur Lettre, & nouvelle semonce :
On ne dort plus ; Sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'Epitre.
Grave sujet ; on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre VER-VERT ! O Ciel, plûtôt la mort !
Dans ces Tombeaux, sous ces Tours isolées,
Que ferons-nous, si ce cher Oiseau sort ?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de son loisir
S'ouvroit encor à l'innocent plaisir ;

Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui, d'ailleurs, tout autre Oiseau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
L'avis, pourtant, des Meres assistantes,
De ce Sénat antiques Présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le Pupile charmant
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les broüillât avec nos Sœurs de Nantes:
Ainsi jugea l'Etat embéguiné.
Après ce Bill des Milledis de l'Ordre,
Dans la commune arrive grand desordre:
Quel sacrifice! Y peut-on consentir?
Est-il donc vrai? (dit la Sœur Seraphique)
Quoi, nous vivons & VER-VERT va partir!
D'un autre part, la Mere Sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix:
Tout est en deüil; je ne sçai quel présage,
D'un noir crayon, leur trace ce voyage;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! L'instant funeste arrive;
Ja, tout est prêt sur la fatale rive;
Il faut enfin se resoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle:

Ja, chaque Sœur gémit en Tourterelle,
Et plaint, d'avance, un veuvage ennuïeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçût VER-VERT ! Quelles tendres allarmes !
On se l'arrache, on le baigne de larmes;
Plus il est prêt de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes;
Enfin, pourtant, il a passé le Tour:
Du Monastere, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon Fils, vole où l'honneur t'apelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidelle;
Que les Zéphirs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos,
Je languirai forcement exilée,
Sombre, inconnuë, & jamais consolée;
Pars, cher VER-VERT; & dans ton heureux
cours,
Sois pris partout pour l'Aîné des Amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonain poupine,
Qui, pour distraire & charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit, à la sourdine,
Très souvent fait l'Oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit, de très grand cœur,
Loin du Couvent, suivi l'Oiseau parleur.
Mais c'en est fait, on embarque le Drôle,
Jusqu'à present vertueux, ingénu,
Jusqu'à present modeste en sa parole:
Puisse son cœur, constamment défendu,

Au Cloître, un jour, raporter sa vertu !
Quoiqu'il en soit, déja la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent soufle, on part, on est parti.

CHANT TROISIE'ME.

LA même Nef légere & vagabonde,
Qui voituroit le saint Oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux Nimphes, trois Dragons,
Une Nourice, un Moine, deux Gascons :
Pour un Enfant qui sort du Monastere,
C'étoit écheoir en dignes compagnons !
Aussi VER-VERT, ignorant leur façons,
Se trouva là comme en terre étrangere ;
Nouvelle langue & nouvelles leçons.
L'Oiseau surpris n'entendoit point leur stile ;
Ce n'étoit plus paroles d'Evangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces trais de Bible & d'Oraisons mentales
Qu'il entendoit chez nos douces Vestales :
Mais de gros mots, & non des plus chretiens ;
Car les Dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de Gargotte :
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin ;
Puis les Gascons & les trois Perronelles
Y concertoient sur des tons de ruelles :

De leur côté, les Bateliers juroient,
Rimoient en Dieu, blaſphêmoient & ſacroient :
Leur voix ſtilé aux tons mâles & fermes,
Articuloit ſans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embaraſſé,
VER-VERT gardoit un ſilence forcé ;
Triſte, timide, il n'oſoit ſe produire,
Et ne ſçavoit que penſer ni que dire.
 Pendant la route on voulut par faveur
Faire cauſer le Perroquet rêveur ;
Frere Lubin, d'un ton peu Monaſtique,
Interrogeant le beau mélancolique,
L'Oiſeau benin prend ſon air de douceur ;
Et, vous pouſſant un ſoupir méthodique,
D'un ton pédant repond, *Ave ma Sœur* :
A cet *Ave*, jugez ſi l'on dût rire ;
Tous en *chorus* bernent le pauvre ſire ;
Ainſi berné, le Novice interdit,
Comprit en ſoi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il feroit mal mené des commeres,
S'il ne parloit la langue des confreres ;
Son cœur né fier, & qui juſqu'à ce tems,
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne pût garder ſa modeſte conſtance
Dans cet aſſaut de mépris flétriſſant ;
A cet inſtant, en perdant patience,
VER-VERT perdit ſa premiere innocence.
Dès lors ingrat, en ſoi-même il maudit

Les cheres Sœurs ses premieres maîtresses,
Qui n'avoient pas sçû mettre en son esprit
Du bon François les brillantes finesses,
Les sons nerveux & les délicatesses.
A les aprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très peu ; mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'Oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier, pour toujours,
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête ;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de None.
En moins de rien l'éloquent animal,
Helas ! Jeunesse aprend trop bien le mal !
L'animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien, fut rudement habile.
Bien vîte il sçût jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier :
Il dementit les célébres maximes,
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par dégrés. Il fut un scelerat,
Profès d'abord & sans noviciat.
Trop bien sçût-il graver en sa mémoire
Tout l'Alphabet des Bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mor*... VER-VERT faisoit l'écho :
Lors aplaudi par la bande susdite,

Fier & content de ſon petit merite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De ſçavoir plaire au monde ſuborneur;
Et dégradant ſon généreux organe,
Il ne fût plus qu'un Orateur prophane :
Faut-il, qu'ainſi l'exemple ſéducteur,
Du Ciel au diable emporte un jeune cœur !
  Pendant ces jours, durant ces triſtes ſcènes,
Que faiſiez-vous dans vos Cloîtres deſerts,
Chaſtes Iris du Couvent de Nevers?
Sans doute; helas! vous faiſiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, ſoumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faiſoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du Monaſtere
Etoit d'ennuis triſtement obſédé;
La grille étoit dans un deüil ſolitaire,
Et le ſilence étoit preſque gardé.
Ceſſez vos vœux, VER-VERT n'en eſt plus digne;
VER-VERT n'eſt plus cet Oiſeau revérend,
Ce Perroquet d'une humeur ſi benigne,
Ce cœur ſi pur, cet eſprit ſi fervent;
Vous le dirai-je? Il n'eſt plus qu'un brigand,
Lâche apoſtat, blaſphêmateur inſigne;
Les vens legers, & les Nymphes des eaux
Ont moiſſonné le fruit de vos travaux.

Ne vantez point ſa ſcience infinie :
Sans la vertu que vaut un grand génie ?
N'y penſez plus : l'infâme a, ſans pudeur,
Proſtitué ſes talens & ſon cœur.
Déja, pourtant, on aproche de Nantes,
Où languiſſoient nos Sœurs impatientes :
Pour leurs deſirs le jour trop tard naiſſoit,
Des Cieux, trop tard, le jour diſparoiſſoit.
Dans ces ennuis, l'eſperance flateuſe,
A nous tromper toujours ingénieuſe,
Leur promettoit un eſprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des ſentimens, un merite achevé ;
Mais ô douleur ! O vaine & fauſſe attente !
La Nef arrive, & l'équipage en ſort.
Une Touriere étoit aſſiſe au port.
Dès le départ de la premiere lettre,
Là, chaque jour, elle venoit ſe mettre ;
Ses yeux errans ſur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaiſſeau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiſeau madré la connut à la mine,
A ſon œil prude, ouvert en tapinois,
A ſa grande coëffe, à ſa fine étamine,
A ſes gands blancs, à ſa mourante voix,
Et, mieux encore, à ſa petite Croix :
Il en frémit, & même il eſt croyable,

Qu'en militaire, il la donnoit au Diable :
Trop mieux aimant ſuivre quelque Dragon,
Dont il ſçavoit le bachique jargon,
Qu'aller aprendre encor les Litanies,
La Révérence & les Cérémonies :
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte deteſté.
Malgré ſes cris la Touriere l'emporte :
Il la mordoit, dit-on, de bonne ſorte,
Chemin faiſant ; les uns diſent, au cou,
D'autres, au bras : on ne ſçait pas bien où ;
D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non ſans peine,
Dans le Couvent la Béate l'enmeine ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premieres nouvelles
La cloche ſonne. On étoit lors au Chœur :
On quitte tout, on court, on a des aîles :
C'eſt lui, ma Sœur, il eſt au grand Parloir :
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les Vieilles même, au marcher ſimétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit ; & la Mere Angélique
Courut alors pour la premiere fois.

CHANT QUATRIEME.

ON voit enfin, on ne peut ſe repaître
Aſſez les yeux des beautés de l'Oiſeau :
C'étoit raiſon ; car le fripon pour être

Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau.
Cet œil guerrier, & cet air Petit-Maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, Grand Dieu, que ſur le front d'un traître,
Brillent ainſi les plus tendres attraits!
Que ne peut-on diſtinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits?
Pour admirer les charmes qu'il raſſemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes enſemble;
En entendant cet eſſain bourdonner,
On eût, à peine, entendu Dieu tonner:
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un ſcandale à la Communauté.
En ſecond lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguſte, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiſeau libertin:
Pour premiers mots, & pour toute reponſe,
Nonchalamment, & d'un air de dédain,
Sans bien ſonger aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars repond, avec un ton faquin:
Par la corbleu! Que les Nones ſont folles!
L'hiſtoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint Auguſtin,
D'un air ſucré, voulant le faire taire,

Et lui disant : Fi donc, mon très cher Frere !
Le très cher Frere, indocile & mutin,
Vous la rima très richement en tain.
Vive Jesus ! Il est sorcier, ma Mere,
Reprend la Sœur ; Juste Dieu ! Quel coquin :
Quoi ! C'est donc là ce Perroquet divin ?
Ici VER-VERT, en vrai gibier de Gréve,
L'apostropha d'un *La peste te creve.*
Chacune vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eût son pacquet ;
Turlupinant les Jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard ;
Plus déchaîné sur les Vieilles grondeuses,
Il bafoüoit leur sermon nazillard :
Ce fut bien pis, quand d'un ton de corsaire,
Las, excedé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit sçû raporter des bateaux ;
Jurant, sacrant d'une voix dissoluë,
Faisant passer tout l'enfer en revûë,
Les B, les F voltigeoient sur son bec.
Les jeunes Sœurs crûrent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu !... mor !... mille pipes de diables !
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur ; les Nonettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de Croix :
Toutes pensant être à la fin du monde,

Courent en poste aux caves du Couvent ;
Et, sur son nez, la Mere Cunegonde
Se laissant cheoir, perd sa derniere dent.
Ouvrant à peine un sepulchral organe ;
Pere Eternel ! dit la Sœur Bibiane,
Misericorde ! Ah ! Qui nous a donné
Cet Antechrist, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! En quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
Est-ce donc là l'esprit & la science
De ce VER-VERT si chéri, si prôné ?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la Sœur Ecoute,
Quelles horreurs ! Chez nos Sœurs de Nevers
Quoi ! Parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! C'est ainsi qu'on forme la jeunesse !
Quel hérétique ! O divine sagesse !
Qu'il n'entre point ; avec ce Lucifer,
En garnison nous aurions tout l'enfer.

Conclusion. VER-VERT est mis en cage ;
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le Pelerin ne demandoit pas mieux :
Il est proscrit, declaré détestable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes Sœurs : toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt en pleurant le coupable ;

Car, quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fiere humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un payen, le cœur d'un reprouvé.
Il part enfin, porté par la Touriere,
Mais sans la mordre, en retournant au port;
Une cabane emporte le compere,
Et sans regret, il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fut l'Idiade.
Quel desespoir! Lorsqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier sejour.
Que resoudront nos Sœurs inconsolables?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés;
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au Discrétoire, entre neuf vénérables;
Figurez-vous neuf siecles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage;
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet, enchaîné dans sa cage,
VER-VERT paroît sans gloire & sans apui.
On est aux voix; déja deux des Sybilles
En billets noirs ont crayonné sa mort;
Deux autres Sœurs, un peu moins imbécilles;
Veulent, qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoye au rivage prophane
Qui le vit naître avec le noir Bracmane:

Mais, de concert, les cinq dernieres voix,
Du châtiment determinent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, & quatre de silence,
Jardins, toilette, alcoves & biscuits,
Pendant ce tems, lui seront interdits.
Ce n'est point tout; pour comble de misere,
On lui choisit pour garde, pour geoliere,
Pour entretien, l'Alecton du Couvent,
Une Converse, infante doüairiere,
Singe voilé, squelette octogenaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un Penitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au retour de Matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines;
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'Oiseau contrit se reconnut enfin:
Il oublia les Dragons & le Moine;
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus devot qu'un Chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion:

Le vieux Divan desarmant sa vengeance,
De l'Exilé borna la penitence.
De son rapel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allegresse;
Tous ses instans donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je? Helas! O plaisirs infideles!
O vains attraits de délices mortels!
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Caffé parfait, chansons, course legere,
Tumulte aimable & liberté pleniere,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs;
Mais de nos Sœurs, ô largesse indiscrette!
Du sein des maux d'une longue diette,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bouré de sucre & brûlé de liqueurs,
VERT-VERT, tombant sur un tas de dragées;
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernieres.
Venus, enfin, lui fermant les paupieres;
Dans l'Elisée, & les sacrés bosquets,
Le mene au rang des heros Perroquets,

Près de celui dont l'Amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté ! La Sœur Dépositaire
En composa la lettre circulaire,
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sçut lui donner une seconde vie
Par les couleurs & par la broderie ;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funébres,
Que l'Hélicon rend aux Oiseaux celébres.
Au pied d'un mirthe on plaça le tombeau,
Qui couvre encor le Mausolé nouveau ;
Là, par la main des tendres Arthémises,
En lettres d'or ces lettres furent mises
Sur un porphire environné de fleurs,
En les lisant on sent naître ses pleurs.

Novices, qui venez causer dans ces Boccages
A l'insçu de nos graves Sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,
Aprenez nos malheurs.
Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs,
Ci gît VER-VERT; *Ci gissent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'Ombre de l'Oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les Nones repose,
Et qu'en tout tems, par la Métempsicose,
De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
Transportera son ame & son caquet.

LETTRE

De l'Auteur sur sa sortie des Jésuites, à Mr l'Abbé Marquet.

A Blois, le 4. Décembre 1735.

LA Prophétie est accomplie,
Cher Abbé, je reviens à toi.
La métamorphose est finie,
Et mes jours enfin sont à moi.
Victime, tu le sçais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du Berceau sur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore,
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel. . . .
Nos goûts sont nos destins: l'astre de ma naissance
Fut la paisible liberté :
Pouvois-je en fuir l'attrait ? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long tems souffrir la violence
D'une lente captivité ?

C'en est fait, à mon sort ma raison me raméne ;
Mais, ami, t'avoüerai-je un tendre sentiment,
Que ton cœur généreux reconnoîtra sans peine :
Oui, même en la brisant j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vû libre qu'en soupirant.
Je dois tous mes regrets aux Sages que je quitte :
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux ;
Et si dans leurs foyers desormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux.
Car ne les crois point tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus.
Si tu ne les connois que sur ce qu'en publie
La ténébreuse calomnie,
Ils te sont encore inconnus.
Lis & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'interêt, la crainte & l'espoir sont exclus ;
A leur sort le mien ne tient plus :
L'impartialité va tracer leur image.
Oüi, j'ai vû des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu ;
J'ai vû des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voüés à leur Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux insensibles ;
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits Amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis ;

Trop estimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,
En reproches injurieux,
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux :
Pour moi, fidéle au vrai, fidéle à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur fais *mes adieux*.

LE LUTRIN VIVANT.

A Monsieur l'Abbé de Segonzac.

DE mes Ecrits, aimable confident ;
Cher Segonzac, ma Muse solitaire
De ses ennuis brisant la chaîne austere,
Vient près de toi retrouver l'enjouëment :
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrement.
Je te promis qu'au Temple de Mémoire
Je placerois le Pupitre vivant
Dont je t'apris la naissance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon serment ;
A dire vrai, cette moderne Histoire
Est un peu folle, il en faut convenir :
Est-ce un deffaut ? Non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancholie,
Quoi ! La sagesse est-elle de saison ?
Un trait comique, une vive saillie,

Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide Oraison
Que prêche en vain l'ennuïeuse Raison.
Quoiqu'il en soit, ma Minerve severe
Adoucira ces grotesques portraits,
Et les voilant d'une gaze legere,
Ne montrera que la moitié de traits.
Venons au fait : Honni qui mal y pense!
Attention : j'ai toussé ; je commence.

Non loin des bords du Cher & de Lauron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux Bourg, dont l'Eglise sans vitres,
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres ;
Là, ne sont point de ces mortels fleuris,
Qui dans les bras d'une heureuse indolence,
Exemts d'étude, & libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris ;
On ne voit là que pâles effigies,
Qui du Champagne onc ne fut rougies,
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabas fins & sans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque Office, & de chanter eux-mêmes.

Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre enfans de cœur ;
Ces Jouvenceaux ont leur gîte ordinaire
Chez Dame Barbe : elle leur sert de Mere
Et de soutien ; le public est leur pere.

Il faut sçavoir, pour plus grande clarté,
Que Dame Barbe est une Octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui Doüairiere,
Qui, dès seize ans, d'un siécle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des Mondains & des Moines,
Crut devoir vivre auprès d'un des Chanoines;
D'abord servante: ensuite, adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement:
Déja trois fois elle a vû dans l'Eglise
De Pere en Fils chaque Charge transmise.
Barbe, en un mot, au Chapitre susdit,
De race en race a gardé son crédit.
Or, chez ladite, arriva notre Histoire:
En Juin dernier; l'avanture est notoire;
Par cas fortuit, l'Enfant de Chœur, Lucas,
Avoit usé l'étui des Pays-Bas:
Vous m'entendez, sa culotte trop mûre
Le trahissoit par mainte découpûre;
Déja la bréche augmentant tous les jours,
Démenteloit la Place & les Fauxbourgs.
Barbe le voit, s'attendrit; mais que faire!
Elle étoit pauvre, & l'étoffe étoit chere:
D'un autre part, le Chapitre étoit gueux;
Et puis, d'ailleurs le petit Malheureux,
Ouvrage né d'un Auteur anonime,
Ne connoissant Parens ni Légitime,
N'avoit en tout, dans ce stérile lieu,

Pour ſe chauffer, que la grace de Dieu.
Il languiſſoit dans une triſte attente,
Gardant la chambre & rarement debout;
Enfin, pourtant, l'habile Gouvernante
Sçût lui forger une armure décente,
A peu de frais & dans un nouveau goût.
Néceſſité tire parti de tout.
Néceſſité d'Induſtrie eſt la Mere.
Chez Barbe étoit un vieux Antiphonaire,
Vieux Graduel, ample & poudreux Bouquin,
Dont, aux bons jours, on paroit le Lutrin;
D'épais lambeaux, d'un parchemin gotique,
Formoient le corps de ce Grimoire antique:
De ces feüillets de la craſſe endurcis
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La Vieille crut qu'on pouvoit, ſans dommages,
Du Livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, & les coût proprement
Pour relier un volume vivant:
Mais le hazard voulut que l'Ouvriere,
Très peu ſçavante en pareille matiere,
Dans les feüillets, qu'elle prit ſans façon,
Prît juſtement la Meſſe du Patron;
L'ouvrage fait, elle én coëffe, à la diable,
L'humanité du petit miſérable:
Parquoi Lucas, chamarré de plein-chant,
Ne craignoit plus les inſultes du vent.
Or, cependant, arrive la Saint Brice,

Fête du lieu, fête du grand Office :
Le Maître Chantre, Intendant du Lutrin,
Vient au grand Livre, il cherche, mais en vain ;
A feüilleter il perd & tems & peines :
Il jure, il facre, & s'imagine enfin
Qu'un choeur de Rats a mangé les Antiennes ;
Mais, par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le sçavoir, portoit l'Office en croupe :
Le Chantre lit, & retrouve au niveau
Tous ces Versets sur ce Livre nouveau :
Sur l'heure il fait son raport au Chapitre ;
On délibere, on décide soudain
Que le Marmot, braqué sur le Pupitre,
Y servira de Livre & de Lutrin.
Sur cet Arrêt, on le stile au service,
En quatre tours il aprend l'exercice ;
Déja d'un air intrépide & dévot
Lucas s'acroche à l'Aigle du pivot ;
A Livre ouvert, le Chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très gravement poursuit ce chant fallot,
Concert grotesque & digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'Evangile :
Ferme, & plus fier qu'un Senateur Romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin :

Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la coûture entr'ouvant le vélin,
Déconcerta le sensible Lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et tenant bon, il enrage en silence.
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable,
Et, loin de là, va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feüillet.
Ce fait est sûr : sans peine on peut m'en croire ;
De deux Gascons je tiens toute l'Histoire.
C'est pour toi seul, ami tendre & charmant,
Que j'ai permis à ma *Muse* exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,
De s'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment :
Que, loin de toi, jamais il ne transpire.
Si, par hazard, il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'apliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire
Ce libre effort d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zele inspire,
De nos chansons critiques ténébreux,

Cenſeurs de tout, exemts de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attens à leur ire.
Déja j'en vois un trio langoureux
S'enſevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes Vers, foudroyer & proſcrire
Ce badinage, en faire un monſtre affreux ;
Je les entens gravement s'entredire,
D'un air capable & d'un ton doucereux :
» Y penſe-t-il ? Quel écrit ſcandaleux !
» Quel tems perdu ! Pourquoi, s'il veut écrire,
» Ne prend-il point des ſujets plus pompeux,
» Des traits moraux, des éloges fameux ? . . .
Mais, dédaignant leur abſurde ſatire,
Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainſi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de tems & de peines entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au ſentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peſer ſtoïquement,
Au grave poids d'une raiſon chagrine,
Les jeux legers d'une Muſe badine.
Non, la raiſon, celle que tu chéris,
A ſes côtés laiſſe marcher les ris,
Et laiſſe au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaiſir fin n'a jamais déridées.
Ainſi penſoit l'amuſant du Cerceau ;

Sage enjoüé, vertueux ſans rudeſſe,
Des Sages faux évitant la triſteſſe :
Il badina ſans s'écarter du beau,
Et ſans jamais effrayer la ſageſſe.
Ainſi les traits de ſon heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les faſtes des Graces,
Et les Cenſeurs obſtinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédanteſque
D'un françois fade ou d'un latin rudeſque,
Endormiront les ſiécles à venir.

LE CARESME IN-PROMPTU.

SOUS un Ciel toujours rigoureux,
Au ſein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il eſt un Iſle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuple, moitié ſauvage.
Dont les Habitans malheureux
Separés du reſte du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde,
Et n'être connus que des Cieux :
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement ſur ces bords ;
On n'y ſçait que par avanture,
Et par de très tardifs raports

Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans & les morts.
De cette étrange residence
Le Curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence
D'une héreditaire ignorance,
Vit de Batêmes & de trépas,
Et d'Offices qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Isle
Il est regardé comme habile,
Quand il peut dire, quelquefois,
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagere,
Et que j'outre ce caractere;
„ Quelle aparence, dira-t-on;
„ Quelle Isle assez abandonnée
„ Ignore le tems de l'année?
„ Non, ce trait ne peut être bon
„ Que dans une Isle imaginée
„ Par le fabuleux Robinson.
De grace, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule,
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Isle susdite,

Vieux Papa, bon Iſraëlite,
(N'importe quand advint le cas,)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait aporter de nos climats
De *Guid'anes* ni d'Almanachs
Pour le guider dans ſes Antiennes,
Et regler ſes petits Etats.
Il reconnut ſa negligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La ſaiſon ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimats,
La mer n'étoit plus pratiquable,
Et l'on n'eſperoit les bons vens,
Qui rendent l'Onde navigable,
Et le Continent abordable,
Qu'à la naiſſance du Printems.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire ſans Calendrier?
Comment placer les jours de Fête?
Comment les differencier?
Dans une pareille mépriſe
Quelqu'autre Curé plus ſçavant
N'auroit pû régir ſon Egliſe;
Et peut-être, devotement,
Bravant le fougues de la biſe,
Se ſeroit livré, ſans remiſe,
Aux perils du moite Elément:

Mais pour une telle imprudence,
Doüé d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre, assurément,
Chérissoit trop son existence;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier,
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,
Dégoisoit Pseaumes & Leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine:
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A son Assistance chretienne,
De ne point finir la semaine
Sans chommer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sçauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zephir,
Lui-même il auroit pû venir
Prendre langue dans nos contrées,

Il crut cet avis ſelon Dieu ;
Ce fut celui de ſon Vicaire,
De Javotte ſa ménagere,
Et de ſon Magiſter Mathieu
La plus forte tête du lieu.
Ceci poſé, Janvier ſe paſſe ;
Plus àgile encor dans ſon cours,
Février fuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon regnoit toujours :
Du Printems avec patience,
Attendant le prochain retour,
Et, ſur l'annuelle abſtinence,
Prétendant cauſe d'ignorance,
Ou bonnement & ſans détour,
Par faute de réminiſcence,
Notre vieux Curé, chaque jour,
Se mettoit ſur la conſcience
Un Chapon de ſa baſſe-cour :
Cependant, pourſuit la Chronique,
Le Carême, depuis un mois,
Sur tout l'Univers Catholique
Etendoit ſes auſteres loix :
L'Iſle ſeule, graces au bon-homme,
A l'abri des ſtatuts de Rome,
Voyoit ſes libres Habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems :
De vrai, ce n'étoit fine chere ;
Mais, cependant, chaque Inſulaire,

Mi-Païſan, & mi-Bourgeois
Pouvoit parer ſon ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Presbytere,
Tous dans cette erreur ſalutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin, pourtant, le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée;
Voyant qu'il étoit plus que tems
D'inſtruire nos impénitens,
Le Diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le Printems;
C'étoit lui, qui, par ſtratagême,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faiſant,
Leur eſcamoter un Carême,
Pour ſe divertir en paſſant.
Le calme retabli ſur l'onde,
Mon Curé, ſelon ſon ferment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque ſans retardement;
S'étant bien leſté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de reflexion;
Car de la ſainte quarantaine
Déja la cinquième ſemaine
Venoit de commencer ſon cours.)

Il vient : il trouve avec ſurpriſe
Que dans l'empire de l'Egliſe
Pâques revenoit dans dix jours.
„ Dieu ſoit loüé ! Prenons courage,
Dit-il, enfonçant ſon caſtor,
„ Graçe au Seigneur, notre voyage
„ Se trouve fait à tems encor
„ Pour pouvoir dans mon hermitage
„ Fêter Pâques ſelon l'uſage.
Content, il rentre ſur ſon bord;
Après avoir fait ſes emplettes
Et d'almanachs & de lunettes,
Il part, il arrive à bon port
Dans ſes ſolitaires retraites.
Le lendemain, jour des Rameaux,
Prônant avec un zele extrême,
Il notifie à ſes Vaſſaux
La date de notre Carême;
„ Mais, pourſuit-il, j'ai mon ſiſtême,
„ Mes freres, nous n'y perdrons rien,
„ Et nous le ratraperons bien :
„ D'abord, avant notre abſtinence,
„ Pour garder l'uſage ancien,
„ Et bien remplir toute obſervance,
„ Le Mardi gras ſera mardi,
„ Le jour des Cendres, mercredi;
„ Suivront trois jours de penitence,
„ Dans toute l'Iſle on jeûnera;

„ Et Dimanche, unis à l'Eglise,
„ Sans plus craindre aucune méprise,
„ Nous chanterons l'*Alleluya*.

LA CHARTREUSE.

EPITRE À M. D. D. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison, soit indifference,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois joüir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant & suprême,
Qui, malgré ses attraits flateurs,
Toujours peu sûr & peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots,

Mais votre Epitre enchantereſſe,
Trop prodigue d'un vain encens,
Des douces vapeurs du Permeſſe,
Vient encore enivrer mes ſens;
Envain donc j'abjurois la rime,
L'haleine legere des vens
Emportoit mes foibles ſermens.
Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté:
Entre Uranie & Therpſicore
Je reviens m'amuſer encore
Au Pinde que j'avois quitté;
Tel par ſa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il ſemble changer ſon cours,
Autour de la flâme infidelle
Le Papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes legeres
Je vous offre des traits ſinceres
Du gîte où je ſuis tranſplanté;
Mais comment faire en verité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egayer le ſombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y repandrai-je cette aiſance,
Ces ſentimens, ces traits diſerts,
Et cette molle négligence,

Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables Vers ?
Je ne suis plus dans ces boccages,
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer :
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux ! Quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrette,
Mon cœur subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long tems enseveli ;
Quoiqu'il en soit, je vis encore ;
Et malgré vingt sujets divers
De regrets & de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Des impostures en ces Vers :
De l'assoupissante Elegie
Je méprise trop les fadeurs,
Phœbus me plonge en létargie
Dès qu'il frédonne des langueurs ;
Je cesse d'estimer Ovide,
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,

De longues lamentations :
Un eſprit mâle & vraiement ſage
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triſte avantage
De ſe faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre & le ſort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort ;
Mais ſans cet aprêté Stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penſer,
Je ſçai me faire un Jeu comique
Des peines que je vais tracer :
Ainſi l'aimable Poëſie,
Qui dans le reſte de la vie
Porte aſſez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'auſtérité,
Et nous ſauve au moins par la Fable
Des ennuis de la Verité.
C'eſt par cette vertu magique
Du Téleſcope poëtique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée,
Où la bizarre deſtinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette Montagne empeſtée,

Où la foule toujours crotée
Des Preſtolets provinciaux
Trotte, ſans cauſe & ſans repos,
Vers ces demeures odieuſes,
Où regnent les longs Argumens
Et les Harangues ennuyeuſes,
Loin du ſéjour des agrémens ;
Enfin, pour fixer votre vûë
Dans cette pédanteſque ruë,
Où trente faquins d'Imprimeurs,
Avec un air de conſéquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs,
Il eſt un Edifice immenſe, *
Où, dans un loiſir ſtudieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Heros & des Dieux ;
Là, du toit d'un cinquième étage,
Dominant avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'éleve un antre aërien,
Un aſtrologique hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiſeau ſauvage
Que la retraite d'un humain.
C'eſt pourtant de cette guérite,
C'eſt de ce céleſte tombeau,

* *Le Collége des Jeſuites, ruë S. Jacques.*

Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Panché sur un lit sans rideau,
Dans un deshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces Vers enfilés au hazard :
Et tandis que pour vous je veille
Long tems avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante Rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou quarrée,
C'est ce que je ne dirai pas ;
Tout ce que j'en sçai sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée
On peut former jusqu'à six pas :
Dans cette cage resserrée ;
Une lucarne mal vîtrée,
Près d'une goutiere livrée
A d'interminables sabats,
Où l'Université des Chats,
A minuit, en robe fourée,
Vient tenir ses bruyans Etats :
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée,
Tressée sur deux vieux échalas,

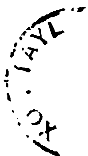
Voila les meubles délicats
Dont ma Chartreuſe eſt décorée,
Et que les freres de Borée
Bouleverſent avec fracas,
Lorſque ſur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer ſur vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient preparer ces frimats,
Qui verſent ſur chaque contrée
Les cathares & le trépas.
Je n'outre rien; telle eſt en ſomme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple Gnôme,
Des Sylphites & des follets.
Telles on nous peint les tanieres,
Où giſſent, ainſi qu'au tombeau,
Les Pythoniſſes, les Sorcieres
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel eſt le ſublime ſiége,
D'où flanqué de trente-deux vens,
L'Auteur de l'Almanach de Liége
Lorgne l'hiſtoire du beau tems,
Et fabrique, avec privilege,
Ses aſtronomiques Romans.
Sur ce portrait abominabe
On penſeroit qu'en lieu pareil
Il n'eſt point d'inſtant délectable

Que dans les heures du ſommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable
Ai peſé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels ;
Qui ſçai qu'un bonheur véritable
Ne dépendît jamais des lieux ;
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un miſérable,
Et qu'un deſert peut être aimable
Pour quiconque ſçait être heureux ;
De ce Caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté ſuprême,
Semant de fleurs tous mes inſtans,
Dans l'empire de l'hyver même
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux, loiſir ſolitaire !
Quand on rencontre ta douceur,
Quel antre n'a point de quoi plaire ?
Quelle caverne eſt étrangere,
Lorſqu'on y trouve le bonheur ?
Lorſqu'on y vit ſans ſpectateur,
Dans le ſilence littéraire,
Loin de tout importun jaſeur,
Loin des froids diſcours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuſes,
Où d'inſipides précieuſes

Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plattes cotteries
Où l'on voit souvent réünies
L'ignorance en petit manteau,
La bigotterie en lunettes,
La minoderie en cornettes
Et la reforme en grand chapeau;
Loin de ce médisant infâme,
Qui de l'imposture & du blâme
Est l'impur & bruyant écho;
Loin de ces sots atrabilaires,
Qui, cousus de petits mysteres,
Ne vous parlent qu'incognito;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coëffés de phrases imbéciles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'envelope épaisse
Des Pédans de Rome & de Grece,
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime & sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,

Qui dogmatiſant ſur des riens,
Aportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres;
Et la profonde déraiſon
De ces diſputes ſoldateſques:
Où l'on s'inſulte à l'uniſſon,
Pour des miſeres pédanteſques,
Qui ſont bien moins la vérité
Que les rêves crûs & burleſques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité Chinoiſe
De ce vieux Druide empeſé,
Qui ſous un air ſimétriſé
Parle à trois tems, rit à la toiſe,
Regarde d'un œil aprêté
Et m'ennuye avec dignité;
Loin de tous ces faux Cénobites,
Qui voüés encor tous entiers
Aux vanités qu'ils ont proſcrites,
Errans de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques viſites
Porter leurs faces paraſites
Et le dégoût de leurs Moûtiers;
Loin de ces fauſſets du Parnaſſe,
Qui pour avoir giapi par fois
Quelqu'Epithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne cauſent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,

De Pégase & de Cupidon,
Et telles fadeurs synonimes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relegué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction :
Que les tendres lyres des graces
Se montent sur un autre ton,
Et qu'enfin de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour sauver ses Vers & son nom,
Il faut être sans imposture
L'interprete de la Nature
Et le peintre de la raison.
Loin enfin, loin de la presence
De ces timides Discoureurs
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a paitri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame sensée,
Qui loin de la route tracée,
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajoûter encor d'autres mœurs ;
Mais sur cette legere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,



Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est point l'asile & le pourpris
De l'entiere béatitude :
Que dis-je ? Est-on seul après tout,
Lorsque touché des plaisirs sages
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût ?
Par une illusion charmante
Que produit la Verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non, sous ces vétemens funébres,
Non, sous ces dehors odieux
Qu'aportent du sein des tenébres
Les phantômes des malheureux,
Quand vengeurs des crimes celebres
Ils montent aux terrestres lieux ;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Elisée
Sauvent du soufle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,

Le Patriarche des Amours ;
Epris de ſon doux badinage ,
Horace accourt à ſes accens ,
Horace, l'ami du bon ſens ,
Philoſophe ſans verbiage ,
Et Poëte ſans fade encens.
Autour de ces Ombres aimables ,
Couronnés de roſes durables ,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon ,
Et la naïve Deshoulieres
Viennent unir leurs voix legeres
Et font badiner la raiſon ,
Tandis que le Taſſe & Milton ,
Pour eux des trompettes guerrieres ,
Adouciſſent le double ſon.
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois ſucceder une troupe
De morts un peu plus ſérieux ,
Mais non moins charmans à mes yeux ;
Je vois Saint Réal & Montagne
Entre Seneque & Lucien ;
Saint Evremont les accompagne ;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumiere ;
La Rochefoucault , la Bruyere
Viennent embellir l'entretien.
Bornant aux doux fruits de leurs plumes
Ma Bibliothéque & mes vœux ,

Je laisse aux Sçavantas poudreux
Ce vaste cahos de volumes,
Dont l'erreur & les sots divers
Ont infatué l'Univers;
Et qui, sous le nom de science,
Semés & reproduits partout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges & le faux goût.
C'est ainsi que par la presence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me retablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me coûtent point un desir:
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumieres
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crœsus stupide,
Et Monseigneuriser un fat;

Sur ces espérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité ?
Et vil client de la fierté,
A de méprisables Idoles
Prostituer la vérité ?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime Poësie,
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accens,
Chatoüiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame massive assoupie
Dans des organes impuissans,
Où livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs de sentimens ?
Irois-je palir sur la rime
Dans un siécle insensible aux Arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime,
Affronter les nombreux hazards ?
Et d'ailleurs, quand la Poësie,

Sòrtant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le ſceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau.
Pourrois-je, au char de l'immortelle,
M'enchaîner encor pour long tems ?
Quand j'aurai paſſé mon printems,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car, enfin, au lyrique effort
Fait pour nos boüillantes années,
Dans de plus ſolides journées,
Voudrois-je me livrer encor ?
Perſuadé que l'Harmonie
Ne verſe ſes heureux preſens
Que ſur le matin de la vie,
Et que ſans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans ;
Suivrois-je un jour à pas peſans
Ces vieilles Muſes doüairieres,
Ces meres ſeptuagenaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui n'ayant été que Poëtes
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des ſiflets ?
Egaré dans le noir Dédale,
Où le phantôme de Thémis,
Couché ſur la pourpre & les lys,
Panche la balance inégale,
Et tire d'une Urne vénale

Des arrêts dictés par Cypris :
Irois-je, Orateur mercénaire
Du faux & de la verité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et dans l'antre de la chicane,
Aux loix d'un Tribunal profane,
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence Anglicane
Sapper & le Thrône & l'Autel ?
Aux ſentimens de la nature,
Aux plaiſirs de la verité,
Préférant le goût frelaté
Des plaiſirs qu'a fait l'impoſture,
Ou qu'inventa la vanité;
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oiſiveté,
Et trouver la mélancholie
Dans le ſein de la volupté ?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Ces rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vû les chimeres;
Sur leurs fortunes menſongeres
J'ai vû regner la folle erreur,

J'ai vû mille peines cruelles
Sous un vain maſque de bonheur,
Mille petiteſſes réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur ;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux, qui dans la paix ſecrette
D'une libre & belle retraite,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne ſe voit point ſans ceſſe
Joüet de l'aveugle Déeſſe,
Ou dupe de l'aveugle Dieu.
 A la ſombre miſantropie
Je ne dois point ces ſentimens,
D'une fauſſe Philoſophie
Je hais les vains raiſonnemens,
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugemens.
Une indifference ſuprême,
Voila mon principe & ma loi :
Tout lieu, tout deſtin, tout ſiſtême
Par là devient égal pour moi ;
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attens la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la deſtinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

Pour opofer un goût rebelle
A ce Domaine fouverain,
Je me fuis fait du fort humain
Une peinture trop fidelle :
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frapera vos yeux :
En promenant vos rêveries
Dans le filence des prairies,
Vous voyez un foible rameau,
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriffeau,
Quitte fa tige, tombe & vole
Sur la furface d'un ruiffeau :
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger :
Souvent il paroît, il furnage ;
Souvent il eft au fond des eaux :
Il rencontre fur fon paffage
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive fauvage
Et des deferts abandonnés ;
Parmi ces erreurs continuës
Il fuit, il vogue jufqu'au jour
Qui l'enfevelit à fon tour
Au fein de ces Mers inconnuës,

Où tout s'abîme ſans retour.
  Mais qu'ai-je fait ? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliſer ;
Dans une lettre ſans contrainte
Je ne pretendois que cauſer.
Où ſont, helas ! ces douces heures,
Où dans de plus cheres demeures,
Partageant vos diſcours charmans,
Je partageois vos ſentimens ?
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour :
Oüi, dès que les deſirs aimables,
Joints aux ſouvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux ſéjour,
Paris n'a plus rien qui me pique :
Dans ce Jardin ſi magnifique,
Embelli par les yeux des Rois,
Je regrette ce bois ruſtique
Où l'écho repetoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuſes,
Où les paſſions faſtueuſes
Font regner le luxe & le bruit
Juſques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre azile,
Où ſous des feüillages ſecrets
Le ſommeil repoſe tranquille

Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art sçait enchaîner dans les airs;
Je regrette cette onde pure,
Qui, libre dans nos antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agrémens François;
Je regrette les chansonnettes,
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les côteaux,
Quand vos Bergeres fortunées,
Sur les soirs des belles journées,
Ramênent gayement leurs troupeaux.
Dans ce Palais où la molesse,
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa Cour;
Je regrette ces jeunes Hêtres
Où ma Muse plus d'une fois
Grava les loüanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux Diseurs du nouveau stile,
Qui par de bizarres détours,

Quittant le ton de la nature,
Repandant sur tous leurs discours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhommie :
L'air loyal, l'esprit non pointu
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons ayeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Histoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mithologie
Pour un carteau du Condrieux.

Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rapellant le regne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour ;
Claire Fontaine, aimable Isore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'Aurore,

Quand

Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des ſoins & des mortels ?
Dans cette gratieuſe attente,
Aminte, l'amitié conſtante
Entretenant mon ſouvenir,
Eloigne ma peine preſente
Dans les ſonges de l'avenir.
Lorſque le Dieu de la lumiere
Échapé des feux du Lion,
Des Dieux que couronne le lierre,
Ouvrira l'aimable ſaiſon,
J'en jure le pélérinage,
Envolé de mon hermitage,
Je vous aparoîtrai ſoudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où ſouvent vous rêvez en ſage
Les Lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien dans ce vallon fertile,
Où cherchant un ſecret azile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La Perdrix en vain fugitive
Rapelle ſa troupe craintive
Que nous cherchons ſur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel ſans ſoin, ami ſans fard,
Penſant par goût, vivant ſans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du tems & du hazard.

Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits déchargés
De soucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long tems projettée en vain.
Une Divinité commode,
L'Amitié sans bruit, sans éclat
Fondera ce nouvel Etat;
La franchise en sera le code,
Les jeux en seront le senat;
Et sur un tribunal de roses,
Siége de notre consulat,
L'enjoument jugera les causes.
On excluëra de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude,
La raison quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment;
La vertu n'y sera point prude,
L'esprit n'y sera point pédant;
Le sçavoir n'y sera mettable

Que ſous les traits de l'agrément ;
Pourvû que l'on ſçache être aimable,
On y ſçaura ſuffiſamment ;
On y proſcrira l'étalage
Des Phraſiers, des Rhéteurs bouffis,
Rien n'y prendra le nom d'Ouvrage ;
Mais, ſous le nom de badinage,
Il ſera quelquefois permis
De peindre l'Oiſeau des Nonnettes,
De rimer quelques chanſonnettes
De poëtiques coloris,
En repandant avec fineſſe
Une nuance de ſageſſe
Juſques ſur Bacchus & les ris.
Par un Arrêt en Vaudevilles
On bannira les faux plaiſans,
Les cagots fades & rampans,
Les complimenteurs imbécilles
Et le peuple des froids Sçavans.
Enfin cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ſes ſtatuts
Que de nous ſouſtraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde ;
Toujours ſur ces lieux enchanteurs,
Le Soleil levé ſans nuages,
Fournira ſon cours ſans orages,
Et ſe couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence

D 2

Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence ;
Ce-canton veut être inconnu,
Ses charmes, sa béatitude,
Pour baze ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les États de la République
Chaque Automne s'assembleront,
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs & nos plaisirs.

LES OMBRES.

EPITRE A M. D. D. N.

DEs régions de Sylphyrie,
De ce séjour aërien,
Dont ma douce Philosophie
Sçait bannir la mélancholie
En rimant quelque aimable rien ;
Salut, santé toujours fleurie,

Solitude & libre entretien
A la République chérie,
Dont une tendre rêverie
M'a déja rendu Citoyen.
Dans votre Épitre ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la Chartreuse
N'en a point fini le tableau;
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon leger & badin,
La Carte du Classique Empire
Et les mœurs du Peuple Latin;
A la gayeté de nos maximes,
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Écartons la Muse empesée,
Qui se guindant sur de grands mots,
Préside à la prose toisée
Des Poëtes Collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elisée
Dans le plaisir pur & parfait
De mon hermitage secret:
Par un contraste assez bizarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Tenare,
Non sur un ton triste & pesant;
Ennemi des Muses plaintives,

Jufques fur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.
Un peuple de jeunes efclaves,
Dans un filence rigoureux,
Des pleurs, des prifons, des entraves,
Un féjour vafte & ténébreux,
Des cœurs dévoüés à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'eft-ce point la fidelle empreinte
Du trifte Royaume des nuits?
N'en doutons point : ce que la Fable
Nous a chanté des fombres Bords,
Cette peinture redoutable
Du profond Empire des Morts;
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'hiftoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Erébe & fon cortége
Confrontez ces antres divers,
Et dans le portrait d'un Collége,
Vous reconnoîtrez les Enfers:
Tel étoit le vrai paralelle,
Que dans cette derniere nuit
Un fonge offroit à mon efprit.
Aminte, je me le rapelle,
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,

Et, ſi ma mémoire eſt fidelle,
Je vous entretenois ainſi.
 Venez, de la docte pouſſiere
Oſez franchir les tourbillons,
Perçons l'infernale barriere
Des ſcolaſtiques régions :
Là, comme aux ſources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proſcrite
La nuit ſemble regner toujours :
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés,
Les eaux, les fleurs ni la verdure
N'ornent point ces lieux déteſtés ;
Les ſeuls oiſeaux d'affreux augure
Y forment des ſons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron ;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muré d'un cœur de Huron,
Réünit dans ſon caractere
La triple rigueur de Cerbere
Et l'ame avare de Caron :
Ainſi que les Ombres legeres
Qui pour leurs demeures premieres,
Formoient des regrets & des vœux,
Les jeunes captifs de ces lieux

Voltigent auprès des barrieres,
Sans pouvoir échaper aux yeux
De ce Satellite odieux.

Entrons ſous ces voûtes antiques,
Et ſur les lugubres portiques
De ces Tribunaux renommés;
Au lieu de ces voiles funébres,
Qui de l'empire des tenébres
Tapiſſoient les murs enfumés;
D'une longue ſuite de Theſes
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaiſes,
Suplice éternel du bon ſens.
A la place des Tyſiphones,
Des Sphinx, des Lares, des Gorgones;
Qui du Stix étoient les bourreaux,
J'aperçois des Tyrans nouveaux,
L'Hyperbole aux longues échaſſes,
La Catachreſe aux doubles faces,
Les Logogriphes éfraïans,
L'impitoïable Syllogiſme
Qui ſuit le ténébreux Sophiſme,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inéxorable Mégere
Ici raſſemble, avant le tems,
Ces Mânes jeunes & tremblans,
Et ravis au ſein de leur mere!
Sur leurs déplorables deſtins.

Dans des lieux voüés au silence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triste puissance,
Un Sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Radamante aux traits sombres,
Balançant l'Urne de la Mort,
Sur le peuple muet des Ombres
Prononçoit les arrêts du sort.
Mais quelles allarmes soudaines !
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces prisons & ces chaînes ?
Sur qui tombent les foüets vengeurs ?
Tel étoit l'apareil barbare
Des tortures du Phlégéton,
Tels étoient les cris du Tartare
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales
Quels sont ces brûlans soupiraux !
Que vois-je ! Quels nouveaux Tantales
Maudissent ces perfides eaux !
Dans ce paralelle grotesque,
Moitié vrai, moitié Romanesque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux

D 5

Qui vous preſentoit à mes yeux ;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux
Et dans l'horreur du crépuſcule,
Tenant leur conciliabule
Parmi la cendre des tombeaux ;
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruïant Miniſtre,
Affublé de l'accoûtrement
D'un Précurſeur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et d'une bouche ſépulchrale,
Ramene le demon du bruit :
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du ſein délectable
Et des ſonges & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux Cieux je cherche en vain l'Aurore ;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phœbus n'eſt point prêt encore
A quitter les Nymphes des Mers.
Aſtre qui réglas ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur,

Y versa-t'elle tant d'horreur
Pour la monachale indolence ?
Plus respecté dans mon sommeil ;
Exemt des craintes du reveil,
J'eus dormi deux tiers de ma vie ;
Sans distraction, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéfain ;
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flateur :
Qu'importe ? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence ;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance :
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?

Par votre missive charmante
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelqu'anecdote amusante ;
Mais que puis-je vous griffonner ?
Ces politiques rêveries
Des vieux Chapiers des Thuilleries
Intéressant fort peu mes soins,
Vous amuseroient encor moins ;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable Colonie,

Je ne dois point perdre d'instans,
Ni perdre une peine inutile
A disserter en grave stile
Sur les bagatelles du tems;
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos Citoyens l'ignoreront :
Exemts de soucis inutiles,
Dans cet Univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles,
Qui dans la chambre d'un Vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égaïer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau;
Sans sçavoir comme va la Flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.
A tout le petit Consistoire,
Où ne sont échos imprudens,
Rendez cette Lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens;
Mais sauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médisante mémoire,
Et qui, voyant ces vers nouveaux

Sur le champ iroit, sans repos,
Dressant la crête & battant l'aîle,
Glâpir quelqu'allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots;
Ou qui, pour parler sans emblême,
Dans quelque Parloir médisant,
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mistique & couvert
Que versa souvent sa cabale
Sur l'Histoire de Dom VER-VERT,
Faite en cette critique année,
Où le Perroquet Révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sçai comment,
Au secret de son maître absent.
Selon la Gazette Neustrique,
Cet amusement poëtique
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sçai quel manuscrit,
Par un Prestolet famélique,
Se vend à l'insçû de l'Auteur.
Par ce petit collet profane,
Et déja vaut une Soutane
Et deux Castors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop lasse,

Ce ſeroit bien ici la place
D'ajoûter un tôme nouveau
Aux Mémoires du Saint Oiſeau ;
De narrer comme quoi la Piéce
Portée, au ſortir de la Preſſe
Au Parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et ſonna partout le tocſin ;
Comme quoi les Meres notables,
L'Etat Major, les Vénérables
Vouloient dans leurs premiers accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces Vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Janséniſtes, impardonnables,
Et notoirement impoſteurs ;
Mais comme quoi des jeunes Sœurs
La Juriſprudence plus tendre
A juſqu'ici paré les coups,
Ravi VER-VERT à ce courroux,
Et ſauvé l'honneur de ſa cendre.
Suivant le lardon médiſant,
Les jeunes Sœurs, d'un œil content,
Ont vû draper les graves Meres,
Les Révérendes Doüairieres,
Et la Grand' Chambre du Couvent ;
Une None ſempiternelle

Prétend prouver à tout fidelle,
Que jamais VER-VERT n'exista,
Vû, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la Lettre circulaire
Du Perroquet Missionnaire
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile
De la Cloitriere Sybile,
N'en déplaise à sa charité,
Sera de peu d'utilité :
Car dès que VER-VERT est cité
Dans les archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité ?
Toutefois ce Procès mystique
Au Carnaval se jugera ;
Dans un Chapitre œcuménique
L'Oiseau défendeur paroîtra ;
La vieille Mere Bibiane
Contre lui doit plaider long tems ;
Et dans le fort des Argumens,
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernieres dens ;
Mais la jeune Sœur Pulcherie
Pour VER-VERT perorera :
Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent là,
Très sûrement l'emportera

Sur l'octogénaire Harpie :
A plaider contre le printems,
L'Hyver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies ;
Trop pareſſeux pour abréger,
Trop occupé pour retoucher,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mêlanger ;
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier ;
D'autres font de Vers par étude,
J'en fais pour me deſennuyer :
Ainſi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié :
J'aurois encor beaucoup à dire ;
L'eſprit n'eſt jamais las d'écrire,
Lorſque le cœur eſt de moitié.

VERS SUR LA TRAGEDIE D'ALZIRE.

QUelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une Belle.
Trois fois j'ai vû la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agrémens nouveaux.
Aux régles, me dit-on, la Piéce eſt peu fidelle ;
Si mon eſprit contre elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle ;

Les pleurs décident mieux que les refléxions.
Le goût partout divers marche sans régle sûre.
Le sentiment ne va point au hazard :
On s'attendrit sans imposture ;
Le suffrage de la nature
L'emporte sur celui de l'art.
En dépit du Zoïle & du Censeur austere,
Je compterai toujours sur un plaisir certain,
Lorsqu'on réünira la Muse de Voltaire
Et les Graces de la Gaussin.

Envoi de l'Epitre suivante à Madame ***

Sur le sage emploi de la vie,
Une aimable Philosophie
A trop éclairé votre cœur,
Pour qu'il puisse me faire un crime
De n'accorder point à la Rime
Des jours que je dois au bonheur :
Je ne m'en défens point, Thémire,
La Paresse est ma Déïté ;
Aux sons négligés de ma Lire,
Vous sentirez qu'elle m'inspire ;
Et que d'un Chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuse Beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté,
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,

Que de l'agrément de m'instruire
Dans une oisive liberté.
On ne doit écrire qu'en Maître ;
Il en coûte trop au bonheur ,
Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être ;
Aussi n'est-ce point sous ce nom ,
Si peu fait pour mon caractere ,
Que je rentre au sacré Vallon ,
Moi qui ne suis qu'en Volontaire
Les Drapeaux brillans d'Apollon.
La Muse qui dicta les Rimes
Que je vais offrir à vos yeux ,
N'est point de ces Muses sublimes ;
Qui pour Amans veulent des Dieux ;
Elle n'a point les graces fieres
Dont brillent ces Nymphes altieres
Qui divinisent les Guerriers ;
La Négligence suit ses traces ,
Ses tendres erreurs font ses graces ;
Et les Roses sont ses Lauriers.
Ici , sur le ton des Préfaces
Et des pesantes Dédicaces ,
Thémire , je ne prétens pas
Vous implorer pour mes Ouvrages ;
Par vous le Goût & les Apas
Me gagneroient mille suffrages ;
Mais en faut-il tant à mes Vers ?
Mes Amis me sont l'Univers.

EPITRE A MA MUSE.

VOlage Muſe, aimable Enchantereſſe,
Qui m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour à tour parſemer ma jeuneſſe
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs:
Si dans ce jour de l'oiſive Moleſſe
Tu peux quitter les paiſibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la Sageſſe
M'apelle ici loin du bruïant Permeſſe,
Loin du Vulgaire & des folles rumeurs.
Parois ſans crainte aux yeux d'une Déeſſe
Qui régle ſeule & ma lyre & mes mœurs;
Car ce n'eſt point cette Pédante altiere,
Dont la vertu n'eſt qu'une morgue fiere,
Un faux honneur guindé ſur de grands mots,
L'horreur du Sage & l'idole des Sots;
C'eſt cette Nymphe au tendre caractere,
Née au Portique, & formée à Cithere,
Qui dédaignant l'orgueil des vains diſcours,
Brille ſans fard & raſſemble près d'elle
La Vérité, la Franchiſe fidelle,
Et la Vertu dans le char des Amours.
C'eſt à ſes yeux, au poids de ſa balance,
Muſe, qu'ici, dans le ſein du ſilence,
De l'art des Vers eſtimant la valeur,
Je veux ſur lui te devoiler mon cœur:
Mais en ce jour quelle pompe s'aprête?
Le front paré des mirtes de Vénus,
Où voles-tu? Quelle brillante Fête

Peut t'inſpirer ces tranſports inconnus ?
Sur mes deſtins tu t'apſaudis ſans doute :
Mais inſtruis-moi ; pourquoi triomphes-tu ?
Comptes-tu donc, qu'à moi-même rendu,
Au Pinde ſeul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi ſeule idolâtre,
Donner l'eſſort aux fougues de tes yeux ?
Si ce projet fait l'eſpoir qui t'enchante,
C'eſt t'endormir dans une vaine attente.
Sous d'autres loix mon ſort ſe voit rangé ;
Avec mon ſort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphoſe
Ait transformé ma raiſon & mes ſens :
Et pour un tems avec toi je ſupoſe
Que conſacrant ma voix à tes accens,
J'aille t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un Fantôme frivole,
A tes autels que pourrois-je obtenir ?
Que ferois-tu, capricieuſe Idole ?
Par le paſſé décidons l'avenir.
Comme tes Sœurs, tu paîrois mes hommages
Du doux eſpoir des dons les plus chéris.
Tes Sœurs ! Que dis-je ? Hélas ! Quels avantages
En ont reçû leurs plus chers favoris !
Vaines Beautés, Sirénes homicides,
Dans tous les tems, par leurs accords perfides

N'ont-elles point égaré les Vaisseaux
De leurs Amans endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de Mémoire,
Ces monumens de disgrace & de gloire ;
Je lis les noms des Poëtes fameux :
Où sont les noms des Poëtes heureux ?
Enfans des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! Je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager,
Vivre isolés sans jouir de la vie,
Fuir l'Univers & mourir sans patrie,
Non moins errans que ce Peuple léger,
Semé partout, & partout étranger.
De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains ?
Et pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans le tombeaux d'Athêne,
Ou reveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide ou du Tasse
Interroger les Mânes radieux,
Et reprocher leur bisarre disgrace
Au fier caprice & des Rois & des Dieux ?
Non, n'ouvrons point d'étrangeres Archives ;
Notre Hélicon, trop long tems désolé,
Ne voit-il pas ses graces fugitives ?

Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce Phœnix lirique,
Dont la jeunesse illustra ces Climats,
Revienne enfin de la Rive Belgique
Se reproduire & renaître en ses bras.
Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes Sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire:
Et j'envierois tes trompeuses faveurs!
J'en conviendrai; de ce Dieu du Permesse
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et deffendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs:
Eh! Que sçait-on? Un simple badinage,
Mal entendu d'un faux Prude ou d'un Sot,
Peut vous jetter sur un autre rivage;
Pour perdre un Sage, il ne faut qu'un Bigot.
Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment?
Toujours fidéle à l'aimable Paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissois la Rime
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment?
Hélas! Je vois par quel charme séduite,
Tu veux franchir la carriere des airs;

De mille objets la nouveauté t'invite,
Et leur image autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des Vers:
Renduë enfin à la scène du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclôre un nouvel Univers;
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux Cieux;
Pour t'enlever sur leurs brillantes aîles
Tous les Plaisirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer, le Dieu du docte Empire
T'ouvre des Bois, nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe & le clairon de Mars;
Un autre Dieu plus charmant & plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Pretend mêler des soupirs à tes sons:
De tant d'objets la pompe réünie
A chaque instant redouble ta manie,
Et tu voudrois dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'Aurore,
Prenant son vol pour la premiere fois,
Charmé, surpris entre Pomone & Flore,
Le jeune Oiseau ne peut fixer son choix;

De la fougere à l'épine fleurie
Il va porter ſes deſirs inconſtans ;
Il vole aux bois, il eſt dans la prairie,
Il eſt partout dans les mêmes inſtans.
C'en eſt donc fait, Muſe, dans la Carriere
Tu prétens voir ton Char bientôt lancé :
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barriere ;
Pour prévenir un écart inſenſé,
Va conſulter la ſage Deshouliere,
Et vois les traits dont ſa Muſe en courroux
De l'art des Vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu ſerois à l'abri des diſgraces
Que le Génie entraîne ſur ſes traces,
Craindrois-tu moins le biſarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montré le fade perſonnage ?
Que ſçai-je enfin ? Tous les ſoins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous aporte avec lui ?
Dès qu'un mortel, Auteur involontaire,
Eſt arraché de l'ombre du miſtere,
Où s'amuſant & charmant ſa langueur,
Dans quelques Vers il dépeignoit ſon cœur ;
Du Goût public honorable Victime,
Bientôt, au prix de ſa tranquillité,
Il va payer une inutile eſtime,
Et regretter ſa douce obſcurité :
Privé du droit d'écrire en ſolitaire,

Et

Et d'épancher ſon cœur, ſon caractere,
Toute ſon ame aux yeux de l'Amitié :
L'Amitié même indiſcrete & legere
Le trahira ſans croire lui déplaire ;
Et ſon ſecret, follement publié,
S'il eſt en Vers, ſera ſacrifié.
Ainſi les fruits d'un leger badinage,
Nés ſans prétendre au grave nom d'Ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier Cenſeur ſeront pourtant ſoumis.
Si, par hazard, il trouve, comme Horace,
Quelque Mécène ou quelque tendres Graces,
Telles qu'on voit aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire, & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans ſa Philoſophie
L'eſprit d'Auteur que l'eſprit de la Vie,
Qu'un Sage aiſé, qui naturel, égal,
Sçache éviter le ſtile Théâtral,
Les airs guindés du Peuple paraſite,
Des froids Pédans, des fades Rimailleurs,
Et dont les Vers ſoient le dernier merite,
Que de dégoûts l'inveſtiront ailleurs !
Dans tous les lieux où l'errante Fortune
L'entraînera ſous ſes pénibles fers,
Il eſſuîra la contrainte importune
De l'entretien de mille ſots divers,
Qui prévenus de cette erreur commune,
Que quand on rime, on ne ſçait que des Vers,

A ſon abord, perdront cet Idiome,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et de l'Auteur ne diſtinguant point l'Homme,
En l'ennuïant, s'ennuîront avec lui.
Tels ſont les maux où cet eſſor t'engage;
Mais l'Amour-propre opoſant ſon bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
Ou ſçait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abuſant pour te plaire,
Il te redit dans tes nouveaux accès
Qu'on a daigné ſourire à tes eſſais,
Et qu'un public, diſtingué du vulgaire,
T'apelle encore à de plus hauts ſuccès;
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans ſes dons, conſtant dans ſes dégoûts?
En deux printems, de ce Juge peu ſtable
On peut ſe voir & l'Idole & la Fable:
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux;
A peine écrit ſur la mobile aréne
Par les Zéphirs de l'heureuſe Hippocrene,
Eſt effacé par Eole en courroux,
Et quand les fleurs, dont le public vous pare,
Conſerveroient un éternel printems,
Chez la faveur, ſa Déeſſe bizare,
Eſt-il des dons & des plaiſirs conſtans?
Au ſein des Mers, dans une Iſle enchantée,
Près du ſejour de l'inconſtant Prothée,
Il eſt un Temple élevé par l'erreur,

Où la brillante & volage faveur
Semant au loin l'eſpoir & les menſonges,
D'un air diſtrait fait le ſort des mortels ;
Son foible thrône eſt ſur l'aîle des ſonges,
Les vens legers ſoutiennent ſes autels :
Là, rarement la raiſon, la juſtice
Ont amenés les Mortels vertueux ;
L'opinion, la mode, le caprice
Ouvrent le Temple & nomment les Heureux ;
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poiſon,
La Déïté daigne paroître aimable,
Et d'un ſourire enivre leur raiſon :
Au même inſtant l'agile Renommée
Grave leurs noms ſur ſon char lumineux ;
Joüet conſtant d'une vaine fumée,
Le monde entier ſe reveille pour eux ;
Mais ſur la foi de l'onde pacifique
A peine ils ſont mollement endormis,
Déïfiés par l'erreur létargique,
Qui leur fait voir dans des ſonges amis
Tout l'Univers à leur gloire ſoumis.
Dans ce ſommeil d'une ivreſſe riante,
En un moment la faveur inconſtante
Tournant ailleurs ſon eſſor incertain,
Dans des déſerts, loin de l'Iſle charmante,
Les Aquilons les emportent ſoudain,
Et leur reveil n'offre plus à leur vûë

Que les rochers d'une plage inconnuë,
Qu'un Monde obſcur ſans printems, ſans beaux jours,
Et que des Cieux éclipſés pour toujours.
Muſe, crois-moi; qu'un autre ſacrifie
A la faveur, à l'eſtime, au renom;
Qu'un autre perde au Temple d'Apollon
Ce peu d'inſtans qu'on apelle la vie,
D'un vain honneur eſclave faſtueux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux;
Moi, que le Ciel fit naître moins ſenſible
A tout éclat qu'à tout bonheur paiſible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques Vers échapés à ma veine,
Nés ſans deſſein & façonnés ſans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien:
Pluſieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au ſein fécond des Vergers renaiſſans,
Ne doivent point un tribut à l'Autonne:
Tout leur deſtin eſt de plaire au Printems.
Ici, pourtant de ma Philoſophie
Ne va point, Muſe, outrer le ſentiment;
Ne penſe pas que de la Poëſie
J'aille abjurer l'empire trop charmant:
J'en fuis les ſoins, j'en crains la frénéſie;
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainſi conduit ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres apas,

Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries :
Dans ces momens mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumiere
Sur ces sommets où la Muse Guerriere
Qui chante aux Dieux les fastes des combats,
La foudre en main enseigna ses mysteres
Aux Camôens, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du Tonnerre, & guidé par un Dieu ;
Dans les détours d'un amoureux Bocage
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau Vallon où la Farre & Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces Vers aisés, enfans de leurs plaisirs ;
Et sans effroi du ténébreux Monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendoient vers sa barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.
Là, si je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les Poëtes des Graces,
Du mirthe seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense,

Et qu'il vous ôte au gré de l'Inconſtance,
Je céderai ſes penibles honneurs.
Trop inſenſé, qui ſéduit par la Gloire,
Martir conſtant d'un talent ſuborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et s'immolant aux ſoins de ſa mémoire,
Perd le preſent pour l'avenir trompeur!
Tout cet éclat d'une gloire ſuprême,
Et tout l'encens de la poſtérité
Vaut-il l'inſtant où je vis pour moi-même
Dans mes plaiſirs & dans ma liberté,
Trouvant ſans ceſſe auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité.
Non, n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuſes merveilles;
Tandis, hélas! que l'on tient les crayons,
Le Printems fuit : d'une main toujours prompte
La Parque file, & dans la nuit du Tems
Enſevelit une foule d'inſtans,
Dont le plaiſir vient nous demander compte:
Qu'un Dieu ſi cher rempliſſe tous nos jours,
Et badinons ſeulement ſur la lire,
Quand la beauté, dans un tendre delire,
Ordonnera des chanſons aux Amours.
Mais quelque rang que le ſort me reſerve,
Soit que je ſuive ou Thalie ou Minerve,
Ecoute, Muſe, & connois à quel prix

Je ſouffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier la rime à mes écrits.
Pour te guider vers la double Colline,
De ces ſentiers prévois-tu les haſards ?
L'illuſion faſcinant tes regards,
Peut t'égarer ſur la route voiſine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts :
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
Vers le Parnaſſe on marchoit ſans dangers ;
Nul monſtre affreux n'infeſtoit les paſſages :
C'étoit l'Olympe & le Temple des Sages ;
Là, ſur la lyre, ou les pipaux legers,
De Philoméle égalant les ramages,
Ils allioient par de doux aſſemblages,
L'eſprit des Dieux & les mœurs des Bergers :
Connoiſſant peu la baſſe jalouſie,
De la licence ennemis genéreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poiſon à la pure ambroiſie ;
Et les Zéphirs de ces brillans Côteaux,
Accoutumés aux doux ſons des guitarres,
Par des accords infâmes ou barbares
N'avoient jamais reveillé les échos ;
Quand évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Stix deux Spectres abhorrés,
L'obſcénité, la noire calomnie,
Oſant entrer dans ces lieux revérés,
Vinrent tenter des accens ignorés.

Au même instant les lauriers se flétrirent,
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent ;
Bientôt Phébus outré de ces revers,
Au bas du Mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours instruisit l'Univers,
Que la Vertu, Reine de l'Harmonie,
A la décence, aux graces réünie,
Seule a le droit d'enfanter ces beaux Vers.
Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de là, leur adroite fureur
Sur les débris d'une roche escarpée,
Edifia dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnasse un phantôme imposteur ;
Là, pour grossir leurs prophanes cabales,
Des chastes Sœurs, ces impures Rivales
L'encens en main, reçûrent les Rimeurs
Proscrits, exclus du Temple des Auteurs.
Ainsi, jaloux des Abeilles fécondes,
Et du Nectar que leurs soins ont formé,
Le vil Frêlon sur des plantes immondes,
Verse sans force un suc envenimé.
C'est là qu'encor cent obscurs Satyriques,
Cent Artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres reduits,
Vont sans témoins, forger ces folles rimes,

Ces Vers groſſiers, ces Monſtres anonimes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'Univers.
O, du génie uſage trop funeſte!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleſte,
Fait pour chanter ſur des tons gracieux
Les Conquérans, les Belles & les Dieux,
Chez une foule au Parnaſſe étrangere,
Soit ſi ſouvent le jargon de Mégere,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime & la honte des mœurs?
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'Aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même inſtant faſſent ſouvent éclore
Les ſucs mortels & les poiſons vengeurs?
Muſe, je ſçai que tu fuiras ſans peine
Les chants honteux de la licence obſcene;
Faite à chanter ſans rougir de tes ſons,
Tu n'iras point chez cette infame Reine
Proſtituer tes naïves chanſons;
Mais de tout tems un peu trop prompte à rire,
Ton goût peut-être, en quelque noir accès,
T'attacheroit au char de la Satire:
Ah! loin de toi ces ciniques excès!
Quelles douceurs en ſuivent les ſuccès,
Si, quand l'ouvrage a le ſceau de l'eſtime,
L'auteur flétri, fugitif, déteſté,

Devient l'horreur de la société ?
Je veux qu'épris d'un Nom plus légitime,
Que non content de se voir estimé,
Par son génie un Amant de la Rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé ;
Qu'aux régions à lui-même inconnuës,
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénuës,
Tous ses Lecteurs deviennent ses amis ;
Que dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,
Et réünir par un heureux lien,
L'Auteur charmant & le vrai Citoïen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvenal du siécle de LOUIS
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouïs :
Ce n'est point là que ma raison l'admire ;
Et Despreaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les Autels du poëtique empire
Ne seroit point au nombre de mes Dieux,
Si de l'oprobre organe impitoïable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons ;
Mânes plaintifs, qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce Censeur sauvage
Les enchaînant dans d'immortels accords,

Les ait privés du commun avantage
D'être caché dans la foule des Morts.
Un autre écüeil, Muse, te reste encore ;
En évitant cet antre ténébreux
Où nourrissant le feu qui la devore,
L'âpre Satire épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Loüange au ton foible & timide,
Aux yeux baissés, aux doucereux souris,
Vient chaque jour sous le titre insipide
D'Odes aux Grands, de bouquets aux Iris,
A l'Univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût, au vrai toujours fidelle,
N'exclut pas moins de sa Cour immortelle
Le Complaisant, le vil Adulateur,
Que l'Envieux & le noir Imposteur.
Pars, c'en est fait ; que ce fil secourable
Te conduisant au lyrique séjour,
Sauve tes pas du Dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent sans retour.
Dans ces vallons, si la troupe invisible
Des froids Censeurs, des Zoïles secrets
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible ;
Par les fredons d'un Rimeur désolé,
Que ton repos ne puisse être troublé ;
Et sans jamais t'avilir à repondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre ;

E 6

Rendre à leurs cris des sons injurieux,
C'est se flétrir & ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidéle,
Devant tes yeux conserve ce modéle :
Il est un Sage, un Favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les Arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possede encor dans sa mâle vieillesse
L'art d'être aimable & le don d'être heureux.
Long tems la haine & la farouche envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crûrent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats ;
Mais conservant sa douce indifference,
Et retranché dans un noble silence,
De ses Rivaux il trompa les projets ;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux Corbeaux, lorqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos du Bocage,
Laissant les airs à leurs sons glapissans,
Le Rossignol interrompt ses accens ;
Et, pour reprendre une chanson legere,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une Driade, ou de quelque Bergere
Reveille enfin sa tendresse & son chant.
Prend le brin, & grave ces maximes ;
Muse, à ce prix je suis encor tes loix ;

A ce prix ſeul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des Sages & des Rois.
Toujours j'entens les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'eſt plus qu'un vain tombeau;
Que pour Phébus il n'eſt plus de Mécene;
Et qu'éloigné du Trône de la Seine,
En ſoupirant il éteint ſon flambeau.
Oui, je le ſçai; de profondes ténébres
Ont du Parnaſſe inveſti l'Horiſon;
Mais s'il languit ſous ces voiles funébres,
Allons au vrai: Quelle en eſt la raiſon?
Peut-on compter qu'un ſoleil plus propice
Raménera ſur l'empire des Vers
Ces jours brillans, nés ſous le doux auſpice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand ne ſuivant que des Muſes impies,
Prenant la rage & le ton des Harpies,
Mille Rimeurs honteuſement rivaux,
Par leurs ſujets dégradent leurs travaux?
Ces noirs tranſports ſont-ils la Poëſie?
Hé quoi, doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénéſie,
Et pour le Stix les lauriers ſont-ils faits?
N'accuſons point les Aſtres de la France;
Pour ranimer leurs raïons éclatans,
Qu'au Mont ſacré de nouveaux habitans,

Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talens;
Ainsi bientôt nos rivages moins sombres,
D'un jour nouveau parés & rejouis,
Reverront fuir le Sommeil & les Ombres
Où sont plongés les Arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Voüant leurs jours aux plus sçavantes Fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la Paix,
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse & de la volupté,
Nymphe badine, ou Bergere sensible,
Viens quelquefois avec la liberté
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages
Que pour charmer ma sage oisiveté.

Epitre au Pere Bougeant, Jésuite.

*A C*** *20. Novembre 1736.*

DE la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la Ville,
Si j'en voulois suivre le cours;

Et sçavoir l'histoire nouvelle
Du domaine & des favoris
De la brillante bagatelle,
La divinité de Paris,
Le dédale des avantures,
Les affiches & les brochures,
Les colifichets des Auteurs,
Et la gazette des coulisses
Avec le Roman des Actrices,
Et les querelles des Rimeurs;
Je n'adresserois cette Epitre
Qu'à l'un de ces Oisifs errans,
Qui, chaque soir, sur leur pupitre
Raportent tous les Vers courans,
Et qui, dans le changeant empire
Des Amours & de la Satire,
Acteurs, Spectateurs tour à tour,
Possedent toujours à merveille
L'historiette de la veille
Avec l'étiquette du jour.
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble Adulateur
De ses Muses pusillanimes
Vient étaler la pésanteur,
Si je sçavois loüer en face,
Et dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur

Faire defcendre l'art d'Horace :
Mais du vrai feul trop partifan,
Mon Apollon peu courtifan,
Préfere l'entretien d'un Sage,
Et le fimple nom d'un ami
Aux titres ainfi qu'au fuffrage
D'un Grand dans fa pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que feroient mes foibles accens ?
Ainfi que les Dieux qu'on adore,
Ils font au deffus de l'encens.
C'eft donc vous feul que fans contrainte,
Et fans intérêt, & fans feinte
J'apelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable Pere,
Vous, dont l'efprit, le caractere
Et les airs ne font point montés
Sur le ton fotement auftere
De cent triftes paternités,
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légereté,
Pour diffimuler la mifere
D'un efprit fans aménité,
D'une fageffe minaudiere
Affichent la févérité ;
Et ne fortent de leur taniere
Que fous la lugubre banniere
De la grave Formalité ;

Vous, dis-je, ce Pere vanté,
Vous, ce Philosophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupile,
Et l'enfant de la liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asile,
Pour aller reprendre à la Ville
Les chaînes de la gravité.
Amant & Favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses
Pour avoir fui si promptement;
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaises,
Immolant aux doctes fadaises
L'esprit & la félicité,
Partager avec privilège
Des Patriarches du Collège
L'ennuïeuse immortalité?
Non, l'esprit des aimables Sages

N'eſt point né pour les gros ouvrages.
Souvent publics incognito ;
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu ſa manie
Des honneurs de l'in-folio :
Quoi ! ſur votre philoſophie
Que les raïons de l'enjoument
Faiſoient briller d'un feu charmant,
La prophane mélancolie
Auroit-elle, malgré les Jeux,
Porté ſes nuages affreux ?
Martir de la Miſanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrémens,
Qui nous fait ſuporter la vie,
Les entretiens où tout ſe plie
Au naturel des ſentimens,
Les doux tranſports de l'harmonie,
Et les jeux de la Poëſie,
Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie ;
Et par quelle bizarrerie,
Anachoréte Cazanier,
Pour aller encore eſſuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar ?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,

Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le Sage & l'Heureux,
Pour vous condamner au ſilence
Loin de ces biens & de ces jeux
Dont la tranquille joüiſſance
Proſcrite chez le peuple ſot,
Diſtingue le mortel qui penſe,
De l'Automate & du Cagot;
Et quand l'eſprit mélancholique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philoſophique
Verſer le poiſon léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'allégreſſe
Que le bandeau de la triſteſſe
Se fût répandu ſur vos yeux;
Mais pourquoi donner au myſtere,
Pourquoi reprocher au hazard
De ce prompt & triſte départ
La cauſe trop involontaire?
Oüi, vous feriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque Belle,
Je lui dirois peut-être auſſi
Que depuis ſa fuite cruelle
Les Oiſeaux languiſſent ici;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile,

Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue Kyrielle
De tout le Phebus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien ;
Tous les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions :
Sans chagrines reflexions
Les Amours songeroient à plaire ;
Mirtyle toujours plus heureux
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa Bergere,
Et les ruisseaux, aparemment,
Entre les fleurs & la fougere
N'en iroient pas plus lentement ;
Mais, sans ces fadeurs de l'Idise,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vû d'Automne plus charmant.

Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris ;
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris ;
Et pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût, guidé par la finesse,

Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.
  Tour à tour, d'une main facile,
On tient les craïons, le compas,
Les fuseaux, le piceau docile
Avec l'aiguille de Pallas ;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage :
Où, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou foux à l'unisson,
Joignent la flute à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la loüange & la satire,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la Lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine
Jusqu'au folâtre Triolet.
  Que l'insipide simétrie
Régle la Ville qu'elle ennuie ;
Que les tems y soient concertés,

Et les plaisirs même comptés,
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotonie
Ne sont point les Dieux des hameaux;
Au poids de la triste satire
On n'y pése point tous les mots,
Et si l'on doit blâmer ou rire,
Tout ce qui plaît vient à propos;
Tout y fait des plaisirs nouveaux,
Le hazard, l'instant les décide,
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole soudain,
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de tristes frimats,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée
L'Astre du jour fuit nos climats;
Oüi, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissans;
Zéphir n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses:
Où regnent les amusemens
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs sont le Printems.

Echapé de votre hermitage,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les songes légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embellissent ces Vergers; *
Eleve ici de la Nature,
L'Art lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un Temple de verdure
A la Déesse des Talens.
Sortez du sein des violettes,
Croissez, feüillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrettes
Aux plus doux accords destinés,
Ma Muse par vous attendrie
D'une charmante rêverie
Subit déja l'aimable loi;
Les bois, les valons, les montagnes,
Toute la Scène des campagnes
Prend une ame, & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare Vulgaire,
Tout est mort, tout est solitaire;
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,
Les Zéphirs ne font que du bruit.:
Aux yeux que Calliope éclaire,

* *B[illegible]uet de Minerve, récemment ajoûté aux Jardins de S** dessinés par le célèbre Le Nôtre.*

Tout brille, tout pense, tout vit;
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce sont des Nimphes fugitives,
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un Berger;
Ces fougeres sont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce sont des Belles transformées;
Ces Papillons sont des Amours.
Mais pourquoi ma raison oisive
D'une Muse qui la captive,
Suivant les caprices legers,
Cherche-t'elle sur cette rive
Des objets au Sage étrangers,
Sans fixer sa vûë attentive
Sur l'exemple de ces Bergers?
Si dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs,
Il reste encor quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs;
Sauvés du séjour des prestiges,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique Simplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été;
Et si, malgré leur douceur pure,
Ces biens pour toujours sont perdus,

Voyons

Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'eſt plus.
Oüi, chez ces Bergers, ſous ces hêtres,
J'ai vû dans la frugalité,
Les depoſitaires, les Maîtres
De la douce félicité;
J'ai vû dans les fêtes champêtres,
J'ai vû la pure volupté
Deſcendre ici ſur les cabanes,
Y repandre un air de gayeté,
De douceur & de vérité,
Que n'ont point les plaiſirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faſte & les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ſes plus beaux jours,
Avec de l'eſprit & des graces,
S'ennuie au milieu des Amours;
Ici j'ai vû la tendre Liſe,
A peine en ſon quinzième Eté,
Sans autre eſprit que la franchiſe,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuſe, plus ſatisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux ſons d'une muſette;
Et parmi les plus ſimples jeux,
Portant le plaiſir dans les yeux,

Ecrit des mains de la Nature,
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'Imposture
A l'œil trompeur & concerté
D'une Coquette fastueuse,
Qui, par un sourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuse,
Et joüer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent;
Pour repondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse & de fleurs.

Feüillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux! monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs ayeux;
O toi! qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus;
Sur ces bords depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,

Et la félicité premiere
Fuir devant la fauſſe lumiere
De mille brillantes erreurs ?
Non, chez cette race fidele
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorſque tu n'étois qu'arbriſſeau :
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur hiſtoire
Les mœurs de leur poſtérité.
Triomphe, regne ſur les âges,
Échapé toujours aux ravages
D'Éole, du fer & des ans,
Fleuri juſqu'au dernier printems,
Et dure autant que ces rivages ;
Au chêne, au cédre faſtueux
Laiſſe les triſtes avantages
D'orner des Palais ſomptueux :
Les lambris couvrent les Faux-Sages,
Tes rameaux couvrent les Heureux.
Tandis qu'inſtruit par la droiture
Et par la ſimple vérité,
Mon eſprit toujours enchanté,
Pénétre au ſein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté ;
Hélas ! par une loi trop dure,

Poussés vers l'éternelle nuit,
Le plaisir vole, le tems fuit;
Et bien-tôt, sous sa faux rapide,
Ainsi que les Jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit!
Trop tôt, hélas! les soins pénibles,
Les bienséances infléxibles
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asile,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux cahos de la Ville;
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable,
Sujet de gêne & de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié!
Mais outre ces peines communes,
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la Ville & de la Cour,
Il est un fatal apanage
De dégoûts encore plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux,
Le funeste Apollon ménage
A ses Eleves malheureux!
Au milieu d'un monde frivole,

Dont les nouveautés ſont l'idole,
Déja je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie
Par l'importune Poëſie
Malgré moi-même un peu connu ;
Déja j'entends les périodes
Et les queſtions incommodes
De ces Furêts de Vers nouveaux,
De ces Copiſtes généraux,
Qui perſuadés que l'étude
Me tient abſent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma ſolitude
A l'oiſiveté de leur voix :
Hé bien, me dit l'un dont l'Idile
Enchante l'eſprit doucereux,
„ Sans doute, Eleve de Virgile,
„ Sur des pipeaux harmonieux,
„ De Licidas & d'Amarile
„ Vous aurez ſoupiré les feux ?
„ Vous aurez chanté les beaux yeux,
„ Les premiers ſoupirs de Silvie,
„ Et des bouquets de la prairie
„ Vous aurez orné ſes cheveux ;
„ Qu'aportez-vous ? Point de miſtere,
(Me vient dire avec un ſoûris
Quelque Suivant de Beaux-Eſprits,
Inſecte & tyran du Parterre)

„ L'ouvrage eſt-il pour Thomaſſin,
„ Pour Péliſſier ou pour Goſſin ?
Je fuis, j'échape à la pourſuite
De ces Colporteurs trop communs ;
Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
D'autres lieux, d'autres importuns.
„ Enfin, dit-on, de votre abſence
„ Revenez-vous un peu changé ?
„ Du ſommeil de la négligence
„ Votre eſprit enfin dégagé
„ Immolera-t'il l'indolence
„ Aux ſuccès d'un travail rangé ?
Ainſi déclame ſans juſteſſe
Contre les droits de la pareſſe
Un froid Cenſeur qui ne ſent pas
Que, ſans cet air de douce aiſance,
Mes Vers perdroient le peu d'apas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs pareſſeux de France,
Les ſeuls Juges dont je fais cas.
Par l'étude, par l'art ſuprême
Sur un froid pupître amaigris,
D'autres orneront leurs écrits ;
Pour moi, dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes eſprits :
On n'eſt jamais bien que ſoi-même,
Et me voilà tel que je ſuis.

Imprimés, affichés sans cesse,
Et s'entrechassant de la Presse,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles
Et d'opuscules puériles
Auquels sans doute ils survivront :
A cette abondance cruelle,
Je veux toujours en vérité
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la stérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus,
Que ce myrthe tendre & docile,
Qui croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feüille inutile,
S'épanoüit négligemment,
Et se couronne lentement.
Il est vrai qu'en quittant la Ville,
J'avois promis que plus tranquille,
Et dans moi-même enseveli,
Je sçaurois, disciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnasse
Aux Bergeres de Tivoli ;
J'avois promis : mais tu t'abuses,
Si tu compte sur nos discours,
Cher ami, les sermens des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.

Dans la tranquilité profonde
Du Philosophe & du Berger,
Trois mois j'ai vêcu sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde,
Et je t'avouë ingénument
Que très peu fait à voir l'Aurore,
Que j'aperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon serment.
Toi, dont la sagesse riante
Souffre & seconde nos chansons,
Ami, sur ta lire brillante
Prepare-nous les plus doux sons:
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez un Eleve d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroisie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne Philosophie
Permet à ses vrais Nourrissons:
Cette Anacréontique Orgie,

Livrée à la vive énergie
Du génie & du sentiment,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres & graves,
Où périt la vivacité,
Où les agrémens sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité;
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide & timide,
Qui toise impitoyablement
Et la pensée & le langage,
Et qui, sur les pas de l'Usage,
Rampe géométriquement:
Loin du mistere & de la gêne,
Pensant tout haut & sans effort,
Admettant la raison sans peine
Et la saillie avec transport:
D'une Ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût:
La raison est partout heureuse,
Le bonheur du Sage est partout;
Et puisqu'il faut du ton stoïque
Egayer la sévérité,
La Ville, malgré ma critique
Et l'éloge du sort rustique,
Reverra mon cœur enchanté;
Dans ces caprices agréables,

Et dans son brillant le plus faux,
Paris a des charmes semblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
  Mais quoi ! tandis que ma pensée,
Plus legere que le Zéphir,
Folâtre à la fois & sensée,
Vole sur l'aile du plaisir,
Dieux ! Quelle nouvelle semée
Subitement dans l'Univers
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes Vers ?
Sur un char funébre portée,
Des Graces en deüil escortée,
La Renommée en ce moment
M'aprend que la Parque inhumaine,
Sur les tristes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des Mortels le plus adorable, *
L'Ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le Dieu même du sentiment,
Et l'Oracle de l'agrément.
O toi, mon guide & mon modele,
Durable objet de ma douleur,
Toi, qui malgré la mort cruelle,
Respires encor dans mon cœur,

* L'Evêque de Luçon.

Illuſtre Ariſte, ombre immortelle,
Ah! ſi du ſéjour de nos Dieux,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les Ombres ſatisfaites
Des Sévignés, des la Fayetes,
Des Vendômes & des Chaulieux,
Tu daignes, ſenſible à nos Rimes,
Abaiſſer tes regards ſublimes
Sur le deüil de ces triſtes lieux;
Et ſi de l'éternel ſilence
Traverſant le vaſte ſéjour,
Un Dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoiſſance,
Pardonne au légitime effroi,
Au ſombre ennui qui fond ſur moi,
Si dans les faſtes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des Vers immortels comme toi:
Moi qui voudrois en traits de flâme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendreſſe & ton ſouvenir,
Comme ils reſteront dans mon ame
Gravés juſqu'au dernier ſoupir;
J'irois dans le temple des Graces
Laiſſer d'inéfaçables traces
De cette ſenſible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,

Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'humanité!
Mais, à travers ces voiles ſombres,
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le ſilence du tombeau,
Puis-je ſoutenir le pinceau?
Que les Beaux-Arts, que le Portique,
Que tout l'empire poëtique,
Où ſouvent tu dictas les loix,
Avec la Seine inconſolable,
Pleurent une ſeconde fois
La perte trop irréparable
D'Ariſtippe, d'Anacréon,
D'Atticus & de Fénelon;
Pour moi, de ma douleur profonde,
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'Urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printems je veux répandre
Le tribut des premieres fleurs;
Et puiſqu'enfin je perds le Maître
Qui du vrai beau m'eût fait connoître
Les myſteres les plus ſecrets,
Je vais à tes ſombres ciprès
Suſpendre ma lire, & peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

VERS

Sur les Tableaux exposés à l'Académie Royale de Peinture, au mois de Septembre 1737.

SI l'on croit ſes plaintes chagrines
De quelques Frondeurs décriés,
Et les Satires clandeſtines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le goût, les arts les plus brillans,
Tout meurt ſous des Dieux indolens ;
Et, dévoüés à l'opulence,
Nos jours raménent l'ignorance
Sur la ruine des talens.
Mais quelle lumiere nouvelle
Diſſipe le ſommeil des arts !
De la Divinité d'Apelle
Le temple s'ouvre à mes regards !
Naiſſez, ſortez de vos ténébres,
Éléves de cet art charmant,
Qui de la nuit du monument,
Sauve les ſpectacles célébres,
Et fixe la légereté
De la fugitive beauté :
De vos Maîtres, que dans ce temple
La Patrie honore & contemple,
Diſtinguez, ſaiſiſſez les traits ;
Et, par le talent & l'exemple,
Elevés aux mêmes ſuccès,

D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux ;
C'eſt la ſeule gloire certaine,
Et l'avenir n'eſt rien pour nous.
Si dans cette illuſtre carriere,
La Peinture ſur ſes autels,
De Rigault ni de Largiliere,
N'offre point les traits immortels ;
A juſte titre elle a pû croire
Que c'étoit aſſez pour ſa gloire,
Aſſez pour enſeigner ſes loix,
D'offrir les Coypels, les de Troys,
Et de conduire ſur ſes traces
Vanlo, le fils de la gayeté,
Le Peintre de la volupté,
Et Nattier, l'Eleve des Graces,
Et le Peintre de la beauté.
Quel préſage pour Polhimnie !
La gloire des Dieux du pinceau
A la Reine de l'harmonie
Annonce un triomphe nouveau ;
Après les exploits de Bellone,
Sous le regne du dernier Mars,
La même main guidoit au trône
Les Racines & les Mignards ;
Vous donc, & l'Ame & le Mécène
Des progrès d'un Art fortuné,
Ouvrez des Muſes de la Seine

Le Sanctuaire abandonné :
Des Amans de la Poësie
Qu'on y dépose ses travaux,
Et que, sans basse jalousie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partagent l'ambroisie :
Par de reciproques secours
Augmentant leur clarté féconde,
Les Astres éclairent le Monde
Sans se combattre dans leur cours.
Crébillon, des Royaumes sombres (a)
Nous peindra les plaintives Ombres,
Et les célébres malheureux :
Voltaire du tendre Elisée (b)
Peindra les Mânes généreux :
Et, descendu de l'Empirée,
Rousseau viendra peindre les Dieux : (c)
Quelques Favoris de Thalie
Sçauront avec legereté
Craïonner l'Erreur, la Folie, (d)
L'Histoire de l'Humanité.
Des Fleurs, un Myrthe, une Bergere
Seront les jeux de mes Craïons,
Ou si Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ses raïons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Ministre à qui la Patrie,

(a) *La Tragédie.*
(b) *Le Poëme Epique.*
(c) *L'Ode.*
(d) *La Comédie.*

Dans ſes combats & ſes ſuccès,
Dût l'abondance, l'induſtrie,
Et l'éclat des jours de la paix,
Et qui, protecteur du génie,
Va, dans le ſilence de Mars,
Rendre les beaux Arts à la vie,
Et rendre Colbert aux beaux Arts.

Ut Pictura Poëſis erit. Horat.

EPITRE A MA SŒUR.

TOI que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du ſein de ta Patrie,
Et qui portant encor dans ton ame attendrie
Du ſpectacle de mon malheur
La douloureuſe rêverie,
Après mon péril même en conſerves l'horreur,
Renais, rapelle la douceur
De ton allégreſſe chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi ! ſuis-je encor fait pour nommer l'allégreſſe,
Et pour en chanter les apas,
Moi, qui depuis deux mois de mortelle triſteſſe,
Ai vû ſur ma demeure étinceler ſans ceſſe
La faux ſanglante du Trépas ?
Par les ſonges du ſombre empire,
Enfans tumultueux du biſare délire,

Mon esprit si long tems noirci,
Pourra-t-il retrouver, sous ses épais nuages,
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci?
Quand sur les champs de Siracuse
Un Volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t'elle des fleurs?
Dans de mâles & sages rimes,
Si de l'infléxible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,
Ici, plus que jamais j'en trouverois le ton.
Je sors de ces instans de force & de lumiere,
Où l'éclatante vérité,
Telle que le Soleil au bout de sa carriere,
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté;
J'ai vû ce pas fatal où l'ame plus hardie,
S'élançant de ses tristes fers,
Et prête à voir finir le songe de la vie,
Au poids du vrai seul aprécie
Le néant de cet Univers.
Eclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des Humains,
Je pourrois à tes yeux renverser leurs Idoles,
Les Dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide,
Osant rallumer le flambeau,

Juger & nommer tout avec cette assurance
Que j'ai sçû raporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt infléxible
Et de la douleur & du sort,
A demander aux Dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort horrible
Pour le Vulgaire malheureux,
Pour un Sage n'est point ce spectre si terrible,
Sur qui les vils Mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vû la misere profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le Ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme ou passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidele amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs, tour à tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette Philosophie
Je ne reveille point les lugubres propos,
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante Aurore

Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de Ciprès.
Qu'attens-tu cependant ? Tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'allarmes & d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire ;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête ?
C'est rapeller mon ame aux portes de la mort.
J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la rencontre dans le Port.
Sur ses rameaux brisés & semés sur la terre,
Par la foudre ou l'effort des vens,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans,
Et relevé des coups d'Eole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux Printems.
Le jour a reparu. Rien n'est long tems extrême.
Tel étoit mon affreux tourment ;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument,
Que n'en aporte la mort même ;
La douleur est un siécle, & la mort un moment.
Frapé d'une main foudroyante,
Et frapé dans le sein des Arts & des Amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours :
Ainsi d'un ruisseau pur la Nayade éplorée
Dans une froide nuit par le fougueux Borée,

De ſes plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtriere
Comptant les pas du Tems trop lent aux malheureux,
Quarante fois de la lumiere
J'ai vû diſparoître les feux,
Quarante fois dans ſa carriere
J'ai vû rentrer l'Aſtre des Cieux :
Et dans un ſi long intervalle,
La Parque d'une main fatale,
Arrachant de mes yeux les paiſibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos :
Par le ſouffle brûlant de la fiévre indomptée,
Chaque jour ma force emportée
Renaiſſoit chaque jour pour des tourmens nouveaux ;
Dans la Fable de Prométhée
Tu vois l'hiſtoire de mes maux.
Après l'effroi qui ſuit l'attente du ſuplice,
Voile des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auſpice,
Où de l'humanité j'épuiſai les douleurs ;
Couché ſur un bucher & l'Autel & le Trône
D'Eſculape & de Tiſiphone,
Courbé ſous le pouvoir de leurs Prêtres cruels,
J'ai vû couler mon ſang ſous les couteaux mortels :
Mon ame s'avança vers les rivages ſombres ;
Mais quel raïon lancé du ſein des Immortels,
...ant à travers la région des Ombres,

Vint ranimer mes ſens ſur ces ſanglans Autels !
    Je crus ſortir du noir abîme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré ;
Je trompai le trépas, ainſi qu'une victime
    Que frape un bras mal aſſuré ;
    Inutilement pourſuivie,
    Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuïant, les reſtes de ſa vie
    Aux coups du Sacrificateur.
    Il eſt une jeune Déeſſe ;
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus,
Elle écarte les maux, les langueurs, la foibleſſe ;
    Sans elle la beauté n'eſt plus ;
    Les Amours, Bacchus & Morphée
    La ſoutiennent ſur un trophée
    De mirthe & de pampres orné,
    Tandis qu'à ſes pieds abatuë
    Rampe l'inutile ſtatuë
    Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'Univers, charme de nos années,
    Heureuſe & tranquille SANTE'!
Toi, qui viens renoüer le fil de mes journées,
Et rendre à mon eſprit ſa plus vive clarté,
Quand prodigues des dons d'une courte jeuneſſe,
Ne portant que la honte & d'ameres douleurs
    A la précoce Vieilleſſe,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs,
Je vais ſacrifier dans ton Temple champêtre,
    Loin des Cités & de l'ennui,

Tout nous apelle aux champs ; le Printems va renaître ,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse & du plaisir ,
Avec quel goût je vais cueïllir
La premiere épine fleurie ,
Et de Philoméle attendrie
Recevoir le premier soupir !
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir ,
Mon ame trop long tems flétrie ,
Va de nouveau s'épanoüir ,
Et loin de toute rêverie ,
Voltiger avec Zéphir.
Occupé tout entier du soin , du plaisir d'être ,
Au sortir du néant affreux ,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois , ces berceaux amoureux ,
Et cette mousse & ces fougeres
Qui seront , dans les plus beaux jours ,
Le trône des tendres Bergeres ,
Et l'autel des heureux Amours.
O jours de la Convalescence !
Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance ,
Un raïon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon ame ,
J'adore avec transport le céleste flambeau :

Tout m'intéresse, tout m'enflâme,
Pour moi l'Univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse Convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens ;
A ses regards impatiens
Le cahos fuit ; tout naît ; la lumiere commence ;
Tout brille des feux du printems ;
Les plus simples objets, le chant d'une Fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraicheur d'une violette,
Mille spectacles, qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des apas
Inconnus à l'indifference,
Et que la foule ne voit pas ;
Tout s'émousse dans l'habitude.
L'Amour s'endort sans volupté :
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté ;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive Orgie,
L'esprit sans force & sans clarté
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint ramené chaque jour,
Entre la Jeunesse & l'Amour,
Dans le néant de la molesse

Dort & végéte tour à tour.
Lisis depuis long tems plongé dans les ténébres,
Entre Hipocrate & les Ennuis,
Libre de leurs chaînes funébres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête :
Cléon n'y paroitra que distrait ou glacé ;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé.
Tout charmera Lisis; cette Nimphe est plus belle,
Cette Siréne a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,
Ces Convives joïeux sont la troupe immortelle,
Cette Brune charmante est la Divinité.
Cléon est un Sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports;
En vain de cent Beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs : infructueux efforts!
Mahomet est au rang des morts.
Lisis dans ses ardeurs nouvelles
Est un voïageur de retour;
Eloigné des jeux & des Belles,
Le plus triste Vaisseau fut long tems son séjour :
Il touche le rivage; à l'instant tout l'invite,
Et pour Lisis dans ce beau jour
La premiere Philis des hameaux d'alentour
Est la Sultane favorite
Et le miracle de l'Amour.

Fin de la premiere Partie.

LES ŒUVRES DE Mr. GRESSET.

SECONDE PARTIE.

A GENÊVE,
Chez PELLISSARI & COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.

EPITRE à M. le Contrôleur Général.

NOuvel an, complimens nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuisables Madrigaux,
Vers dont on endort son Héros,
Courses à la Cour qu'on ennuie;
Faut-il qu'un Sage s'associe
A la procession des Sots?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant & sincere
Pour un Ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
e ne me fusse trouvé pris,
t si, sur l'avis détestable
'un Vieil empirique pendable,
e ne me fusse encor muni
es feux d'une fiévre effroïable,
ue je n'aurois point eu sans lui.
r, dans les chimeres qu'inspire
n transport, un brûlant délire,
e fantômes environné,
m'en souviens, j'imaginai
ue rayé du nombre des êtres,
r Hypocrate empoisonné,

J'étois où giſſent nos ancêtres.
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe,
Qui pour paſſer à l'autre bord,
Attendoit la noire chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuïant fort,
Et ne ſçachant enfin que faire:
Car que fait-on quand on eſt mort?
Je rapellois ma vie entiere,
Et ne reprochois rien au ſort;
Non, ſi par la Métempſicoſe,
Me diſois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des Cieux,
Et que le choix ſuivit mes vœux,
Je ne ſerois rien autre choſe
Que ce que m'avoient fait les Dieux;
Par un Miniſtre digne d'eux,
Sans projet, ſans inquiétude,
Libre de toute ſervitude,
Cherchant tour à tour & quittant
Et le monde & la ſolitude,
Entre les plaiſirs & l'étude
Je vivois obſcur & content.
D'un délire ce fût l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous qui recevez mon hommage,
D'un loiſir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité;

Auſſi, gravée en traits de flâme
La gratitude de mon ſort,
Immortelle comme mon ame,
Me ſuivra juſqu'au ſombre bord.

ODE AU ROY

Sur la Guerre preſente. *

AINSI les Héros de Solime
Reſpectoient le ſang des Humains,
Ainſi, pour deſarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains:
A l'ombre des ſacrés Portiques,
Rois citoïens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas;
L'ordre exprès du Dieu des batailles,
A de ſanglantes funérailles,
Pouvoit ſeul conduire leurs pas.

Toujours l'Ange de la Victoire
Précédoit leurs fiers Bataillons,
Toujours les aîles de la Gloire
Repoſoient ſur leurs Pavillons;
Tels ſont les exploits & les fêtes
Que l'Aurore de tes Conquêtes,
GRAND ROY, préſage à tes beaux jours;
Des Princes, l'honneur de ſon Temple,
Le Ciel te voit ſuivre l'exemple,

* *Cette Pièce a été composée au mois de Novembre 1733.*

Il te doit les mêmes ſecours.
Combattre & vaincre ſans juſtice,
De tous les Rois être ennemi,
C'eſt être Héros par caprice,
C'eſt n'être Héros qu'à demi:
Loin de nous ces vainqueurs biſares,
Qui de leurs ſujets, Rois barbares,
Mépriſent les cris doulourenx;
Loin cette gloire trop funébre,
Qui pour les jeux d'un fou célébre,
Fait un Peuple de malheureux.
La France, exemte de ces craintes,
Souſcrit aux vœux de ta vertu,
Ses palmes ne ſeront point teintes
D'un ſang à regret repandu;
Inſtruite que tu dois tes armes
Au ſort du Monde, à ſes alarmes,
Aux égards d'un auguſte amour,
Sa fidélité s'intéreſſe
A cette Héroïque tendreſſe
Qui forge ton glaive en ce jour.
Moins ſenſible aux conquêtes vaſtes
Qu'à l'heureux ſort de tes Sujets,
Tu faiſois écrire tes faſtes
Par la main ſeule de la Paix;
Mais le Souverain des Armées
Veut que tes mains plus renommées
De Lauriers chargent ſes Autels;

Prens la foudre, & montre à la Terre
Que ton cœur n'épargnoit la Guerre
Que pour épargner les Mortels.
Quels plus équitables Trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées, *
Sur un reste de cœurs ingrats ?
En vain l'envie, au pas oblique,
D'une suprême République
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les aparences trop vaines
De secourir sa liberté.
Tu ne parois dans la carriere
Que pour dissiper ces complots,
Pour lever l'injuste barriere
Qui ferme un Trône à son Héros;
Secondé par d'heureux Ministres,
Tu brises ces trames sinistres;
Qu'il regne, ce Roi vertueux!
Sa gloire étoit moins bien fondée
Et sa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.
Tel qu'après l'éclipse legere
De son Empire étincelant,
Du sein de l'ombre passagere
L'Astre du jour sort plus brillant;

* *Pologne.*

Tel, vers les régions de l'Ourſe
STANISLAS reprenant ſa courſe,
Eclate enfin dans tout ſon jour :
Nos cœurs s'envolent à ſa ſuite :
Et juſqu'aux Chars errans du Scithe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Suéde en vain deſire, *
Si quelque ſoin touche les Morts,
Ombre, que la Viſtule admire,
Que ne reviens-tu ſur ſes Bords ?
Ton aſpect, domptant la furie,
Dans les Antres de Sibérie
Replongeroit leurs Habitans ;
Mais, tandis que je te rapelle
STANISLAS, dans l'ombre éternelle,
A précipité ces Titans.

Il regne. Agile Renommée,
J'entens ta triomphante voix ;
La Rebellion deſarmée,
Tombe, & ſe range ſous ſes loix :
Que la brigue s'anéantiſſe !
Diſſipe, Céleſte Juſtice,
Un Fantôme de Royauté ;
Aſſure à ſon unique Maître,
Au ſeul qui merite de l'être,
Un Trône deux fois merité.

Noble Compagne des diſgraces
Et des ſplendeurs d'un tendre Epoux,

* Charles XII.

Les Cieux t'apellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux ;
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes graces paroient nos contrées :
Tu vas emporter nos regrets :
Heureux, en perdant ta presence,
Que l'Esther, qu'adore la France,
Te retrace dans ses attraits.

Ainsi, des Rois, ton Nom suprême,
Puissant LOUIS, est le soutien :
En défendant leur Diadême,
Tu releves l'éclat du tien :
Où sont ces Rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables ?
Qu'ils paroissent à nos regards !
Mais quoi ! Leurs Cohortes craintives
Ont déja deserté leurs Rives,
Et tu regnes sur leurs Remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un Roi,
Qui sçût imposer à la Terre
Un silence rempli d'effroi ?
France, si long tems assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des Combats :
Et compte encor sur leurs murailles
Tes Triomphes par tes Batailles,
Et tes Héros par tes Soldats.

Mânes François, Mânes illuſtres,
Vous vainquez dans vos Nouriſſons;
Dans un loiſir de quatre luſtres
Vos faits ont été leurs leçons;
Ils rentrent, héritiers fidelles,
Dans des altieres Citadelles
Où la gloire porta vos loix;
Au ſein des palmes de nos Peres,
De leurs fils les deſtins proſperes
Ont fait éclôre les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favoriſa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Conſole tes flots en courroux;
De l'Eridan l'Onde enchainée
Va partager ta deſtinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'eſt la Victoire,
Il fût Héros, il l'eſt encor;
Un nouveau trait s'offre à l'Hiſtoire,
Un Achile dans un Neſtor:
Sûr de remettre l'Aigle en fuite,
Fait à vaincre, il méne à ſa ſuite
Les Amours devenus Guerriers;
Et les Ris, en caſques de Roſes,

Dans ſon ſecond Printems écloſes,
Portent ſa foudre & ſes lauriers.
A ſa belliqueuſe allégreſſe
Les vieux Vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaitre leur jeuneſſe
Et leurs courages ranimés:
Sur leurs Chars, en Chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De STOLHOFFEN & de DENAIN;
Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux ſecours tardifs du Germain.
Amans des Vers, ô que de Fêtes
Vous promettent ces jours heureux!
De nos renaiſſantes conquêtes
Renaitront nos ſons généreux:
Reprenons ces nobles guitares,
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'Univers;
Fleuriſſez, guirlandes arides,
Toujours les ſiécles des Alcides
Furent les ſiécles des beaux Vers.
GRAND ROY, ſur ce brillant modele,
Diſſipe le ſommeil des Arts;
Ranime leur burin fidele,
Par lui revivent les Céſars;
Connoît-on ces Rois inſenſibles
Dont les Trônes inacceſſibles,

Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles,
La mort plongea leurs noms stériles
Dans la populace des Rois.

Fais naître de nouveaux Orphées,
C'est le sort des Héros parfaits ;
Ils assureront tes trophées
En éternisant tes bienfaits :
De tes Victoires personnelles
Puissent leurs lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphir, sur ses aîles fleuries,
Raménera les Alcions.

Alors les Muses unanimes
Chanteront de nouveaux Condés ;
Déja par leurs faits magnanimes,
Les tiens ont été secondés :
Les Graces briguent l'avantage
De chanter seules le courage
Du jeune * Héros de leur Cour ;
Le Rhin l'eût pris à son audace,
Pour le Conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

* *S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti.*

EUTERPE,

OU LA POESIE CHAMPESTRE,

ODE A VIRGILE.

SUSPENS tes flots, heureuſe Loire,
Dans ces Valons délicieux;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des côteaux plus gracieux?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula ſous de ſi beaux Cieux.

Ingénieuſes rêveries,
Songes rians, ſages loiſirs,
Venez ſous ces ombres chéries,
Vous ſuffirez à mes deſirs;
Plaiſirs brillans, troublez les Villes,
Plaiſirs champêtres & tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaiſirs.

Mais pourquoi ce triſte ſilence?
Ces Lieux charmans ſont-ils deſerts?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts?
Sur ces gazons & ſous ces hêtres,
D'une troupe d'Amans champêtres
Que n'entens-je les libres airs?

Quel ſon me frape! Une Voix tendre
Sort de ces bocages ſecrets;
On ſoupire; pour mieux entendre
Entrons ſous ces ombrages frais;

J'y vois une Nymphe affligée,
Sa beauté ſanguit négligée,
Et ſa Couronne eſt un Ciprès.
  Seuls confidens de ſa retraite,
Les Amours conſolent ſes maux;
L'un lui preſente ſa houlette,
L'autre aſſemble des chalumeaux:
Foibles ſecours! Rien ne la touche,
Des pleurs coulent; ſa belle bouche
M'en aprend la cauſe en ces mots.
  D'Euterpe tu reçois les larmes;
Je vais quitter ces beaux Vergers;
Aux champs François perdant mes charmes,
Je fuis ſur des bords étrangers:
Tu n'entens point dans ces prairies
Les chants vantés des Bergeries,
C'eſt qu'il n'eſt plus de vrais Bergers.
  Dès qu'une frivole harmonie
Aſſerviſſant mes libres ſons,
Eût de la moderne * Auſonie
Banni mes premieres Chanſons:
De ces plaines dégénérées,
France, je viens dans tes Contrées,
J'eſperois mieux de tes leçons.
  Alcidor ¶ ſçût calmer ma peine

* *On reproche les* Concerti *& les Penſées trop recherchées aux Bergers Italiens*, du Guarini, du Bonarelli, du Cavalier Marin, *&c.*

¶ *Auteur des Bergeries de M. le Marquis de Racan, né en Touraine.*

Par ses airs naifs & touchans,
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant il laissa sa Musette
Au jeune Amant de Timaréte *
Dont l'Orne admira les doux chants.
  Mais quand le paisible Elisée
Posseda Racan & Segrais,
Lorsque leur Flûte fût brisée,
L'Idylle perdit ses attraits :
A peine la Muse fleurie
D'un nouveau Berger ¶ de Neustrie
En sauva-t'elle quelques traits ?
  Bientôt Flore vit disparoître
Cette heureuse naïveté,
Qui de mon Empire champêtre
Faisoit la premiere beauté :
N'entendant plus aucun Tityre,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'Echo se tut épouvanté.
  La Bergere, outrant sa parure,
N'eût plus que de faux agrémens,
Le Berger, quittant la Nature,
N'eût plus que de faux sentimens :
Et ce qu'on apelle l'Eglogue
Ne fût plus qu'un froid Dialogue
D'Acteurs dérobés aux Romans.

* *Bergere des Idylles de M. de Segrais, née à Caen.*
¶ *M. de F***.*

Leur voix contrainte ou doucereuſe
Mit les Dryades aux abois,
Leur Guitarre trop langoureuſe
Endormit les Oiſeaux des bois;
Les Amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma ſuite
La perte des premiers hautbois.

Tendres Muſes de cet Empire,
O, ſi ſortant de chez les Morts,
Virgile, pour qui je ſoupire,
Ranimoit ſa voix ſur vos bords!
S'il quittoit ſa langue étrangere,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords.

A ces mots la Déeſſe agile
Fuit à travers des bois naiſſans....
Viens donc, parois, heureux Virgile,
De vingt ſiécles reçois l'encens:
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger François, gagne un ſuffrage
Qui manque encor à tes accens.

Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta Muſe aura ſon air charmant;
Telle qu'une Beauté touchante
Qui plaît ſous tout habillement,
Tout lui ſied bien, rien ne l'efface,
Pour elle une nouvelle Grace
Naît d'un nouvel ajuſtement.

Viens ſur les Tyrſis de Mantouë
Reformer ceux de ce ſéjour:
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avouë,
Guidé par toi l'Enfant Amour
Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes
Comme il parle aux Nymphes de Cour,
Affranchis l'Eglogue captive,
Tire-la des chaînes de l'art,
Qu'elle ſoit tendre, mais naïve,
Belle ſans ſoin, vive ſans fard;
Que dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.
En induſtrieuſe Bergere
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais ſur une toile legere,
Sans des coloris indiſcrets,
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.
La Nature, ſur chaque image,
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un païſage,
Des jeux, des fêtes ſous l'ormeau:
L'œil eſt choqué, s'il voit reluire
Les Palais, l'Or & le Porphire
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des Grottes, des Fontaines,
Des Pampres, des Sillons dorés,
Des Prés fleuris, des vertes Plaines,
Des Bois, des Lointains azurés:
Sur ce mêlange de ſpectacles,
Ses regards volent ſans obſtacles,
Agréablement égarés.

Là, dans leur courſe fugitive,
Des ruiſſeaux lui ſemblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un Dédale de canaux,
Et qu'avec faſte & violence
Une Siréne au Ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette Scène toute inculte,
Mais par là plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de Bergers heureux;
Le cœur, ſur l'aîle de l'Idylle
Porté loin du bruit de la Ville,
Vient être Berger avec eux.

Là ſes paſſions en ſilence
Laiſſent parler la vérité,
A la ſuite de l'innocence
Là voltige la liberté:
Là, raproché de la Nature,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Oüi, la vertu vit solitaire
Chez les Bergers ses favoris,
Fuyant le faste & l'air austere,
Elle y badine avec les Ris :
Farouche vertu du Portique,
De ton mérite Sophistique
Pourrions-nous être encor épris ?
Aux vrais biens, par un doux mensonge,
L'Eglogue rend ainsi les cœurs :
La raison sçait que c'est un songe ;
Mais elle en saisit les douceurs :
Elle a besoin de ces fantômes,
Presque tous les plaisirs des Hommes
Ne sont que de douces erreurs.

LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRECIEUX Jours, dont fut ornée
La Jeunesse de l'Univers,
Par quelle triste destinée
N'étes-vous plus que dans nos Vers ?
Votre douceur charmante & pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.
La Terre, aussi riche que belle,
Unissoit dans ces heureux Tems

Les fruits d'une Automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel Printems.
Tout l'Univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient Bergers,
Les noms de Sujet & de Maître
Leurs étoient encore étrangers.
Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquilité.
Leurs toits étoient d'épais feüillages,
L'ombre des Saules leurs Lambris,
Les Temples étoient des Boccages,
Les Autels des Gazons fleuris.
Les Dieux descendoient sur la Terre,
Que ne soüilloient aucuns forfaits,
Dieux moins connus par le tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.
Vous n'étiez point, dans ces années,
Vices, crimes tumultueux:
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.
Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison,
Aux lumieres de la Nature
Les Bergers bornoient leur raison.
Sur leur République champêtre
Regnoit l'ordre: image des Cieux,

L'Homme étoit ce qu'il devoit être :
On penſoit moins, on vivoit mieux.
  Ils n'avoient point d'Aréopages
Ni de Capitoles fameux ;
Mais n'étoient-ils point les vrais ſages,
Puiſqu'ils étoient les vrais heureux ?
  Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du beſoin ;
Des arts enjoüés & paiſibles
La culture fit tout leur ſoin.
  La tendre & touchante harmonie
A leurs jeux doit ſes premiers airs ;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ſes premiers Vers.
  On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains deſirs,
Les eſpérances inquiétes,
Les longs remords des courts plaiſirs.
  L'intérêt, au ſein de la terre,
N'avoit point ravi les métaux,
Ni ſoufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins ſur les eaux.
  Les Paſteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours juſqu'au tombeau,
Ne connoiſſoient que le rivage
Qui les avoit vûs au berceau.
  Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,

Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.
La mort, qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.
Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une Amante étoit la conquête,
L'Amour jugeoit du prix des airs.
Ce Dieu Berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeste
Ses yeux n'étoient point entourés.
Les crimes, les pâles alarmes
Ne marchoient point devant ses pas,
Et n'étoient point suivi des larmes,
Ni du dégoût ni du trépas.
La Bergere aimable & fidelle
Ne se piquoit point de sçavoir;
Elle ne sçavoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.
La fougere étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux,
La Jonquille & la Violette
Etoient ses atours les plus beaux.
On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis,
De leur toison commode & pure

Elle se filoit des habits.
Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'apas,
Et sur la foi d'un chien volage
Elle ne l'abandonnoit pas.
O regne heureux de la Nature,
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours !
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous regné toujours ?
Sort des Bergers, douceurs aimables,
Vous n'étes plus ce sort si doux;
Un peuple vil de misérables
Vit Pasteur sans joüir de vous.
Ne peins-je point une chimere ?
Ce charmant siécle a-t'il été ?
D'un Auteur, témoin oculaire,
En sçait-on la réalité ?
J'ouvre les fastes : sur cet âge
Partout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.
J'y lis que la terre fût teinte
Du sang de son premier Berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.
Ce n'est donc qu'une belle fable ;
N'envions rien à nos Ayeux;
En tout tems l'Homme fût coupable,
En tout tems il fût malheureux.

LES EGLOGUES DE VIRGILE, EN VERS FRANÇOIS.

Nec Verbum Verbo curabis reddere.

Horace, Art Poëtique.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage est moins une exacte Traduction qu'une Imitation hardie des Eglogues de Virgile ; l'exactitude Classique & Littérale ne sert qu'à rabaisser l'essort Poëtique : l'Auteur a crû devoir en secoüer le joug, intimidé & averti par le peu de succès de quelques Traducteurs de differens Poëtes, Traducteurs craintifs & scrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au Public qu'ils sçavoient expliquer mot pour mot leur Auteur : mérite de Pédant ou d'Ecolier. Pour trop vouloir conserver l'air Latin à leur Original, ils l'ont souvent privé des beautés que la Langue Françoise devoit lui prêter : ils ont pris beaucoup de peine, il en falloit moins pour mieux faire ; le vrai goût demande qu'on marche à côté de son

son Auteur, sans le suivre en rampant, & sans baiser humblement tous ses pas; on doit le naturaliser dans nos mœurs, oublier ses tours, ses expressions, son stile étranger au nôtre, ne lui laisser enfin que ses pensées, & les exprimer comme il l'auroit dû faire lui-même, s'il avoit parlé notre Langue. Le caractere libre de la Poësie Françoise ne se plie point volontiers à la précision du Vers Latin; ainsi on s'est mis au large; sans s'enchaîner aux termes, on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses; on a quelquefois resserré, quelquefois étendu les pensées du Poëte, selon le besoin des Transitions & les contraintes de la Rime; on ne doit montrer son Auteur que par les endroits avantageux. Tous le sont à peu près pour Virgile; cependant on a crû devoir décharger le stile de certaines circonstances qui ne pourroient être renduës heureusement; il est des traits que les Graces accompagnent dans le Texte, & qu'elles abandonneroient dans la Version; par exemple, la circonstance des Mures d'Eglé, dans la sixième Eglogue, & la Jouë enluminée du Dieu Pan, dans la dixième, n'ont rien de bas dans le latin: ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression releve; mais elles ne presenteroient en François qu'une idée basse & burlesque; ces legers retranchemens sont rachetés & remplacés par un peu plus d'étenduë dans les endroits rians & favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques

*changemens dans les noms des Bergers : chose fort indifferente, & qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du Poëme. On s'est permis une liberté plus considérable, mais qu'on a crû necessaire à nos mœurs & à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de Bergers en des noms de Bergeres : par là les sentimens sont ramenés dans l'ordre, l'Amour se retrouve dans la Nature ; & le voile est tiré sur des images odieuses & détestées, qui pouvoient cependant plaire au Siécle dépravé du Poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la Métamorphose de l'*ALEXIS. *Quelques Personnes d'un goût délicat & d'une critique éclairée, ont enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien differencier les expressions de cette amitié d'avec celles de l'amour même ; le Préjugé reçû contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, & auroit rendu aux sentimens de Coridon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir & de colorer.*

I. EGLOGUE.

TITYRE.

Le Pere de Virgile, sous le nom de Tityre, chante les louanges & les bienfaits d'Octavien César, * *qui, dans le partage des Campagnes de Mantouë, lui conservoit une paisible possession de sa Métairie d'Andès : sous le nom de Mélibée, un Berger du Mantoüan, banni de sa Patrie, déplore ses disgraces.*

MELIBE'E, TITYRE.

MELIBE'E.

TRanquile, cher Tityre, à l'ombre de ce hêtre,
Vous essaïez des airs sur un hautbois champêtre :
Vous chantez ; mais pour nous, infortunés Bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers ;
Nous fuïons, exilés d'une aimable Patrie,
Seul vous ne quittez point cette terre chérie,
Et quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amarillis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, apui de ma foiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse :
Oüi, je mets ce Héros au rang des Immortels,
Le sang de mes Agneaux rougira ses autels ;
Si mon troupeau tranquile erre encor sur ces rives,

* *Il eut dans la suite le nom d'Auguste.*

Quand le ſort en bannit vos brebis fugitives,
Tandis qu'un vaſte effroi trouble nos champs deſerts,
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'eſt un bienfait de ce Dieu ſecourable;
C'eſt à lui que je dois ce deſtin favorable.

MELIBE'E.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux;
Que je ſuis étonné de trouver un Heureux!
Je fuis, traînant à peine en cet exil funeſte
De mes nombreux Troupeaux le déplorable reſte:
Cette triſte Brebis, l'eſpoir de mon Troupeau,
Dans ſa fuite a perdu ſon languiſſant Agneau:
Déja, dans ma douleur, j'ai briſé ma muſette:
Pourquoi te tiens-je encor, inutile houlette?
Hélas! ſouvent le Ciel irrité contre nous,
Par des ſignes trop sûrs m'annonçoit ſon courroux;
Trois fois, il m'en ſouvient, dans la forêt prochaine,
Le tonnerre à mes yeux eſt tombé ſur un chêne,
De ſiniſtres Oiſeaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs:
Mais pourquoi rapeller ces douloureux préſages....
Berger, quel eſt ce Dieu qui reçoit vos hommages?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient sa Cour,
Sa presence embellit un plus noble sejour ;
Rome est ce lieu charmant : autrefois, je l'avouë,
Je ne croyois point Rome au-dessus de Mantouë;
Quelle étoit mon erreur ! sur ces bords enchantés
Le Tybre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant sur le reste des Villes,
Que le plus haut cyprès sur les buissons stériles.

MELIBE'E.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux ;
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices :
Mantouë à mes desirs refusoit ce bonheur ;
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi, ses fréquens sacrifices
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de génisses :
Vainement j'implorois l'heureuse liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
J'osai porter ma plainte au Souverain du Tybre ;
J'étois alors esclave ; il parla : je fus libre.

MELIBE'E.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement :

Pendant ces sombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée,
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rapelloient à l'envi Tityre dans nos plaines;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger,
Et vos Troupeaux plaintifs demandoient leur
Berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triste solitude,
Je souffrirois encor la même servitude:
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours,
Et ses Dieux pouvoient seuls me faire d'heureux
jours:
Là, j'ai vû ce Heros, que chante ma tendresse;
Il est dans le printems d'une belle jeunesse;
Allez, Bergers, dit-il, conservez en repos
Votre séjour natal, vos champs & vos troupeaux:
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes,
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses Autels recevront mon encens.

MELIBE'E.

Ainsi donc, cher Tityre, exemt de nos miseres,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos Peres,
Vos Troupeaux respectés du barbare Vainqueur
Demeureront ici sous leur premier Pasteur:

Ils ne ſortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres ſauvages :
Vos abeilles encor, au retour du matin,
Picoreront la fleur des ſaules & du thin ;
Nos champs abandonnés vont reſter inutiles,
Les vôtres par vos ſoins ſeront toujours fertiles,
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris :
Les amoureux ſoupirs des Roſſignols fidelles,
Les doux gémiſſemens des tendres Tourterelles
Vous livreront encor aux douceurs du ſommeil
Dans ces antres fermés aux regards du Soleil.

TITYRE.

L'Amour ſçaura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un ſi doux avantage :
Le Cerf d'un vol hardi traverſera les airs,
Les habitans des eaux fuiront dans les deſerts,
La Saône ira ſe joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me faſſe une âme ingrate.

MELIBE'E.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les ſons de mes triſtes pipeaux !
Nos Paſteurs pleurent tous une même diſgrace,
Nous fuïons, diſperſés ; les uns aux champs de Thrace
Vont chercher des tombeaux ſous ces affreux climats
Qu'un éternel hyver couvre d'âpres frimats ;

D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les deserts voisins de la Zone Torride;
Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours;
Quoi! je ne verrai plus ces campagnes si cheres,
Ni ce rustique toit hérité de mes peres!
O Mantouë! ô du moins, si ces riches sillons
Devoient m'être rendus après quelques moissons!
Non, je ne verrai plus ces forêts verdoïantes,
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoïantes,
D'avides Etrangers, des Soldats inhumains
Désoleront ce champ cultivé de mes mains;
Etoit-ce donc, Grands Dieux! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne?
C'en est fait; pour toujours recevez mes adieux,
Bords si chers à mon cœur & si beaux à mes yeux.
O Guerre! ô triste effet des discordes civiles,
Champs, on vous sacrifie à l'intérêt des Villes:
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prépare un sort bien rigoureux;
Du fond d'un antre frais, bordé d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir sur la verdure:
Suivez-moi, foible reste, infortunés moutons,
Pour la derniere fois vous voïez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore

D'attendre le retour de la premiere aurore.
Regagnons le hameau : Berger, ſuivez mes pas ;
Theſtile nous aprête un champêtre repas ;
Le jour fuit, hâtons-nous : du ſommet des collines
L'ombre deſcend déja dans ces plaines voiſines ;
Les oiſeaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la Nuit s'élevé ſur les airs.

II. EGLOGUE.

IRIS.

Coridon ſe plaint de l'inſenſibilité d'Iris, Bergere d'un Hameau étranger : il veut inutilement l'attirer dans ſes Campagnes.

L'Aſtre brûlant du jour, ſur nos paiſibles rives
Repandoit du midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon errant dans l'horreur des forêts,
Aux déſerts attendris confia ſes regrets.
Il adoroit Iris : d'une plaine étrangere
Il vouloit dans ſon champ attirer la Bergere :
Iris étoit promiſe aux feux d'un autre Amant,
Et plaignoit Coridon ſans calmer ſon tourment.
Cet amoureux Berger fuïoit les jeux champêtres,
Solitaire, il venoit ſe cacher ſous des hêtres ;
C'eſt là qu'ayant conduit ſes troupeaux languiſſans,
Il ſoupiroit un jour ces douloureux accens.
Hâtez-vous, ſombres jours d'une odieuſe vie,

Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre Berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des
jours ?
Du moins plaignez les maux que ma langueur me
cause ;
Il est l'heure du jour où tout ici repose :
Le Moissonneur tranquille, à l'abri du Soleil,
Repare sa vigueur dans le sein du sommeil ;
Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage
sombre,
Sylvie & son Berger goûtent le frais de l'ombre :
Privé de ces loisirs, & bravant la chaleur,
Je proméne en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémissemens l'écho paroît sensible,
Tout me plaint, votre cœur reste seul infléxible.
Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux !
A la Fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux !
Leurs graces, il est vrai, n'égalent point vos
charmes ;
Mais leur cœur moins ingrat m'eût coûté moins
de larmes.
Ah ! ne comptez point tant sur vos belles cou-
leurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs ;
La beauté n'est qu'un lys, l'aurore l'a vû naître,
L'aurore à son retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuïez-vous ? J'ai de nombreux
Troupeaux :

Dans les champs qu'Aréthuse * enrichit de ses
eaux.
En lait délicieux mes brebis sont fécondes,
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes;
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts,
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flateuse image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux
Quand l'haleine des vens n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce cristal immobile,
Mon air ne céde rien aux graces de Mirtyle.
Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts;
Les plaisirs y naitront de vos tendres attraits,
Les sinceres amours, peu connus dans les Villes,
Sous nos tranquilles toits ont choisi des asiles;
Souvent, joignant nos voix aux chansons des
oiseaux,
Nous irons éveiller les folâtres échos:
Nos chants égaleront la douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan sçait charmer l'Arcadie: ¶
Pan trouva le premier cet art ingénieux

* *Fontaine de Sicile.*

¶ *Belle Contrée du Péloponèze, consacrée autrefois aux Déités Champêtres, & dont les Habitans, tous Pasteurs, passoient pour les Maîtres de la Poësie Bucolique.*

De former sur la flûte un son harmonieux;
Pan regne sur nos bois, il aime nos prairies,
C'est le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez sous vos loix un docile troupeau,
Vous le verrez bondir au son du chalumeau:
Cette bouche charmante & des Graces chérie
Touchera nos pipaux sans en être flétrie:
Je vous garde un hautbois qui semble fait pour vous:
La douceur de ses sons rend les oiseaux jaloux;
Tirsis, prêt d'expirer sur ce triste rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage:
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tirsis
Une belle houlette & des agneaux choisis:
Je vous destine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je sauvai l'autre jour du sein d'une fontaine:
Laure en sera jalouse; elle aimoit ces chevreaux,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons sont trop beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campagnes,
Flore sur votre route assemble ses compagnes,
D'une moisson de fleurs les chemins sont semés,
De l'encens du Printems les airs sont parfumés:
Une Nymphe des eaux, plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, & remplit sa corbeille,
Sa main sçait assortir les dons qu'elle a cueillis,

Et marier la rose au jeune & tendre lys :
Des fruits de mon verger vous aurez les premices
De la jeune Amarille ils feroient les delices :
Ces fruits sont colorés d'un éclat vif & doux,
Ils seront plus charmans quand ils seront à vous :
J'ai des mirthes fleuris, leur verdure éternelle
Est le simbole heureux d'une chaîne fidelle :
Je vous cultive aussi des lauriers toujours verds,
J'en consacre souvent au Dieu des tendres vers.
Mais que dis-je, insensé ! formé par la tristesse,
Quel nuage obscurcit les jours de ma jeunesse ?
J'étois libre autrefois, & mon paisible cœur
N'avoit jamais connu cette sombre langueur :
Content de mon troupeau, je vivois sans envie,
Et mon bonheur étoit aussi pur que ma vie ;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours :
Ainsi l'aquilon trouble un ruisseau dans son cours.
Ingrate ! estimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux Bergers ont chanté sous nos hêtres,
Les Déesses souvent ont touché nos pipeaux ;
Diane, d'un Pasteur a gardé les troupeaux :
Que la fiere Pallas aime le bruit des Villes,
Vénus préfere au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout suit de son penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs sont maîtrisés par un charme secret,
Le loup cherche sa proie autour des bergeries,

Le jeune agneau se plaît sur les herbes fleuries :
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je sens que mon destin m'a fait naître pour vous.
Vains projets ! vœux perdus ! trop stérile tendresse !
Coridon, où t'emporte une indigne foiblesse?
Ta voix se perd au loin dans les antres des bois,
A de moins tristes airs consacre ton hautbois;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sur l'ormeau tes vignes imparfaites :
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un Pasteur.
Revenez, chers Moutons, quittez ces lieux sauvages,
Vous irez desormais sur de plus beaux rivages :
Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris,
Allons, près de Climene, oublier les mépris.

III. EGLOGUE.

PALEMON.

COMBAT PASTORAL.

Deux Bergers, chantant tour à tour des Couplets égaux, se disputent une victoire Champêtre : Palemon est le Juge de ce Combat Amebée.

PALEMON, MENALQUE, DAMETE.

MENALQUE.

Aprenez-moi, Damete, à qui sont les troupeaux.

Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux ?

DAMETE.

J'en suis le conducteur, Lycas en est le Maître,
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

MENALQUE.

O Bercail malheureux ! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climene est conduit par l'Amour,
Oubliant ses moutons & ne songeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa Bergere :
Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux,
Tandis que, libre encor, Lycas n'aimoit que vous ;
Ce Pasteur mercénaire, auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret :
On vous connoît, Menalque, on sçait certain secret,
Rapellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte.... ;
D'un plus ample détail je vous sauve la honte ;
Vous m'entendez : alors les Déesses des eaux
Rentrerent en riant au fond de leurs roseaux.

MENALQUE.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas & sa vigne nouvelle ?

DAMETE.

Quel Berger ne sçait point que, sous ces vieux ormeaux,

Menalque, d'Eurylas brisa les chalumeaux ?
Rival de ce Pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne pût souffrir sa gloire ;
Vous seriez mort enfin d'envie & de fureur,
Si vous n'aviez pû nuire à ce Berger vainqueur.

MENALQUE.

Qu'entens-je ? sur quel ton me parleroit un Maître,
Si ce Pâtre à tel point ose se méconnoître ?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je point vû lui surprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
Oüi, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai sans craindre,
Puisqu'il étoit le Prix d'un Combat Pastoral,
Où j'étois demeuré vainqueur de mon Rival.

MENALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ? D'une flûte champêtre
Daméte dans nos bois s'est-il jamais vû Maître ?
Lui, dont l'aigre pipeau, portant partout l'ennui,
Ne sçait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine dispute,
J'ose vous défier au Combat de la flûte,

Ou, si vous l'aimez mieux, à l'ombre des buissons,
Eprouvons un combat de vers & de chansons;
Si le Dieu de Délos est pour vous plus propice,
Je vous donne à choisir la plus tendre Genisse:
Quel prix risquerez-vous contre un gage si beau?

MENALQUE.

Je n'oserois choisir ce prix dans mon troupeau:
S'il manquoit un mouton, j'essuirois la colere
D'une Marâtre injuste, & d'un Pere severe;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet se trouve à mon retour:
Mais je puis hazarder deux beaux vases de hêtre:
On voit ramper autour une vigne champêtre;
Alcimédon sur eux a gravé deux portraits,
Du célébre Conon * l'un ranime les traits,
L'autre peint ce Mortel, ¶ dont l'adresse féconde
A décrit les saisons & mesuré le monde:
Ces coupes sont encor dans leur premier éclat:
J'en ferai volontiers le gage du Combat.

DAMETE.

J'ai deux vases pareils, revêtus d'un feüillage,
Du même Alcimédon ce present est l'ouvrage:
Le Chantre de la Thrace est peint sur les dehors,
Il est suivi des bois qu'entraînent ses accords.

MENALQUE.

Palémon vient à nous: qu'il regle la victoire,
Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

* *Geométre fameux, de l'Isle de Samos.*
¶ *Archiméde de Siracuse.*

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge, & malgré vos mépris,
Je sçaurai me défendre & balancer le prix:
Ma Muse en ces combats ne fut jamais craintive;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALEMON.

Chantez, dignes Rivaux: la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon,
Le Printems de retour rajeunit la Nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure,
Philomele reprend ses airs doux & plaintifs,
L'Amant des fleurs succéde aux Aquilons captifs:
Tout charme ici les yeux; chaque instant voit éclôre,
Dans ces prés émaillés, de nouveaux dons de Flore:
A chanter tour à tour préparez donc vos voix,
Ces combats sont chéris de la Muse des bois.

DAMETE.

Muses! donnez au Maître du tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons:
Il est tout, il remplit les Cieux, l'onde, la terre,
Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

MENALQUE.

Du jeune Dieu, que le Permesse adore,
Muses! chantons les honneurs immortels:
Des premiers feux du jour quand l'orient se dore,

D'un feston de lauriers je pare ses autels.

DAMETE.

Quand je suis dans un bois tranquille
Sous un chêne épais endormi,
Glycere me reveille ; & d'une course agile
Elle fuit dans un antre, & s'y cache à demi.

MENALQUE.

Phylis, près de ma bergerie,
Vient chaque jour cuëillir des fleurs :
Nos troupeaux réünis paissent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour :
Ce couple heureux d'oiseaux fidelles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MENALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Repand un brillant coloris :
J'en veux remplir une corbeille,
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de sa tendre Glycere !
Zéphirs, qui l'écoutez dans ces momens si doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergere,
Des plaisirs si charmans rendroient le Ciel jaloux.

MENALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,

Cloris, quand vous chaſſez dans les routes des
bois :
Souvent Endimion vit Diane à la chaſſe,
Souvent de la Déeſſe il porta le carquois.

DAMETE.

Je celebre bientôt le jour de ma naiſſance :
Venez, belle Glycere, honorer ce beau jour,
Vous ferez l'ornement des concerts, de la danſe,
Votre chant & vos pas ſont conduits par l'amour.

MENALQUE.

Cloris ſeule a mon cœur, ſeule elle a tous les
charmes :
Ciel ! qu'elle m'enchanta dans nos derniers a-
dieux,
Ses yeux avec les miens repandirent des larmes ;
Ah ! quand, pourrai-je, Amour, revoir de ſi
beaux yeux ?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Gly-
cere,
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups,
Qu'un Laboureur, veillant ſur une moiſſon
chere,
Craint le ſoufle fougueux des Aquilons jaloux.

MENALQUE.

Ma Cloris eſt pour moi ce que l'herbe naiſſante
Au lever de l'Aurore eſt pour un jeune agneau,
Et ce qu'eſt à la terre aride & languiſſante

Une féconde pluie, ou le cours d'un ruisseau.

DAMETE.

Puisque Pollion * veut bien être
Le protecteur de mes chansons,
Muses, sur le hautbois champêtre,
Que son nom soit chanté dans vos sacrés valons.

MENALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un goût nouveau:
Sçavantes Nymphes du Parnasse,
A ce Héros sçavant offrez un fier Taureau.

DAMETE.

Illustre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur,
Que dans son champ fécond, que sur les buissons même
Le miel & les parfums naissent en sa faveur.

MENALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muse de Bathille,
Du fade Mévius, qu'il aime aussi les vers:
Qu'il asservisse au joug le renard indocile,
Qu'il prefere aux Zephirs les vens des noirs hivers.

DAMETE.

Fuïez, jeunes Bergers, cette rive enchantée,
Qui paroît n'offrir que des fleurs:

* *Ce célèbre Romain étoit Homme de Guerre & de Lettres. Il étoit alors Consul, l'an 714. de Rome.*

Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un ſerpent eſt caché ſous ces belles couleurs.

MENALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ce routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers moutons,
Allez, un verd naiſſant couronne ces prairies;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage,
Cependant je les vois depérir chaque jour:
Moi-même je languis au printems de mon âge,
Tout languit dans nos champs ſous les fers de
l'Amour.

MENALQUE.

L'Amour ne me nuit point; j'ignore ſes allarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languiſſans:
Mais un ſombre Enchanteur, par ſes funeſtes
charmes,
Fait perir ſans pitié mes agneaux innocens.

DAMETE.

De ce douteux débat, la palme vous eſt dûë,
Si vous ſçavez m'expliquer en quels lieux *
L'œil ne peut découvrir que ſix pieds d'étenduë
De ce vaſte horiſon qui termine les Cieux.

MENALQUE.

Au prix de vos chanſons je ſouſcris ſans mur-
mure,

* *Le fond d'un puits.*

Et fur Cloris je vous céde mes droits,
Si vous fçavez me dire en quel lieu la Nature
Sur de naiffantes fleurs * grave le nom des Rois.

PALEMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux, en emporte la gloire,
Et tout Berger qui peut égaler vos beaux fons,
Mérite, comme vous, la palme des chanfons.
Renouvellez fouvent en cadences égales
Le paifible combat de vos Mufes rivales;
Et quand vous formerez ces gratieux récits,
Que toujours, entre vous, le prix refte indécis.

* *La Jacinthe, fleur fur laquelle on s'imaginoit lire les deux premieres lettres du nom d'Ajax, fils de Telamon, Roy de Salamine: Ajax, felon la Fable, fut métamorphofé en Jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les Armes d'Achile.*

IV. EGLOGUE.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS, Fils d'Octavie, Sœur d'Auguste.

Ce ne sont point des Bergers qui parlent dans cette Piéce : c'est le Poëte lui-même à qui des tons plus élevés sont permis. Quelques-uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un sujet si pompeux, & qui paroît plûtôt du ressort de l'Ode ; si Virgile eût été du sentiment de ses Censeurs, nous y eussions perdu une de ses plus belles Eglogues. Le sujet en est grand, il est vrai ; mais l'art du Poëte sçait l'amener aux idées champêtres, & le marquer au coin de la Pastorale, sans en dégrader la noblesse.

EGLOGUE HEROIQUE.

MUSES, pour ce beau jour, cessez d'être Bergeres,
Osez porter vos voix au-dessus des fougeres,
Un Consul, * à vos jeux s'intéresse aujourd'hui,
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.
Cieux ! Où suis-je enlevé ! Quels superbes spectacles !
Un Dieu par mes accens va rendre ses Oracles.
Je vois éclôre enfin ce nouvel Univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques Vers ;
Je vois un nouveau Peuple orner cette contrée ;
Du sein des Cieux, Thémis descend avec Astrée,
Saturne sur nos champs revient regner encor,

* Pollion.

Et

Et ramene aux Mortels les jours de l'Age d'Or.
Il eſt né ce Heros, pour qui les deſtinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années :
Tendre Divinité, compagne des Amours,
Lucine, à ſon enfance accordez vos ſecours,
Deſcendez ſur ces bords, Apollon votre frere
Des Graces & des Arts y tient le Sanctuaire.
Illuſtre Pollion, ton brillant Conſulat
Va des ſiécles dorés voir renaître l'éclat,
Les vertus de retour, par d'aimables prodiges,
Des antiques forfaits effacent les veſtiges :
Jupiter nous promet un heureux avenir,
Il ne lui reſte plus de crimes à punir.
Un jour, dans cet enfant d'immortelle origine,
Revivront les Heros de ſa race Divine,
Sur l'Univers paiſible * il regnera comme eux,
Il tiendra même rang dans le conſeil des Dieux.
Aimable MARCELLUS, la Reine de la Terre
Vient déja vous offrir l'achante & le lierre,
Elle pare ſon front des plus vives couleurs,
Et vous forme un berceau de verdure & de fleurs.
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie,

* *Cette Prédiction pouvoit-elle ſe faire d'un Fils de Pollion, dont pluſieurs Interprétes ſoutiennent que Virgile chante ici la naiſſance? Elle ne convenoit ſans doute qu'à l'Héritier préſomptif de l'Empire, au ſeul Marcellus Neveu d'Auguſte, & adopté par cet Empereur, qui n'avoit point de Fils.*

On voit naître en tous lieux les parfums d'Affy-
rie,
Les bois ne portent plus les funeftes poifons,
Le loup moins affamé laiffe en paix nos moutons.
C'eft peu : d'autres bienfaits enrichiront le
monde ;
Les fruits feront plus beaux, la moiffon plus fé-
conde,
Lorfque vous aprendrez de vos Aïeux vain-
queurs
L'héroïfme guerrier, & la loi des grands cœurs :
Chaque Naïade alors verfera de fon urne
Des flots de pur Nectar, comme aux jours de
Saturne,
Une riche vendange, après d'amples moiffons,
Offrira des raifins jufques fur les buiffons.
C'eft ainfi qu'aux mortels les faveurs deftinées
S'accroîtront par dégrés & fuivront vos années.
Pendant ces premiers tems d'un plus bel Univers
Des vaiffeaux couvriront encor les vaftes mers,
Nos campagnes encor fe verront labourées,
Nos Villes de remparts refteront entourées,
Peut-être un autre Argo, fous un nouveau
Tiphis,
Portera des guerriers fur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t'on les murs d'un autre Troie
Au fer d'un autre Achile abandonnés en proie. *

* *Les quatre Vers précédens font allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la Flotte qu'équipoient les Triumvirs, Octavien & Antoine, pour attaquer Sexte Pompée,*

Mais ces restes legers de nos malheurs passés
Disparoîtront enfin, pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse illustre
La Parque filera votre cinquième lustre,
Et quand, passant des jeux aux soins de votre rang,
Vous marcherez égal aux Dieux de votre sang.
Rien ne manquera plus au bonheur de la terre:
La Paix au fond du Stix replongera la Guerre,
Féconde également pour tous ses Citoïens,
La Terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines:
Sans exiger nos soins, les côteaux, les guérets
Fixeront en tout tems & Bacchus & Cerès,
Les arts laborieux deviendront inutiles,
Les moutons, en paissant sur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs,
Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs,
L'industrieux travail de la simple nature,
Sans les secours de l'art, produira leur parure.
Ils seront ces beaux jours. Du Temple des destins

Fils du Grand Pompée, qui soutenoit en Sicile les restes du Parti Republicain. Il fut défait dans un Combat Naval. Syracuse fut cette seconde Troie; Octavien César fut ce nouvel Achile. Ces aplications sont pleines de justesse & de beautés; nous en devons la découverte au sçavant Pere Catrou, qui a jetté beaucoup de jour sur cette Eglogue.

Une voix me transmet ces augures certains.
Déja, pour accomplir ces fortunés présages,
Les trois fatales Sœurs, Souveraines des âges,
Ont adouci leurs loix, & Clotho prend encor
Le fuseau qui servit à filer l'Age d'Or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carriere,
Sans attendre le tems, franchissez la barriere :
Partez, suivez la gloire, Enfant chéri des Cieux,
Du beau sang de Venus * rejetton précieux,
Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible,
Le Ciel est plus riant, Neptune est plus paisible,
L'Univers assuré d'un siécle de bonheur,
Aplaudit au berceau de son Restaurateur.
O jours ! ô tems heureux ! ô si les destinées
Etendoient jusques-là le fil de mes journées,
Auguste MARCELLUS, à chanter vos exploits,
Je voudrois consacrer les restes de ma voix :
Pour ces pompeux sujets ma Muse rajeunie
Vaincroit tous les concerts des fils de Polhimnie:
Pan même, à mes accords s'il comparoit ses sons,
Pan même s'avoueroit vaincu par mes chansons.
Commencez, heureux Fils d'une Mere charmante,
Commencez de repondre à sa plus douce attente,
Par de justes retours comblez ses tendres vœux,
Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux.

* *La Fable Romaine faisoit descendre la Famille des Césars de Venus par Enée, Fils de cette Déesse.*

Pour vous l'Amour éléve une jeune Déesse *
Dont il vous offrira la main & la tendresse ;
Vivez, & que vos ans égaux à nos desirs,
Soient remplis & filés par la main des Plaisirs.

V. EGLOGUE.

DAPNIS.

La Mort d'un Frere de Virgile, nommé Flaccus Maro, & représenté sous le nom de Daphnis, fait le sujet de ce Poëme. Mopsus, Eleve du Poëte, pleure Daphnis : Virgile, sous le nom de Menalque, en fait l'Apothéose.

MENALQUE, MOPSUS.

MENALQUE.

PRofitons, cher Mopsus, des momens précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux ;
Je chante, vous joüez du hautbois avec grace :
Essaïons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je suis prêt, cher Ménalque, à chanter avec vous,
Vos accens ont pour moi les charmes les plus doux ;

* *Julie, fille d'Auguste. Marcellus épousa cette Princesse. Les Prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce Prince aimable, l'espoir & les délices de l'Empire Romain, mourut à la fleur de son âge. Le sixième Livre de l'Enéide finit par une plainte très tendre sur la mort prématurée de ce jeune Héros.*

Des Zéphirs du Couchant lès folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines,
Chantons ſous ce feüillage, ou, ſi vous l'aimez
mieux,
Dans cette grotte où regne un frais délicieux :
Une vigne ſauvage en décore l'entrée,
A Faune de tout tems elle fut conſacrée ;
J'y conduirai vos pas ; là vos nobles chanſons
M'offriront un plaiſir & d'utiles leçons.
Si mes Vers ſont moins beaux, pardonnez à ma
Muſe
Ce défaut d'agrémens que ma jeuneſſe excuſe.

MENALQUE.

Non, je ſçai qu'Amyntas oſe ſeul dans nos bois
Vous diſputer le prix du chant & du hautbois.

MOPSUS.

N'en ſoyez point ſurpris : dans ſon orgueil ex-
trême,
Ce Berger défieroit le Dieu des Vers lui-même.

MENALQUE.

De vos champêtres airs repétez les plus beaux,
En notre abſence Egon gardera nos troupeaux,
Chantez Codrus * mourant pour ſauver ſa patrie,
Chantez du tendre Alcon † la pieuſe induſtrie,
Quand il perça d'un trait heureuſement lancé

* *Dernier Roi d'Athènes.*

† *Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cet Ericthée, que Minerve éleva elle-même à la campagne, & qu'elle donna enſuite aux Athéniens pour leur Roi.*

Le serpent qui tenoit son Fils entrelacé :
Ou plaignez dans vos chants cette Amante * célébre
Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hébre.

MOPSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je reserve ces chants :
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchans,
J'ai fait de nouveaux Vers : ils vous plairont peut-être :
Ils sont déja gravés sur l'écorce d'un hêtre.
Lorsque j'aurai chanté, que mon Rival jaloux
Vous montre aussi ses Vers : qu'il chante, & jugez-nous.

MENALQUE.

De vos chants & des siens je sçai la différence :
Près de vous Amyntas, malgré son arrogance,
Est comme un saule obscur près d'un brillant rozier,
Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier

MOPSUS.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque gloire,
Je la dois à vos soins, j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter ;

* *Phillis, fille de Licurgue, Roi de Thrace. Son Amant Démophoon, fils de Thésée, fut rapellé à Athènes par des raisons d'Etat : son absence fut longue ; Phillis le crut infidelle, elle se donna la mort.*

La douleur fit les Vers que je vais repéter.
Je les ai consacrés au Berger plein de charmes
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MENALQUE.

L'Agneau négligera le citize fleuri,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger si chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'est plus! en vain nos Muses le regrétent,
Les pleurs sont superflus :
Je le demande aux bois, & les bois me repétent ;
Il n'est plus ! Il n'est plus !
Destins trop rigoureux, inéxorable Parque,
Quels injustes arrêts
Précipitent sitôt dans la fatale barque
Ce Berger plein d'attraits ?
Je vois ses yeux éteints : sa Mere inconsolable
Les arrose de pleurs,
Et ses cris vont aprendre au Ciel impitoyable
Ses ameres douleurs.
Infortuné Daphnis ! L'avide Proserpine
T'enleve avant le tems :
Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans son premier printems.
O jour trois fois cruel ! Quel deüil dans la nature !
Nous vîmes en ces bois
Le Soleil sans clarté, la Terre sans verdure,
Et les Oiseaux sans voix.

Les ruisseaux, effrayés du bruit de nos allarmes,
Murmuroient des sanglots :
L'horreur d'un triste bord, & les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots.
On entendit gémir les jeunes Oréades
A cet instant fatal,
Et de leurs belles eaux les sensibles Naïades
Troublerent le cristal.
Aux longs gémissemens des Nymphes fugitives,
Les échos attendris
Renvoïerent, du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.
Alors aucun Pasteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languissans,
La flûtoit etoit muette, on ne rendoit qu'à peine
De douloureux accens.
Il n'est plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte,
Plus de fêtes pour nous,
Palès * ne chérit plus cette rive déserte,
Elle fuit en courroux.
Nos prés sont défleuris, de plantes infertiles
Nos sillons sont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces stériles
A la place de lis.
Nous devions les attraits de toute la contrée

* Déesse Champêtre.

A tes attraits chéris.
Telle, aux raisins brillans dont elle est colorée,
La vigne doit son prix.
Daphnis, dans nos cantons accrédita l'Orgie
Et le Thyrse Divin,
Il chanta le premier, en vers pleins d'énergie,
Le puissant Dieu du vin.
Il étoit les amours & la gloire premiere
Des bois & des hameaux,
Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumiere,
Que l'objet de nos maux!.
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger,
Allons rendre l'honneur & les devoirs suprêmes
Aux Mânes du Berger.
Pasteurs, rassemblez-vous, dépoüillez vos guirlandes
Et vos habits de fleurs,
Paroissez, aportez de funébres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez sans chalumeaux, renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès,
Sur ces Autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante,
Près de ces antres verds,
Et pour éternifer sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces Vers.

Sous ce froid Monument le beau Daphnis repose.
Il n'a presque vêcu que l'âge d'une Rose,
Il étoit le Pasteur d'un aimable Troupeau,
Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
Bergeres, qui passez dans ce Bocage sombre,
Donnez de larmes à son Ombre,
Donnez des fleurs à son Tombeau.

MENALQUE.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la Nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle que ressent l'aride Voïageur,
Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde claire,
Et pour se délasser, une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon tour :
Il m'aimoit, je lui dois ce fidele retour;
Je ne mets point sa perte au rang de nos desastres,
Daphnis Déïfié * regne au séjour des astres,
Ses graces, ses vertus triomphent de la mort :
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble sort.
Du sombre deüil tristes compagnes,
Plaintes, fuïez de nos campagnes :
Bergeres & Bergers reprenez vos hautbois;

* *L'Apothéose seroit un peu outrée, si le Poëte n'en faisoit un Dieu Champêtre : Virgile a suivi l'exemple des Poëtes Grecs qui avoient ainsi divinisé le Daphnis de Sicile.*

Au beau Daphnis chantez la gloire,
Tel Il n'a point passé l'onde noire,
Il est au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
Il peut, porté sur les étoiles,
Contempler sans nuit & sans voiles
La marche & les clartés des célestes flambeaux;
Sous ses pieds il voit les nuages,
Les tonnerres & les orages,
Et les mondes divers & l'empire des eaux.
Revenez Jeux, Plaisirs, Naïades,
Flore, Cérès, Amours, Dryades,
Que tout au Dieu Daphnis aplaudisse en ces lieux;
Qu'il soit chanté sur la musette,
Qu'une foule d'échos repéte:
Daphnis n'est plus mortel, il est au rang des Dieux.
Déja sous son naissant Empire,
A notre bonheur tout conspire,
Tout éprouve déja les faveurs de Daphnis:
Le loup devenu moins avide,
L'agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondissent réünis.
Si nos hameaux ont sçû te plaire,
Sois, Daphnis, leur Dieu Tutelaire:
Ne porte pas tes soins sur des bords étrangers;
Procure-nous des jours tranquiles,
De belles nuits, des champs fertiles,

Sois le Dieu des troupeaux & le Roi des Bergers,
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers Immortels,
Suivi d'une fidele troupe,
J'irai verser à pleine coupe
Et le lait & le vin sur tes nouveaux autels.
Dans les festins, dans l'allégresse,
Echauffés d'une douce ivresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux,
Les Bergers unis aux Bergeres
Formeront des danses legeres,
Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
Tant que l'Abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'Aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront:
On égalera tes loüanges
A celles du Dieu des vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure:
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres Oiseaux, des plus doctes Pasteurs,
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille:
Aux Vers dont votre Muse a charmé mon oreille;

Quel don peut égaler tant d'égards complaisans ?

MENALQUE.

Mon amitié, Berger, préviendra vos présens,
Recevez ce hautbois, il fut fait en Sicile,
Il est d'un bois choisi, d'un son doux & facile,
Avec lui j'ai chanté de champêtres apas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette,
Agréez de ma main cette belle houlette :
Sur son airain brillant nos chiffres sont tracés ;
J'y vais joindre un feston de myrthes enlacés :
Antigênes s'attend que je l'en ferai maître ;
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit l'être

VI. EGLOGUE.

SILENE.

Silène instruit deux Bergers, il leur chante l'origine & la formation de l'Univers, né du concours fortuit des Atômes, selon le sistême d'Epicure. Il leur raconte ensuite differens traits de l'Histoire des siécles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, & prétendent que la matiere du Poëme suivant est trop élevée pour l'Eglogue, d'autres justifient le Poëte, & pensent qu'aucun sujet n'est au-dessus de la Poësie Bucolique, quand il est présenté aux yeux sous

un voile Pastoral ; je me rangerois volontiers à ce dernier sentiment, surtout pour le SILENE. *Cette Piéce ne renferme rien qui ne soit à la portée des Bergers, qu'on doit suposer cultivés, polis, & d'une imagination exercée aux idées Poëtiques, tendres & riantes. Si Mnasyle & Silvanire paroissoient ici pour aprendre à d'autres Pasteurs ce que leur aprend Silene, ils auroient un air de science qui les emporteroit loin du caractere champêtre : mais ils ne paroissent que pour écouter un Demi-Dieu, dont les chansons doivent être nobles & brillantes ; ils écoutent, ils admirent, ils sont instruits : que trouve-t'on là de si étranger aux mœurs Pastorales ? Dira-t'on que des Bergers d'Eglogues ne sont point capables d'instructions sur des sujets qui ne regardent point précisément leurs Plaines & leurs Moutons ? En vérité ce seroit en faire des Pâtres bien ignares. Le Poëme Champêtre accorde à ses Bergers une plus grande étenduë de connoissances, & leur permet plus d'esprit, pourvû que leur maniere de penser soit naïve, & l'expression de leurs pensées, naturelle, agréable, variée. Sans cela les Bergers Poëtiques ne seroient plus que de vrais Païsans, & l'on tomberoit à chaque pas dans le défaut que Boileau reprend : on changeroit* Lycidas *en* Pierrot, *&* Phylis *en* Thoinon.

SILENE.

PRemier imitateur du Berger,* dont la Muse
Est l'honneur immortel des champs de Syracuse,
Dans un heureux loisir, je repéte en ce bois
Les airs que les Amours joüoient sur son hautbois.

* *Théocrite.*

Pour chanter les combats & le Dieu de la
Thrace,
J'allois rêver un jour au sommet du Parnasse:
Apollon, * peu facile à ces hardis projets,
M'ordonna de traiter de plus simples sujets:
Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes
Des champs accoutumés aux soupirs des musettes,
Si je chante aujourd'hui sur ces paisibles bords,
Muses, ne m'inspirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus, ¶ plus chers aux
doctes Fées,
Au temple de mémoire érigent vos trophées,
Ma voix trop foible encor pour chanter les héros
Aprendra seulement votre nom aux échos.
Mais si ce qu'aujourd'hui j'écris sans impostures,
Vainquant la nuit des tems, passe aux races futures,
On lira que Varus & ses brillans honneurs
Etoient même connus au séjour des Pasteurs.
Dans un antre champêtre orné par la Nature,
Sous des pampres fleuris, sur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,
A des songes rians abandonnoit son cœur:

* *Auguste avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre Pastoral ... Ce Prince aimoit à se voir désigné sous le nom & les les attributs du Dieu de la Poësie.*

¶ *Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les Armes au tems que Virgile écrivoit ce Poëme. Il fut ensuite célébre par ses malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne, & qu'Arminius défit dans la Forêt de Tentberg.*

On voyoit près de lui sa couronne & son verre
Renversés sur un Tyrse entourré de lierre,
Un doux jus, bû la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ses sens assoupis & vaincus,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire & Mnasile
Troublerent à dessein la paix de cet asile.
Depuis long tems Silene, oracle de ces lieux,
Leur promettoit envain des chants mystérieux :
Il avoit jusqu'alors éludé leur poursuite ;
Mais leurs efforts enfin empêcherent sa fuite.
La jeune Eglé survient, & se joint aux Pasteurs
Pour former au Vieillard une chaine de fleurs.
Captif en ces liens, Silene se reveille :
On voit naître les ris sur sa bouche vermeille ;
Vous l'emportez, dit-il, & je suis arrêté :
Je vois bien à quel prix on met ma liberté ;
Vous voulez que des tems je vous chante les
fastes,
Un jour ne peut suffire à des sujets si vastes :
Commençons cependant, contentons vos desirs :
Pour vous, je vous reserve, Eglé, d'autres plaisirs ;
Rompez, jeunes Pasteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez sur la foi de ma Muse docile.
Il dit. Tout, à l'envi, s'aprête à l'écouter :
Ses liens sont brisés ; il commence à chanter.
Aux sublimes accens de l'immortel Silene,
Les vens au loin chassés ne troubloient point la
plaine,

Les ruisseaux s'arrêtoient & n'osoient s'agiter,
Les échos admiroient & n'osoient repéter,
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danses,
Suivoient d'un pas leger ces brillantes cadences,
Le rivage d'Amphrize & les bois d'Hélicon,
Furent souvent charmés par le chant d'Apollon,
Le sombre Roi du Stix, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Euridice;
Mais la voix du Vieillard, cher au Dieu des raisins,
Charma bien plus encor les rivages voisins.

Il décrivoit d'abord la naissance du monde.
Rien n'existoit encor; une Masse inséconde
Formoit un vaste amas d'Atômes confondus,
Dans les deserts du vuide au hazard repandus;
Ce néant eut sa fin; l'Univers reçût l'être,
Des Atômes unis le concours fit tout naître,
Il fit les Elemens, qui, par d'heureux accords,
Formerent à leur tour tous les lieux, tous les corps.
Les plaines de Cybelle & les champs de Nérée
Occuperent leurs rangs sous la Sphere éthérée,
Et sur ces sombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ses pâles légions.

Quel spectacle pompeux! Du monde jeune encore
Quel fut l'étonnement, quand la naissante aurore

Pour ſa premiere fois, ouvrant un Ciel vermeil,
Fit luire aux yeux charmés l'empire du Soleil ?
Bientôt ce Dieu fécond, ame de la nature,
Du monde obſcur ſans lui, fit briller la ſtructure,
Et donna de ſon char élevé ſur les airs,
Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à ſon aſpect, riche & fertiliſée,
Des plus précieux dons ſe vit favoriſée,
Elle enfanta les fleurs, ſes premieres moiſſons,
La vigne, les vergers, les bois, & les buiſſons :
Un peuple d'animaux erra dans les montagnes,
Les troupeaux moins craintifs peuplerent les campagnes,
L'air eût ſes citoïens, l'onde ſes habitans ;
Ainſi, pourſuit Silene, on vit naitre les tems.
Les Humains vertueux, ſous le ſceptre de Rhée,
Virent du ſiécle d'or la trop courte durée,
Les coupables enfans de ces premiers mortels
Altérerent les mœurs, foulerent les Autels,
La vertu fugitive, aux jours de Promethée,
Reprit ſon vol aux cieux d'une aile enſanglantée,
Par le Dieu du trident l'Olympe fut vangé,
La mer fut le tombeau du monde ſubmergé,
L'Epoux ſeul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
Survêcut avec elle aux ruines du monde ;
De la terre en ſilence, il peupla les deſerts

Sur les vaſtes débris du premier Univers.
Ainſi chante Silene. Ainſi ſa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle Race ;
Par Mnémoſine inſtruit des faits de tous les tems,
Il en peint aux Bergers mille traits éclatans.
Il plaint le jeune Hilas long tems pleuré d'Alcide ;
Une Nymphe l'entraîne en ſa grotte liquide :
Alcide en vain l'apelle aux rives d'alentour,
Hilas ne repond plus, ſa perte eſt ſans retour.
L'éloquent Demi-Dieu chante enſuite & déteſte
Du Monſtre des Crétois la naiſſance funeſte ;
Il chante cette Reine, Epouſe de Minos,
Heureuſe, ſi jamais on n'eût vû de troupeaux :
Des Filles * de Prétus les fureurs ſont connuës,
Leurs vains mugiſſemens inſulterent les nuës ;
Mais leur délire ardent, leurs ſtupides fureurs
N'ont jamais de la Créte égalé les horreurs.
O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent tes veines,
Folle Paſiphaë, qu'attens-tu dans ces plaines ?
Le Taureau, que tu fuis, ne comprend point tes pleurs,
Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs,

* *Lyſippe, Ipponoé & Cyrianeſſe, filles de Prétus & de Sténobée, ſe vanterent d'être plus belles que Junon. La Déeſſe, jalouſe & irritée, les frapa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphoſées en Vaches.*

Et toujours insensible à tes flâmes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des Rivales.
Chastes Nymphes d'Ida, sortez de vos forêts,
Que ce Taureau fatal expire sous vos traits,
S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine,
Volez, suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine,
Sacrifiez ce monstre, & vengez en ce jour
Les loix de la Nature & l'honneur de l'Amour.
Pour égaïer ses Vers, l'ingénieux Silene
Peint le triomphe heureux du galant Hippomene.
Il décrit les fruits d'or, dont l'éclat enchanteur
Sçût soumettre Atalante à ce jeune Vainqueur.
Des Sœurs de Phaëton il chante la tendresse;
Il chante aussi Gallus, * des rives du Permesse
Conduit par une Muse à la Cour d'Apollon,
Et reçû par ce Dieu dans le Sacré Vallon.
A le combler d'honneurs tout se plait, tout conspire;
Linus, ce beau Berger, inventeur de la lire,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au-devant de Gallus s'avance le premier:
Agréez, lui dit-il, cette flûte champêtre,
Le Pasteur Hésiode en fut le premier maître;
Avec elle il chanta les immortelles Sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs;

* *Cornelius Gallus, Poëte, ami de Virgile: il nous en reste quelques Elégies. Il fut long tems dans les bonnes graces d'Auguste, qui le fit Gouverneur de l'Egypte; mais ayant été disgracié, il se tua de désespoir.*

Attirés par ses sons, du sommet des montagnes,
Les Cédres descendoient au milieu des campagnes,
Pour charmer, comme lui, ce séjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois revéré,
Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire;
Ils en seront plus chers aux Filles de Mémoire.
Silene chante aussi ce parricide amour
Qui ravit à Nisus la couronne & le jour.
Il peint cette Silla, dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémissans, & les tristes vaisseaux
D'Ulisses poursuivi par le Tiran des eaux.
Du barbare Térée il décrit la disgrace,
Il décrit les horreurs & le deüil de la Thrace,
Quand l'innocent Itys, à peine hors du berceau,
De son pere coupable eut le sein pour tombeau:
Pour fuir ces lieux sanglans, Philomelè vengée
Prend un nouvel essor, en Rossignol changée,
Et le funeste auteur de tant de noirs forfaits
S'envole, & traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien loüer la voix divine & tendre,
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre?
Du Souverain des Vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas * arrêté sur ses bords,

* *Fleuve voisin de Lacédémone.*

Instruisit les échos à redire la plainte
Que Phébus adressoit à l'ombre d'Hiacinthe.
Ainsi mille Zéphirs portoient jusques aux Cieux
Du Maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quand la nuit terminant ce beau jour avec peine,
Separa les Pasteurs de l'aimable Silene.

VII. EGLOGUE.

MELIBE'E.

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS.

MELIBE'E.

SOUS de frais Alisiers Daphnis étoit assis,
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrsis,
Gardoient, tranquillement couchés sur des feüillages,
Leurs Troupeaux réünis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hazard m'amena vers le lieu de la Scene :
(Je cherchois mon Bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes mirthes loin des vens.)

„ Venez, me dit Daphnis, j'ai vû dans cette route
„ Un Bélier vagabond, que vous cherchez sans doute :
„ Soyez moins inquiet, il suivra les Troupeaux
„ Que le soir va conduire aux sources de ces eaux ;
„ Partagez avec nous, sur ces rives fécondes,
„ Le plaisir d'un concert, & la fraîcheur des ondes ;
„ Ce beau fleuve,* en baignant ce bocage secret,
„ Coule plus lentement, & s'éloigne à regret,
„ A nos yeux enchantés son cristal represente
„ D'un Ciel riant & pur la peinture flotante :
„ Là le bruit de l'abeille errante sur les fleurs,
„ Joint aux chants des oiseaux des sons doux & flateurs.
Il dit. De tant d'attraits pouvois-je me deffendre ?
D'autres soins m'apelloient, mais il fallut me rendre ;
Déja l'heure aprochoit de fermer mon bercail,
En faveur des Bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes loix des Muses Pastorales,
Tour à tour ils formoient des cadences égales ;
Dans ses chansons, Tyrsis parut trop plein d'aigreur,
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

* *Le Mincio, Riviere du Mantouan, aujourd'hui le Menzo.*

CORY-



CORYDON.

Vous qui formez Codrus,*Déïtés d'Hipocrêne,
Formez aussi mon goût au plus aimables vers,
Je suspens pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
S'il ne m'est point donné d'égaler ses beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'ame & la vie,
D'un lierre immortel, Muse, parez mon front:
Que le pâle Codrus en expire d'envie,
Que pour lui mes honneurs soient un mortel affront.

CORYDON.

Déesse des Chasseurs, agréez mon hommage,
D'un Cerf sur votre Autel j'ai suspendu le bois,
D'un Porphire brillant j'ornerai votre image,
Si Phébus votre frere anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans, d'un lait pur une coupe t'est dûë;
Priape, c'est assez pour un Dieu tel que toi,
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statuë,
Et dans tous nos jardins nous chéririons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galatée, aimable Néréïde,
Toi, dont le plus beau Cygne envieroit la blancheur,

* *Poëte illustre, ami & contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nous ont point été conservés.*

Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRSIS.

Nymphe que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
Qu'il rejette mes soins, mes vœux & mes presens:
Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne, *
Si les jours, loin de toi, ne me semblent des ans.

CORYDON.

Le printems est fini : les troupeaux, aux lieux sombres,
Déja cherchent à fuir les premieres chaleurs ;
Hêtres, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres,
Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lits de fleurs.

TYRSIS.

Quand l'hyver revenu nous chasse des bruyeres ;
Mon foyer me défend du souffle des Autans ;
Je les crains aussi peu qu'un loup craint des Bergeres,
Et j'attens que Progné m'annonce le printems.

CORYDON.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes,
Iphis est parmi nous, les jeux sont avec lui ;

* *L'Isle de Sardaigne portoit une herbe fort singuliere. Ceux qui en avoient mangé, mouroient en riant malgré eux. C'est de là qu'on apelle un ris forcé,* Ris Sardonien.

Mais si ce beau Berger sortoit de nos montagnes,
Fleurs, fontaines, ruisseaux, tout sécheroit
d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs, quand Phylis
est absente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le
Soleil;
Dès que Phylis revient, la Terre est plus riante,
Le Soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'ormeau plaît au Dieu Pan, le pampre au Dieu
d'autonne,
Le laurier à Phébus, & le myrthe à Cypris;
Mais le verd coudrier pare mieux ma Couronne:
Il plaît à ma Bergere, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'Arbre * chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le chêne une forêt, le tilleul un jardin;
Mais la jeune Phylis les orne davantage,
Quand elle y vient cueillir les presens du matin.

MELIBE'E.

Des deux Bergers rivaux telle fut la dispute,
Ils joignirent aux Vers les accords de la flûte:
En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur,
Corydon enleva mon suffrage & mon cœur.

* *Le Peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux Enfers.*

VIII. EGLOGUE.

LES REGRETS DE DAMON, ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMOUR, Dieu des Bergers, toi qui régles leurs sons,
De Damon & d'Atis redis-moi les chansons:
Quels airs formoit leur voix, lorsque, pour les entendre,
Les Troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre,
Les Tigres adoucis venoient les admirer,
Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer.
Soutiens mes foibles chants, ô toi * que la Victoire
Raméne à nos desirs sur l'aîle de la Gloire,
Jeune Triomphateur, quand viendra l'heureux tems
Où je sçaurai chanter les exploits éclatans?
Prêt à quitter pour toi la rustique musette,
Déja j'ose essaïer l'Héroïque trompette,
Sous tes yeux autrefois ma Muse jeune encor,
Vers le double côteau prit son premier essor;
Elle osa de ses chants te voüer les premices,
Elle veut les finir sous tes brillans auspices:

* *Octavien César; il venoit de la Bataille de Philippe, dans laquelle il avoit défait l'Armée de Brutus & de Cassius, meurtriers de Jules César.*

Mais avant que sa voix, sur de plus nobles airs, *
Du Chantre d'Ilion imitant les beaux Vers,
Te marque au rang des Dieux de l'heureuse Italie,
Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides Pasteurs
Unisse à tes lauriers un lierre & des fleurs.

La nuit disparoissoit ; l'Amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive Orientale,
La diligente Abeille arrivoit sur le thin,
Et les Troupeaux goûtoient la fraicheur du matin,
Quand le triste Damon, panché sur sa houlette,
Fit retentir au loin sa plaintive musette.
Un beau jour commençoit ; mais un cœur plein d'ennui
Goûte-t'il les beaux jours ? Il n'en est plus pour lui.

DAMON.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumiere,
Du Soleil renaissant trop lente Avant-couriere,
Étoile, que chérit la Mere des Amours,
Brille aux Cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours !
Victime des rigueurs d'une Amante infidelle,
Pour la derniere fois je viens me plaindre d'elle :

* *Il annonce l'Enéïde. J'ai crû pouvoir mettre ici Homere, au lieu de Sophocle, que porte le Texte.*

Ciel, je m'en plains à toi ! Souffrez-vous, Immortels,
Qu'on trahiſſe un Amour juré ſur vos Autels ?
Muſe, prête au chagrin qui va finir ma vie,
Les triſtes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Pour fuir le Dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles rozeaux :
Pan embraſſoit les joncs qui cachoient ſa Bergere,
Il tira des ſoupirs de leur tige legere ;
Du Ménale, à l'inſtant, les fideles échos
Repeterent les ſons des premiers chalumeaux.
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Le croirai-je, Grands Dieux ! Quoi, pour d'autres Amours
Daphné quitte Damon ! Je la perds pour toujours !
Trop crédules Amans, fiez-vous aux Bergeres,
Idolâtrez encor ces Beautés menſongeres !
Daphné chérit Mopſus ! Quelle étrange union !
Ainſi que la brebis s'uniſſe au vieux lion,
Que les chiens de Diane & les biches craintives
Viennent bondir enſemble, & boire aux mêmes rives ;
Après l'affreux Hymen qui cauſe mon trépas,
Ces monſtrueux accords ne me ſurprendront pas :
Prépare, heureux Rival, cette charmante Fête,

Aux autels de Vénus va mener ta conquête,
Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
L'instant du Sacrifice, & l'heure de l'Amour.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Quel caprice! quel choix! pour cet indigne Epoux
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux!
Le Ciel protége-t'il les Bergeres perfides?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides?
Ah! si les Dieux cruels autorisent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable nos bois.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Ingrate, souviens-toi de nos jeunes plaisirs:
Tu fus le seul objet de mes premiers soupirs;
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence:
Ta naissante beauté sçavoit déja charmer,
Mon cœur déja sensible aprenoit à t'aimer:
Je n'avois pas douze ans; aux beaux jours de l'Autonne
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone,
Pour toi je dépoüillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux:

Je voïois, j'admirois le progrès de tes charmes:
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes ?
Ta chaîne seule, Hymen, manquoit pour nous unir ;
Devois-tu naître, Amour, si tu devois finir ?
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois mal connu,
Hélas ! je te croïois un enfant ingénu ;
Mais, cruel, tu n'es point, non, j'en crois mes disgraces,
Ni le Fils de Vénus, ni le frere des Graces,
Paphos ne t'a point vû naître au printems nouveau,
Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau,
Dans le sein d'Alecton, monstre, tu pris naissance,
Une horrible lionne allaita ton enfance,
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimats,
Et les Schytes au meurtre instruisirent ton bras.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Livrée à tes fureurs, impitoïable Amour,
Une Mere à ses Fils a pû ravir le jour ;
Méconnois-tu ton sang dans ces cheres victimes,
Implacable Médée ? Amour, voila tes crimes !
Si ses Fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main.

Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
C'en est donc fait ! Daphné s'est unie à Mopsus !
Que tout change ; non rien ne m'étonnera plus :
Que Flore aime l'hiver, que les Hiboux funébres
Chantent mieux que le Cygne, & craignent les ténébres,
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que sa lyre aux Dauphins rende un autre Arion.
Muse, c'est trop gémir, cesse une vaine plainte,
Mon cœur déja flétri sent la mortelle atteinte ;
Croissez, belles forêts ; adieu, charmans deserts:
Je choisis pour tombeau le vaste sein des Mers :
Muse, aprens-le à Daphné ; pars, vole à la cruelle :
Que mon dernier soupir soit porté sur ton aîle.
Quels airs chantoit Atis ? Euterpe, aprenez-nous
Les fiers enchantemens d'une Amante en courroux ;
Atis, d'un bois voisin, avoit vû le mistere :
Il repéta ces vers * qu'avoit dits la Bergere.

A T I S.

Commençons, chere Isis, presente aux Immortels

* *Cette Piéce a beaucoup de l'air de la seconde Idylle de Théocrite, où Simethée, abandonnée aussi de son Amant, pratique dans un Sacrifice nocturne les mêmes Cérémonies à peu près que la Magicienne de Virgile.*

Cette coupe ſacrée, & dreſſe trois autels,
Aux ſecrets de mon art unis ton aſſiſtance;
Fixons du beau Daphnis la volage inconſtance,
Brûle ſur ce bucher la vervaine & l'encens,
Ma voix va proférer de ſuprêmes accens.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Tout ſubit de mon art l'inévitable loi,
Vainqueur de la Nature, il la remplit d'effroi,
A mon gré le Ciel tonne, & la terre tremblante
Voit deſcendre le char de la Lune ſanglante;
Circé retint, par l'art des magiques accords,
Les Compagnons d'Ulyſſes enchantés ſur ſes bords.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Iſis, ſois attentive au miſtere ſecret,
De Daphnis fugitif place ici le portrait;
Je le dois couronner de ces trois bandelettes,
J'y ſuſpens en feſtons trois rangs de violettes,
Je le porte trois fois autour des trois autels,
Ce nombre fut toujours chéri des Immortels.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

Forme trois nœuds, Iſis, & chante en les formant,
„ Que Vénus ſoit propice à ce lien charmant.

Charmes impérieux, Puiſſance enchantereſſe,
Ramenez mon Berger, ou chaſſez ma tendreſſe.

L'argile s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes brasiers ;
Ainsi, que pour moi seule attendri, doux, sincere,
Daphnis soit endurci pour toute autre Bergere.
Cieux, Enfers, unissez vos secours à mes vœux ;
Et toi, puissant Amour, porte-lui tous tes feux.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Non, non : perdons l'ingrat. Qu'il éprouve à son tour
Le tourment de m'aimer, sans me donner d'amour :
Qu'il souffre, sans me voir sensible à son suplice,
Ce que souffre un Taureau que fuit une Genisse,
Quand, las de la poursuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces autels, s'il resiste à mes charmes,
Ses jours sont devoüés à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris ?
Il n'a plus de tendresse, elle en faisoit le prix :
De la foi des Amans trompeurs & foibles gages,
Que sert votre secours contre des cœurs volages ?
Brûlez, disparoissez, chers & tristes presens,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez garans.

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Un sçavant enchanteur aux rives de Colchos,
M'a cueilli ces poisons nés du sein des tombeaux:
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Fléchit des noirs torrens les Déïtés superbes;
Par leurs secours vainqueurs l'Amante de Jason
Conquit à son Héros la brillante Toison.
Souvent au fond des bois, par leur vertu suprême,
J'ai vû Mœris en loup se transformer lui-même:
Dans l'horreur de la nuit, autour des monumens,
Il erre, il soumet tout à ses enchantemens.
Des portes du trépas, & des Roïaumes sombres,
Aux ordres de sa voix, j'ai vû sortir les Ombres.
Vers leurs sources j'ai vû les Fleuves remontés,
Et dans d'autres guérets les Epis transplantés.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Le cruel ne vient point! Que servent mes accens?
Un Dieu plus fort rend-t'il mes efforts impuissans?
Tentons un dernier charme: Isis, prens cette cendre,
Dans le ruisseau voisin nous devons la repandre;
Repans-la loin de toi, sans y porter les yeux:
Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Que vois-je! Dieux du Stix, seriez-vous moins cruels?

Quel présage brillant embellit ces autels ?
La cendre de ces fleurs se ranime elle-même :
Dois-je m'en croire ? Hélas ! on croit tout quand on aime :
Non, ce n'est point l'erreur d'un trop crédule amour,
Le chien de mon Berger m'annonce son retour.
Aux charmes infernaux d'un magique mistere
Fais succéder, Amour, les charmes de Cithere.

IX. EGLOGUE.

MŒRIS.

Cette Églogue nous rapelle la premiere. Le Pere de Virgile ne pût long tems joüir en repos du bienfait de César, ni du privilége dont il est parlé dans le TYTIRE. *Il fut chassé de sa Terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici son infortune au Berger Lycidas, tandis que Virgile son fils, parti pour Rome, est allé porter sa plainte à ses Protecteurs, sur cette nouvelle violence.*

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

QUEL sujet, cher Mœris, vous conduit à la Ville ? *

MŒRIS.

Hélas ! ici bientôt je n'aurai plus d'azile.
Ciel ! à tant de malheurs si j'étois reservé,

* Mantoüe.

A des ans si nombreux pourquoi suis-je arrivé ?
„ Fuis, m'a dit un cruel, fuis, cherche une
autre terre,
„ Ton champ devient le mien par les loix de
la Guerre.
Berger, tel est mon sort; vous voyez ces chevreaux :
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux ;
Mais plaise aux Dieux Pasteurs, Souverains des
prairies,
Que ce present forcé nuise à ses bergeries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux
Vers,
Par votre fils Menalque, * au Dieu de Rome
offerts,
On vous laissoit un champ depuis cette colline
Jusqu'à ce plan d'ormeaux que le fleuve termine.

MŒRIS.

Il est vrai ; mais tout change, & nos Vers sont
perdus,
Les paisibles hautbois ne sont plus entendus,
Le son tumultueux des bruïantes trompettes
Rend les Muses des bois craintives & muettes.
Leur foible troupe en deüil fuit des lieux d'alentour,
Comme fuit la Colombe à l'aspect de l'Autour.
Pour moi, si, profitant des présages célestes,

* Virgile.

Je n'avois prévenu des malheurs plus funestes,
J'aurois déja subi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Menalque eût eu le même sort.

LYCIDAS.

O Dieu! Mais, cher Mœris, cet Etranger feroce
L'eût-il assez été pour ce forfait atroce?
Menalque, cher Pasteur, délices de nos champs,
Ah! si tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants?
Qui loüeroit comme toi les Nymphes bocageres,
Les amours des Bergers, les attraits des Bergeres?
Quel autre chanteroit des Vers en ce séjour
Tels que ceux qu'en secret tu m'apris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le Dieu recueillit tes Muses fugitives.
Mais insensiblement mon Troupeau reste au loin;
Jusques à mon retour, Tityre, ayez-en soin:
Quand vous le conduirez au bord de la riviere,
Evitez du bélier la corne meurtriere.

MŒRIS.

Les beaux Vers qu'en partant Menalque vous a lûs
Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus. *
Je veux t'offrir des Vers que Phébus même avoue,
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue,

* *C'est le même dont parle la sixiéme Eglogue.*

O deplorable Ville! O Champs abandonnés!
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés?
Vous ſeriez moins en proie aux horreurs de Bellone,
Si vous étiez, hélas! moins voiſins de Cremone. *

LYCIDAS.

De votre docte Fils j'aime toujours les Vers,
De grace, aprenez-moi quelqu'un de ſes beaux airs;
Auſſi, du plus doux miel que vos ruches ſoient pleines,
Que toujours vos brebis ſoient fécondes & ſaines!
Chantez; moi-même auſſi j'ai fait quelques chanſons:
Les Muſes quelquefois m'ont donné des leçons,
Nos Bergeres ſouvent ont vanté ma Muſette;
Mais je n'oſe me dire ou me croire Poëte:
Je ſçai que pour pretendre à ce nom glorieux,
Il faut pouvoir chanter les Céſars & les Dieux.
Timide admirateur des Cygnes du Parnaſſe,
A les ſuivre de loin je borne mon audace.

MŒRIS.

Des chanſons de Menalque écoutez quelques Vers,

* *Après la Victoire remportée ſur Caſſius & Brutus, les Triumvirs diſtribuerent à leurs Soldats les Territoires des Villes qui avoient ſuivi le parti des Meurtriers de Jules Céſar; Crémone étoit de ce nombre: ſes Campagnes ne ſuffiſant pas, on étendit le partage des Terres juſqu'aux Villes voiſines, celles même qui n'étoient point coupables; Mantouë en ſouffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le Triumvirat.*

Un Pasteur y rapelle une Nymphe des Mers.

Des Grottes d'Amphitrite,
Climéne, entens ma voix,
Le Mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois :
Sur ces Rives fécondes,
Quand Flore est de retour,
Quel charme sous les Ondes
Fixe encor ton séjour.
De l'Alcion tranquile
Zéphir, au sein des Airs,
Soutient d'une aîle agile
Le Berceau sur les Mers :
Cette jeune Fougere,
Où paissent mes Moutons,
A plus droit de te plaire
Que l'Antre des Tritons.
Sous ces Ombres nouvelles
Tout conspire aux beaux Jours,
Des Nuits encor plus belles
Conspirent aux Amours.
Des Grottes d'Amphitrite,
Climene, entens ma voix,
Le Mois des Fleurs t'invite
A rentrer dans nos Bois.

LYCIDAS.

Un soir, dans ces vallons, sur des tons plus sublimes,

Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'Univers.
Je n'en sçai que le chant, rapellez-m'en les Vers.

MŒRIS.

Des Astres trop connus n'observons plus les routes,
*L'Ame du Grand César, * Astre plus radieux,*
Repand ses feux brillans sur les Célestes Voûtes,
Et la fécondité sur ces aimables lieux.
Sous l'aspect bienfaisant de ce Signe propice,
Nos côteaux s'orneront de raisins plus nombreux,
Et les Arbres, plantés sous son fertile auspice,
Auront encor des fruits pour nos derniers Neveux!
Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.
Des Muses, jeune encor, quand je suivois la Cour,
Je sçavois assez d'airs pour chanter tout le jour:
Ce bel âge n'est plus, tout céde à la vieillesse,
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse;
Dans ces gracieux jours, sous mes doigts plus legers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs;
Mais par le froid des ans ma main trop engourdie
N'est plus propre à former de vive mélodie.

* *Après la mort de Jules César, une Comète parut au Ciel. Le Peuple crédule la prit pour l'Ame de César mis au nombre des Dieux.*

Des vers que je sçavois le souvenir m'a fui,
Au retour de mon Fils vous les sçaurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'est de vous que je veux les entendre,
Je sçai que votre chant est encor vif & tendre;
Le silence des vens endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux favorisent nos voix;
Reposons-nous ici, chantons sous ce feüillage,
Nous avons déja fait la moitié du voyage,
Déja de Bianor * j'aperçois le tombeau;
Des Bergers, pour l'orner, dépoüillent un ormeau:
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'améne avec la nuit quelque subit orage,
Cédez-moi ce fardeau, ¶ chantez même en marchant,
L'ennui du Voyageur se charme par le chant.

MŒRIS.

Cessez de m'arrêter, arrivons à la Ville
Avant que le Soleil s'ouvre l'onde tranquille;
Il va finir sa course, & son char plus panchant
Semble déja toucher aux portes du Couchant.

* *Le Fondateur de Mantouë.*

¶ *Les Chevreaux dont Mœris a parlé.*

X. EGLOGUE.

GALLUS.

*Le Poëte, sous des Images Pastorales, déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cytheris, * Atrice fameuse du Théâtre Romain. Elle est ici apellée Lycoris, nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses Elégies. Pour ajuster son sujet au genie de l'Eglogue, Virgile fait un Berger de son ami. Il féint que Gallus s'est retiré dans les Bois de l'Arcadie, où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidelle Cythéris.*

NYMPHE, autrefois propice au Pasteur
de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs,
De ma Muse Champêtre il exige des Vers :
Puis-je le refuser ? Il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre. ¶
Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse, & pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite & des Ondes
ameres,
Que vos Ondes toujours coulent douces &
claires :
Puissiez-vous sans mélange au sein des vastes flots,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.

** Cette Comédienne ayant abandonné Gallus, son Amant, devint la Maîtresse de Marc-Antoine, qui, pendant son Tribunat, la conduisit comme en triomphe dans toutes les Villes Municipales, sous le nom de Volumnia; Cicéron en parle dans la seconde Philippique.*

¶ Cythéris avoit beaucoup d'esprit & de goût.

Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives :
L'Amante de Narcisse, oubliant ses malheurs,
Dans ces antres profonds redira nos douleurs.
Des secrets de Phébus, Nymphes dépositaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires,
Quand l'aimable Gallus, prêt à perdre le jour,
Dans un triste desert exhaloit son amour.
Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives :
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives
Vous eussiez reconnu dans le sacré Vallon
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries,
Et des bois d'Hélicon les sensibles échos,
En sons entrecoupés repétoient des sanglots.
Seul, & de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus sçût émouvoir les rochers d'Arcadie :
Un Troupeau, près de lui languissamment errant,
Partageoit la douleur de son Berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux Poëte :
Amphion, Adonis ont porté la houlette.)
Aux antres du Lycée, * attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;

* *Montagne de l'Arcadie.*

Par des ſoins complaiſans, cette troupe attriſtée
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts ; Phébus même attendri
Eût peine à conſoler ſon premier favori.
Cher Gallus, dit le Dieu, quel fol amour t'enchante ?
Ta Lycoris te fuit ; cette volage Amante,
Fidele à ton Rival, brave en d'autres climats
Les périls de la guerre, & l'horreur des frimats.
Avec Faune & Sylvain, Pan, le Dieu des campagnes,
Pour ſoulager Gallus, vint du fond des montagnes :
Quel déſeſpoir, dit-il, Berger infortuné !
A perdre ainſi tes jours es-tu donc obſtiné ?
L'Amour n'eſt point ſenſible à tes vives allarmes,
C'eſt un enfant cruel, il ſe plaît dans les larmes,
Nos malheurs ſont ſes jeux, nos peines ſes plaiſirs,
L'Abeille vit de fleurs, l'Amour vit de ſoupirs.
De ſa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre ſilence,
D'une voix preſque éteinte, il dit en ſoupirant :
Derniers témoins des maux d'un Berger expirant,
Paſteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un aſile à mes cendres ;
Mon ombre chez les morts deſcendra ſans regrets,

Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas! de mon destin que n'ai-je été le maître!
Sous vos paisibles toits, si le Ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encor le lieu de mon berceau
Dans vos champs où l'Amour a creusé mon tombeau.
Occupé parmi vous aux soins des bergeries,
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries
De plus fideles cœurs, des plaisirs plus constans,
Et pour moi Lachésis eût filé plus long tems.
J'aurois aimé sans crainte une simple Bergere,
Par sa naïve ardeur elle auroit sçû me plaire,
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mousse & les fleurs, souvent assis près d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle,
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté,
Le mien par elle-même auroit été chanté.
Que n'es-tu, Lycoris, sur ces charmans rivages?
Les ris au vol leger peuplent ces verds bocages,
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'Univers entier ne feroit rien pour moi.
Vains souhaits! Tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre?
Aux fureurs des combats faut-il que je me livre?
Faut-il... Quel souvenir reveille mon chagrin!

Près des Alpes, cruelle, aux bords glacés du
Rhin,
Loin du plus tendre Amant & loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie !
Respectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimats,
N'empêchez point les fleurs d'éclôre sous ses pas,
Et vous Zéphirs, Amours, suivez-la sur ces rives,
Des chaînes de l'hyver tirez leurs eaux captives,
Que la riante Flore établisse sa cour
Partout où Lycoris fixera son séjour.
Pour moi, traînant partout ma triste léthargie ;
Je consacre ma flûte aux sons de l'Elégie :
Que ne puis-je me fuir ? Dans les antres des ours
Allons ensevelir & ma flamme & mes jours.
Là cachant (puisqu'enfin l'ingrate m'est ravie)
Le reste infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de son tourment fera son seul emploi,
Je chercherai des bois aussi tristes que moi :
J'aimerai votre horreur, solitaires vallées,
Que jamais nul troupeau, nul Berger n'a foulées,
Mes larmes grossiront vos torrens fugitifs,
J'aprendrai des soupirs à vos échos plaintifs ;
Sur vos jeunes cyprès, du fer de ma houlette,
J'écrirai les amours que ma Muse regrette ;
Chaque jour vous croitrez, infortunés cyprès,
Et vous, traits douloureux gravés par mes regrets :
Mes disgraces vivront sur les arbres tracées,

Elles

Elles vivront bien plus dans mes ſombres penſées.
Mais que veux-je ? Pourquoi changer mes
jours en nuits ?
Fuïons la ſolitude, empire des ennuis :
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades,
Suivons plûtôt Diane & les vives Dryades,
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts,
Le Chevreüil égaré tombera ſous mes traits :
J'y cours... J'erre déja dans des routes ſauvages,
Un Cerf part, il s'élance à travers ces feüillages...
J'entens les ſons du cor joints aux voix des
Chaſſeurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs :
Viens, ſuis-moi, Lycoris.... Ah, Ciel ! que
dis-je encore ?
Quel nom m'échape ? Amour, en vain donc je
t'abhorre :
Dieu cruel ! n'eſt-il plus d'aſile ſous les Cieux,
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux ?
Partout je te retrouve aux antres des montagnes,
Sous les drapeaux de Mars, dans la paix des
campagnes ;
Fuïez, portez ailleurs vos charmes ſuperflus,
Bergers, Chaſſeurs, Guerriers, vous ne me
charmez plus ;
J'eſſuirois vos travaux & vos courſes pénibles,
Sans ramener mon cœur à des jours plus paiſibles :
En vain je voguerois ſur l'Hébre impétueux.

Ses flots lens & glacés n'éteindroient point mes
feux.
Quand, Pasteur d'un troupeau de l'ardente
Lybie,
Dans ses sables brûlans j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers & mille maux soufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ses fers.
Amour tient tous les cœurs sous une même
chaîne,
Aimons donc, rendons-nous à sa loi souveraine.
Bornons ici nos airs; Muses, sortons des bois,
Je vous rends pour toujours le champêtre Haut-
bois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en sa faveur m'inspire:
Volez, portez aussi mes vers à Lycoris;
Ils plairont à Gallus, si d'elle ils sont chéris.
Que par eux cet Amant console sa tristesse,
Qu'il en pése le prix au poids de ma tendresse:
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout tems;
Tel un Tilleul fleuri croît à chaque Printems.
Retournons au bercail; c'est trop chanter à
l'ombre:
Partez, Moutons; déja la Campagne est plus
sombre,
Les Heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la Nuit fend les airs sur l'aile du Sommeil.

Fin des Eglogues.

ODES.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet asile solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur :
Aux ris, aux jeux quand tout conspire,
Pardonne si je prens ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus sensible que Philoméle,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour,
En vain Cérès long tems captive
Ouvre son sein au Dieu du jour ;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'Amour d'une chere Patrie
Rapelle mon ame attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette
J'ai déja vû quatre Printems,
Une inquiétude secrette
En a marqué tous les instans :
De cette demeure chérie

Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement ;
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigrisse le sentiment !

Mais que dis-je ? Forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent joüir mes yeux;
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?
La douce erreur qui me raméne
Vers les objets de mes soupirs,
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct, soit reconnoissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret :
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Sçavent plaire à leurs habitans ;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages,
Vous les y verrez moins contens.

Sans ce penchant qui nous domine,
Par un invincible ressort,
Le Laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort ?

Hélas! au foyer de ses Peres,
Triste héritier de leurs miseres,
Que pourroit-il trouver d'attraits?
Si la naissance & l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les Palais.

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice,
Ou notre curiosité;
Mais sous quelque beau Ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre
D'où le Ciel nous paroît plus beau;
Loin que sa tendresse varie,
Cette estime de la Patrie
Suit l'homme au-de-là du tombeau.

Oüi, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée,
Où brilla son premier Soleil,
Là son dernier soupir s'adresse,
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés:
D'une région étrangere
La terre seroit moins legere
A ses Mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuste

T'alloit fraper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât ſur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Raportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Romains. *
Heureux, qui des mers Atlantiques,
Au toit paternel revenu,
Conſacre à ſes Dieux Domeſtiques
Un repos enfin obtenu.
Plus heureux le Mortel ſenſible
Qui reſte, Citoïen paiſible,
Où la Nature l'a placé,
Juſqu'à ce que ſa derniere heure
Ouvre la derniere demeure
Où ſes Aïeux l'ont devancé.
Ceux qu'un deſtin fixe & tranquille
Retient ſous leur propre lambris,
Poſſedent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix;
Peut-être même fatiguée
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur ame ignore ces douceurs :
Il ne faudroit qu'un an d'abſence
Pour leur aprendre la puiſſance
Que la Patrie a ſur les cœurs.
Pour fixer le volage Ulyſſe,
Joüet de Neptune irrité,

* *Triſ. L. 3. E. 3.*

En vain Calypso plus propice
Luî promet l'immortalité :
Peu touché d'une Isle charmante,
A Pluton, malgré son Amante,
De ses jours il soumet le fil,
Aimant mieux, dans sa Cour déserte,
Descendre au tombeau de Laërte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits, qui peut méconnoître
L'Amour généreux & puissant
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant ?
Ce noble Amour, dans la disgrace,
Nous arme d'une utile audace
Contre le sort & le danger :
A ta fuite il prêta ses aîles,
Toi * qui, par des routes nouvelles, *Dédale.
Volas loin d'un Ciel étranger.

Cet Amour, source de merveilles,
Ame des vertus & des arts,
Soutient l'Homere dans les veilles,
Et l'Achile dans les hazards ;
Il a produit ces faits sublimes,
Ces sacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crûs,
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'un Décie intrépide,
Et le dévouëment d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie

Traîna ces Stoïques errans,
Qui, méconnoissant la Patrie,
Firent gloire d'en vivre absens :
Du nom de citoïens du monde
En vain leur secte vagabonde
Crut se faire un titre immortel,
L'erreur adora ces faux Sages,
La raison, juste en ses hommages,
N'encensa jamais leur Autel.

Que tout le Lycée en reclame :
Je ne connois point pour vertu
Un goût, par qui je vois de l'ame
Le plus cher instinct combattu :
S'il faut t'immoler la Nature,
Je t'abhorre, sagesse dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Insensé le Mortel sauvage,
Qui, pour avoir le nom de sage,
Ose cesser d'avoir un cœur.

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un destin jaloux,
Que ne puis-je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous !
Que ne puis-je, exemt de contrainte,
Echaper de ce labyrinthe
Par un industrieux essor,
Et joüir enfin sans allarmes
D'un séjour où regnent les charmes,
Et les vertus de l'âge d'or.

À M. le Duc de S. Aignan, Ambassadeur de France à Rome.

QUITTE ces bois, Muse Bergere,
Vole vers une aimable Cour :
Tu n'y seras point etrangere,
Tes Sœurs habitent ce séjour.
Leur art divin, dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquérans :
Il est encor l'amour des Sages ;
Mais il n'est plus l'amour des Grands.
Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reste un illustre asile,
Un Parnasse à tes Favoris.
De tes beautés arbitre juste,
Un Héros chérit tes lauriers :
Tel Pollion, aux jours d'Auguste,
Joignoit le goût aux soins guerriers.
Des Chantres vantés d'Ausonie,
Mécène fut le Protecteur ;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'Imitateur.
L'Ami des Chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal,
Au plaisir d'être leur Mécène,
Le talent d'être leur rival.
Tu sçais, Muse, de quelle grace
Sa lyre anime une chanson :
On croit entendre encor Horace

E 5

Ou l'élégant Anacréon.
Du Romain il a la justesse,
Du Grec l'Atticisme charmant,
Comme eux il offre la sagesse
Sous les attraits de l'enjouëment.
Oseras-tu de ta musette
Lui repéter les simples airs ?
Ose : ta candeur, ta houlette
Excusent tes foibles concerts.
On t'a dit sous quel titre illustre
Le Tage autrefois l'admira :
A des succès d'un plus grand lustre
Bientôt le Tibre aplaudira.
Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton Héros :
Si tu peux, sans être importune,
Ose lui parler en ces mots.
Digne Fils d'un aimable Pere,
Héritier de ses agrémens,
Imitateur d'un sage Frere, *
Héritier de ses sentimens.
Chargé des droits de la Couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, sans être né sur le Thrône,
On peut penser & vivre en Roi.
Quand votre esprit tranquille & libre
Se permettra quelques loisirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre,

* *M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berri.*

Je vois quels ſeront vos plaiſirs.
Aux beaux Vers toujours favorable,
Toujours ſenſible aux tendres arts,
Vous ramènerez l'âge aimable
Qu'ils dûrent aux premiers Céſars.
On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phébus :
C'eſt encor Rome magnifique,
Mais Rome ſçavante n'eſt plus.
De tant de ſublimes Génies,
Il ne reſte, chez leurs Neveux,
Que les champs où leurs ſymphonies
Charmerent l'oreille des Dieux.
Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monumens,
Où leur mémoire conſacrée
Survit à la fuite des tems.
Là de Menandre, autre Léſie,
Reprenant l'Attique pinceau,
Vous tracerez l'Art de Thalie
A quelque Térence nouveau.
Vous aimerez ces doux aſiles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguſte charmé.
Dans ces ſolitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des Poëtiques rêveries
Vous cher cherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces,
Et sur ce rivage charmant,
Vous vous direz, ici les Graces
De Glycere inspiroient l'Amant.
Là, du luth galant de Catulle,
Lesbie animoit les doux sons :
Ici, Properce, ici, Tibulle
Soupiroient de tendres chansons.
Aux tombeaux de ces Morts célébres,
Vénus repand encor des pleurs :
L'Amour, sur leurs Urnes funébres,
Attend encor leurs successeurs.
Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun Mortel n'ose toucher,
Et leur hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne sçait plus emboucher.
Près de la flûte de Pétrarque,
Il garde ce brillant flambeau,
Qui sauva des Nuits de la Parque
Les Conquérans du Saint Tombeau.
Muses, Amour, séchez vos larmes ;
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos Disciples regrettés.
Tivoli, Blanduse, Albunée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon raméne sa Cour.
De n'entendre plus vos Orphées,

Dieux de ces bords, consolez-vous ;
Un Favori des doctes Fées
Dans lui seul vous les rendra tous.

A M. L'ARCHEVESQUE DE TOURS.

Loin de moi, Déïtés frivoles,
Que la Fable invoque en ses Vers,
Muses, Phébus, vaines Idoles,
Ne profanez point mes concerts :
Vérité, consacre mes rimes ;
Sur tes autels, seuls légitimes,
On verra fumer mon encens :
Fille du Ciel, Vérité sainte,
Descends de la céleste enceinte,
Pése à ton poids mes purs accens.

Les Vertus & non pas la Mitre
Font la grandeur des vrais Prélats :
C'est peu d'en porter le beau titre,
Si les mœurs ne l'annoncent pas ;
Si la fastueuse indolence,
Fille de l'oisive opulence,
Occupe ces Thrônes sacrés,
Où l'humble foi, mere du zele,
Plaça dans un tems plus fidele
Des Pontifes plus revérés.

A cet auguste caractere
Un grand cœur répond autrement ;
Il n'est le Chef du Sanctuaire

Que pour en être l'ornement ;
Pour éclairer la multitude,
Il puise dans l'active étude
Des immortelles vérités,
Cet esprit, ces traits de lumiere,
Dont sur une contrée entiere,
Il doit refléchir les clartés.

Tels furent dans l'Eglise antique,
Dignes du Pontife immortel,
Ces Pasteurs d'un zele héroïque,
Dont la cendre vit sur l'Autel :
Assidus habitans des Temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faste odieux ;
Et leur humilité profonde
Leur assuroit l'encens du monde,
Et les premiers Thrônes des Cieux.

O, qui te rendra ces Oracles,
Eglise, immuable Sion !
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidele Nation ?
Comme une Veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu sans défenseur ?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent ; l'Enfer les redoute
Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande ame
RASTIGNAC t'offre tous les traits ;

Rempli du même esprit de flamme,
Il tient les mêmes intérêts ;
Peuple, spectateur de sa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de sacrés travaux,
Où, dans une noble fatigue,
De soi-même on le voit prodigue,
En Pere, en Apôtre, en Héros.

Tout vit heureux sous son Empire ;
L'équité prononce ses loix,
Sur son front la douceur respire,
La bonté parle par sa voix :
Du Pauvre il prévient la misere,
Dans lui l'Orphelin trouve un Pere,
L'innocence y trouve un apui ;
Il protége l'humble mérite,
Et la vertu, souvent proscrite,
Triomphe toujours devant lui.

Il sçait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs,
Quand il veut, nouveau Chrisostome,
Instruire & reformer les cœurs :
Son éloquence fructueuse,
Par sa force majestueuse,
Maitrise, entraine les esprits ;
Promenant les Graces dociles
Sur les terres les plus stériles
Il en forme des champs fleuris.

Au goût des sciences sublimes

Il joint celui des arts charmans ;
Il aime que l'apas des rimes
Embellisse les sentimens :
Le Beau seul a droit de lui plaire ;
Censeur délicat & sincere ,
Il en décide toujours bien :
Je croirai mes foibles Ouvrages
Sûrs des plus critiques suffrages ,
S'ils peuvent enlever le sien.

Sur la Canonisation des SS. Stanislas Kostka & Loüis de Gonzague.

QUEL Dieu , quelle nouvelle Aurore
Nous ouvre les portes du jour ?
Un plus beau soleil vient d'éclôre ,
Et devoile un brillant séjour :
Que vois-je ? Ce n'est plus la terre ;
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards surpris ;
Un Temple brille au sein des nuës ;
Là , sur des ailes inconnuës ,
J'éléve mes libres esprits.

De l'Eternel vois-je le Thrône ?
Les Anges , saisis de respect ,
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect ;
Mais quoi ! Vers ce Thrône terrible ,
A tout Mortel inaccessible ,
Dans un char plus brillant que l'or ,

Par une route de lumiere,
Quittant la terrestre carriere,
Deux Mortels vont prendre l'essor.
  Volez Vertus, & sur vos ailes
Enlevez leur char radieux,
Jusqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes Demi-Dieux;
Ils vont : la main de la Victoire
Les conduit au rang que la Gloire
Au Ciel dès long tems leur marqua;
Frapé de cent voix unanimes,
L'air porte au loin les noms sublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.
  Sur des harpes majestueuses,
A l'envi les célestes Chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consumerent ces beaux Cœurs;
Leur jeunesse sanctifiée,
La fortune sacrifiée,
Les sceptres foulés sous leurs pas:
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'héroïsme de la Grace
Ils consacrerent leurs combat.
  Tout le Ciel ému d'allégresse,
Chante ses nouveaux Habitans;
La Réligion s'intéresse
A leurs triomphes éclatans;
La vérité leur dresse un Thrône,
La candeur forme leur couronne.

De mirthes ſaints toujours fleuris ;
Et dans cette fête charmante,
Chaque vertu retrouve & vante
Ses plus fideles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Elyſée ?
Des plaiſirs ſans vivacité,
Dont la douceur bientôt uſée
Ne laiſſoit qu'une oiſiveté ;
Vains ſonges de la Poëſie !
Le Ciel offre à l'ame choiſie
Un bonheur plus vif, plus conſtant,
Dans des délices éternelles,
Qui conſervent, toujours nouvelles,
Le charme du premier inſtant.

Là, goûtant de l'amour ſuprême
Les plus délicieux tranſports,
Les cœurs dans le ſein de Dieu-même....
Mais quel bras ſuſpend mes accords ?
Une ſecrette violence
Force ici ma lyre au ſilence,
Tous mes efforts ſont ſuperflus ;
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des Elus.

Nouveaux Saints, Ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos deſirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos ſacrés plaiſirs ;
Jaloux d'une plus belle vie,

La fleur de vos jours eſt ravie
Sans vous coûter de vains regrets ;
Vous tombez dans la nuit profonde,
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos ſouhaits.
  Dans les céleſtes tabernacles,
Tranſmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoiſſent pas :
Que Dieu, par des loix glorieuſes,
Change en palmes victorieuſes
Les cyprès de vos ſaints tombeaux,
Et que vos cendres illuſtrées,
De la Foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux.
  Fiers Conquérans, Héros profanes,
Pendant vos jours, Dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes ?
Vos ſépulchres ſont ignorés :
Par le noir abîme engloutie,
Votre Puiſſance anéantie
N'a pû ſurvivre à votre ſort,
Tandis que de leur ſépulture
Les Saints régiſſent la nature,
Et briſent les traits de la mort.
  Tout change. Des divins cantiques
Je n'entens plus les ſons pompeux ;
Le Ciel me voile ſes portiques
Dans un nuage lumineux ;

Tout a disparu comme un songe ;
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens éblouïs :
Rome a parlé ; tout doit l'en croire,
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.

Peuples, dans des fêtes constantes,
Renouvellez un si beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres saints du céleste Amour :
Repetez les chants de loüanges,
Que l'unanime voix des Anges
Consacre aux nouveaux Immortels ;
Et que, sous ces voûtes sacrées,
De fleurs, leurs images parées,
Prennent place sur nos Autels.

Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Deux jeunes Saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissans ;
A leur héroïque courage
L'Univers a vû que votre âge,
Capable d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la Terre,
Et donner au Ciel des Héros.

*A une Dame, Mére d'une jeune Religieuse, morte à A*** en 1731.*

UNE douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours:
Près d'un tombeau prosternée,
Voulez-vous pleurer toujours?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'Aurore,
Reveille vos soins amers;
La nuit vient, & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.
Trop justement attendrie,
Vous avez dû pour un tems,
Plaindre une fille chérie,
Moissonnée en son printems:
Dans ces premieres allarmes,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en repandois avec vous.
Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs,
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs:
Hélas! un chagrin si tendre
Sera-t'il sçû de ta cendre,
Ombre, encor chere à nos cœurs?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni repondre à nos clameurs.
La plainte la plus amere

N'attendrit pas le Destin,
Malgré les cris d'un Mere,
La Mort retient son butin;
Avide de funérailles,
Ce Monstre, né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuse des tombeaux.
La Mort, dans sa vaste course,
Voit des parens éplorés
Gémir (trop foible ressource!)
Sur des enfans expirés:
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune,
Et sous les mêmes cyprès.
Des enfers pâle Ministre,
L'affreux Ennui, fier Vautour,
Les poursuit d'un vol sinistre,
Et les devore à leur tour;
De leur tragique tristesse
N'imitez point la foiblesse:
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.
Soupirez-vous par coutume,
Comme ces sombres esprits
Qui traînent, dans l'amertume,

La chaîne de leurs ennuis ?
C'eſt à tort que le Portique
Avec le Parnaſſe antique
Tient qu'il eſt doux de gémir ;
Un deüil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaiſir.
  Dans l'horreur d'un bois ſauvage
La Tourterelle gémit ;
Mais ſe faiſant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermit :
Semblable à la Tourterelle,
En vain la douleur fidelle
Veut conſerver ſon dégoût ;
Le tems triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.
  D'Iphigénie immolée
Je vois le bucher fumant,
Clytemneſtre déſolée
Veut la ſuivre au monument ;
Mais cette noire manie
Par d'autres ſoins fut bannie,
Le tems eſſuïa ſes pleurs ;
Tels de notre Iphigénie
Nous oublirons les malheurs.
  Sur ſon aile fugitive
Si le tems doit emporter
Cette triſteſſe plaintive
Que vous ſemblez reſpecter,
Sans attendre en ſervitude

Que de votre inquiétude
Il chaſſe le noir poiſon,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raiſon.
Une Grecque magnanime,
Dans un ſemblable malheur,
D'un chagrin puſillanime
Sçût ſauver ſon noble cœur:
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle,
J'y ſongeai dès ſon berceau:
J'élevois une Mortelle
Soumiſe au fatal ciſeau.
Mais non, Stoïques exemples,
Vous étes d'un vain ſecours;
Ce n'eſt que dans tes Saints Temples,
Grand Dieu, qu'eſt notre recours!
Pour guérir ce coup funeſte
Il faut une main céleſte,
N'eſpérez rien des mortels,
Un Conſolateur vous reſte,
Il vous attend aux Autels.
Portez donc au Sanctuaire,
Soumiſe aux Divins Arrêts,
Portez le cœur d'une Mere,
Chretienne dans ſes regrets:
Adorez-y dans vos peines
Les volontés ſouveraines
Du Diſpenſateur des jours;

Il rompt nos plus tendres chaînes
Pour fixer seul nos amours.
Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort,
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une premiere mort :
D'un monde que l'erreur vante ;
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins,
Pour Dieu seul encore vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'Autel * alloit marcher,
Déja pour le sacrifice
L'Amour Saint dresse un bûcher :
L'encens, les fleurs, tout s'aprête,
Bientôt ta jeune Conquête.....
Mais, quels cris! Qu'entens-je? Hélas!
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une Rose
Que frape un soufle mortel;
On la cueille à peine éclose
Pour en parer un Autel :
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale;

* *Elle étoit sur le point de faire Profession. Elle prononça ses vœux avant d'expirer.*

Parfume un Temple enchanté ;
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.
  Ciel ! nous plaignons sa jeunesse
Dont tes loix tranchent le cours ;
Mais, aux yeux de ta sagesse
Elle avoit assez de jours ;
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes Élûs,
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.
  Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point son bonheur,
Par ces solides maximes
Rafermissez votre cœur :
Que l'arbitre des années,
Dieu, qui voit nos destinées
Eclôre & s'évanoüir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû joüir.

L'INGRATITUDE.

QUELLE Furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin ?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le sein ;
L'insensible oubli, l'insolence,

Les sourdes haines, en silence,
Entourent ce monstre effronté,
Et tour à tour leur main barbare
Va remplir sa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus?
Trop long tems tu fûs épargnée,
Sur toi, de ma Muse indignée
Je veux lancer les premiers traits;
Heureux, même en soüillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Naissons-nous injustes & traitres?
L'homme est ingrat dès le berceau;
Jeune, sçait-il aimer ses Maîtres?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il raporte tout à lui-même,
Présomptueux dans tout état;
Vieux enfin, rendez-lui service,
Selon lui, c'est une justice,
Il vit superbe, il meurt ingrat.
Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on fuit,
Pourquoi garder l'Ingratitude,
Vice sans douceur & sans fruit?

Reconnoiſſance officieuſe,
Pour garder ta loi précieuſe,
En coûte-t'il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus ſeveres,
Qui, par des régles trop auſteres,
Tyranniſent leurs Sectateurs?

Sans doute il eſt une autre cauſe
De ce lâche oubli des bienfaits:
L'Amour-propre en ſecret s'opoſe
A de reconnoiſſans effets;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même ſe ſuffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoiſſance
Un témoin de ſon impuiſſance,
Et du beſoin qu'il eût d'autrui.

Paré d'une ardeur complaiſante,
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'Ingrat à vos yeux ſe preſente
Sous le manteau de l'amitié:
Il rampe, adulateur ſervile;
Vous penſez, à ſes vœux facile,
Que vous allez faire un ami;
Triſte retour d'un noble zele!
Vous n'avez fait qu'un infidéle,
Peut-être même un ennemi.

Déja ſon œil fuit votre aproche,
Votre preſence eſt ſon bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche,

Il voudroit voir votre tombeau.
Monſtre des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche,
Vous ſentez le bien qu'on vous fait;
Seul, des monſtres le plus ſauvage,
L'Ingrat trouve un ſujet de rage
Dans le ſouvenir d'un bienfait.

Mais n'eſt-ce point une chimere,
Un fantôme que je combats?
Fût-il jamais un caractere
Marqué par des crimes ſi bas?
Oh Ciel! que n'eſt-ce une impoſture?
A la honte de la Nature
Je vois que je n'ai rien outré,
Je connois des cœurs que j'abhorre
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t'il, mortels bienfaiſans,
Que vos mains deſormais ſtériles
Ne repandent plus leurs preſens?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire,
Il vaut mieux, d'un ſoin généreux,
Servir une foule coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples,
Dans vos dons deſintéreſſés,

Aucun n'eſt exclus de leurs Temples,
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés :
Le Soleil, qui dans ſa carriere,
Prête au Vertueux ſa lumiére,
Luit auſſi pour le Scélérat ;
Le Ciel ceſſeroit de repandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excluoit l'homme ingrat.

Juſte Thémis, contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix ?
Que l'ingrat n'eſt-il ta victime
Ainſi qu'il le fût autrefois !
Que ne reprens-tu dans notre âge
De ton antique aréopage
L'équitable ſévérité ?
L'Ingratitude étoit flétrie,
Et ſouffroit, loin de la Patrie,
Un oſtraciſme merité.

Mais pourquoi te vantai-je, Athênes,
Sur la juſtice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits ?
Que de proſcriptions ingrates !
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triſte ſort ;
La méconnoiſſance & l'envie
Leur font de leur illuſtre vie
Un crime digne de la mort.

Ainſi parloit, fuïant ſa Ville,

Thémistocle aux Athéniens,
„ Tel qu'un palmier qui sert d'asile,
„ J'en sers à mes Concitoïens ;
„ Pendant le tonnerre & l'orage,
„ Sous mon impénétrable ombrage
„ La peur des foudres les conduit ;
„ L'orage cesse, on m'abandonne,
„ Et long tems avant mon Automne
„ La foule ingrate abat mon fruit.

D'un cœur né droit, noble & sensible,
Rien n'enflamme tant le courroux,
Que l'Ingratitude infléxible
D'un traître qui se doit à nous ;
Sous vingt poignards (fin trop fatale !)
Le triomphateur de Pharsale
Voit ses jours vainqueurs abatus :
Mais de tant de coups le plus rude
Fût celui que l'Ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames sordides,
Que mes sons puissent vous fléchir !
Ou si de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux soient vos maîtres :
O honte ! ces stupides êtres
Sçavent-ils mieux l'art d'être humain :
Oüi, que Sénéque * vous aprenne
Ce qu'il admira dans l'aréne

* Lib. II. Benef. Cap. XIX.

De l'amphithéâtre Romain.
Un lion s'élance, on l'anime
Contre un esclave condamné;
Mais à l'aspect de sa Victime
Il recule, il tombe étonné;
Sa cruauté se change en joie:
On lance sur la même proie
D'autres lions plus en courroux:
Le premier, d'un cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et seul le défend contre tous.
Autrefois, du rivage More
Cet Esclave avoit fui les fers,
Trouvant ce lion jeune encore
Abandonné dans les deserts,
Il avoit nourri sa jeunesse;
L'animal ému de tendresse,
Reconnoît son cher Bienfaiteur:
Un instinct de reconnoissance
Arme, couronne sa défense,
Il sauve son libérateur.

AU ROY STANISLAS.

FRIVOLE yvresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants?
Sans vos écarts l'aimable lire
N'a-t'elle point d'accords touchans?
Fuyez; mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des Amours, naïves Graces,

Que le goût marche ſur vos pas,
N'aprouvez point ces ſons ſtériles,
Ni ces fougues trop puériles,
Que la raiſon n'aprouve pas.
Près d'un Héros chantez ſans craindre,
Mêlez des fleurs à ſes lauriers;
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ſes faits guerriers,
Mars effraïeroit vos voix timides:
Laiſſez ces vertus intrépides
Aux accens du Dieu de Claros:
Chantez ſur des tons plus paiſibles
Ces vertus douces & ſenſibles,
Qui nous font aimer les Héros.
Tracez l'aimable caractere
D'un Prince formé de vos mains:
STANISLAS... ce nom doit vous plaire,
Rapellez ſes premiers deſtins:
Je vous vois, brillantes Déeſſes,
Combler ſon cœur de vos largeſſes,
Il ſçaura gagner tous les cœurs.
De ſa jeuneſſe fortunée
Vous avez fait la deſtinée,
Vous lui devez d'autres faveurs.
Aux Potentats ſon ſang l'égale,
Pourquoi n'en a-t'il point les droits?
Il poſſede une ame Royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois?
Graces, c'eſt à votre puiſſance

De supléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle sort ;
Allez, recueillez les suffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.
  Mais déja l'allégresse éclate.
Il paroît, il est couronné,
Il charme l'austere Sarmate
Au pied du Trône prosterné ;
Pour m'unir d'un brillant auspice
Ce choix dicté par la justice,
La victoire y mêle la voix
D'un * jeune Arbitre des Couronnes,
Moins jaloux d'occuper des Trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.
  Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'Univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits sublimes,
Un tems les voit victorieux ;
Mais quelle soudaine disgrace !
Charles tombe, son nom s'éface :
Son pouvoir est évanoüi.
O Conquêtes ! ô sort fragile !
Il avoit vêcu comme Achile,
Il meurt au même âge que lui.
  Quelle perte pour tes Provinces !
Quand la Suéde pleure son Roi,
Pologne, le plus doux des Princes
Cesse aussi de regner sur toi.

* Charles XII.

Il t'en reste encor l'espérance.....
Sois son asile, heureuse France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs;
S'il perd des Sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.
  Sous une Couronne héritée
Souvent un Roi vit sans splendeur,
Une Couronne méritée
Fait la véritable grandeur:
Que Bellone ensuite, ou les Trames,
La ravissent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de son lustre,
Leur grand cœur, d'un malheur illustre,
Tire une nouvelle clarté.
  Oüi, ta fuite, injuste fortune,
N'enleve rien à la vertu:
Qu'elle abatte une ame commune,
STANISLAS n'est point abattu:
Sensible à sa valeur sublime,
Reviens & repare ton crime,
Le Ciel t'en ouvre les chemins:
De son Héroïque Famille,
Dans le sein d'une auguste Fille,
Il éternise les destins.
  Ainsi, par d'heureux avantages,
Le sang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,

Joint au ſang des Héros Bourbons.
Cette ſource illuſtre & féconde
Donnera des vainqueurs au monde,
Et des Maîtres à nos Neveux ;
Et les Souverains de la France
Compteront avec complaiſance
STANISLAS entre leurs Aïeux.
Nymphes, dont les flots tributaires
Aiment à couler ſous ſes loix,
Redis aux Nymphes étrangeres
Son nom, ſes graces, ſes exploits.
Conſerve ſur tes vertes rives
Ces beautés champêtres & vives
Par qui ſes yeux ſont réjoüis ;
Sans doute le fier Boriſthêne
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu joüis.

Reçois ces Vers, & pour les lire,
GRAND ROI, *reprens cette douceur*
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'eſt flaté dans ma peinture,
Du fade encens, de l'impoſture
Ton goût fût toujours ennemi ;
Ma voix n'eſt dans ce Chant Lirique
Que l'Echo de la voix publique,
Et n'a repeté qu'à demi.

LA MEDIOCRITÉ.

SOUVERAINE de mes penſées,
Tes loix ſont-elles éfacées ?

Toi qui seule regnois sur les premiers mortels,
Dans cétte race misérable,
Sur cétte terre déplorable,
Heureuse Liberté, n'as-tu donc plus d'Autels?
De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, esclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens;
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de sacrées,
Partout je vois des fers & des tristes liens:
N'est-il plus un cœur vraiment libre,
Qui, gardant un juste équilibre,
Vive, maître de soi, sans asservir ses jours?
S'il en est, montre-moi ce Sage,
Lui seul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.
Tu m'exauces, Nymphe ingénuë:
Dans une contrée inconnuë,
Sur des aîles de feu je me sens enlevé;
Quel Ciel pur! Quel paisible Empire!
Chante toi-même, prens ma lire,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.
Aux bords d'une mer furieuse,
Où la fortune impérieuse
Porte & brise à son gré de superbes Vaisseaux;
Il est un port sûr & tranquile
Qui maintient dans un doux asile
Des barques à l'abri du caprice des eaux.
Sur ces solitaires rivages
D'où l'œil, spectateur des naufrages,

S'aplaudit en secret de sa sécurité ;
Dans un Temple simple & rustique,
De la Nature ouvrage antique,
Ce climat voit regner la Médiocrité.
Là, conduite par la sagesse,
Tu te fixas, humble Déesse,
Loin des Palais bruïans du fastueux Plutus :
Là sous tes loix & sous ton culte,
Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaisirs purs, les sinceres vertus.
Séduits par d'aveugles idoles,
Du bonheur, fantômes frivoles,
Le Vulgaire & les Grands ne te suivirent pas :
Tu n'eus pour sujets que ces sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse, acquise en marchant sur tes pas.
Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles & tendres Poëtes,
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillans ;
Si le fracas de la fortune,
Ou si l'indigence importune,
Eût troublé leur silence, ou caché leurs talens.
Mais envain tu fuïois la gloire :
La renommée & la victoire
Vinrent dans tes deserts se choisir des Héros ;
Mieux formés par tes loix stoïques
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la molesse, & l'orgueil des faisceaux.
Pour Mars tu formois loin des Villes
Les Fabrices & les Camilles,

Et ces ſages Vainqueurs, Philoſophes guerriers,
Qui du char de la Dictature
Deſcendant à l'agriculture,
Sur tes ſecrets autels raportoient leurs lauriers.
Trop heureux, Déïté paiſible,
Le mortel ſagement ſenſible
Qui jamais loin de toi n'a porté ſes deſirs,
Par ſa douce mélancolie
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité ſeule il cherche ſes plaiſirs.
Ignoré de la multitude,
Libre de toute ſervitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus ſouvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers, que l'ormeau des valons.
Sourd aux cenſures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-de-là de leur foible horiſon;
Quelques bruits que la foule en ſeme,
Il eſt ſatisfait de lui-même,
S'il a ſçû mériter l'aveu de ſa raiſon.
Il rit du ſort, quand les conquêtes
Proménent de têtes en têtes
Les Couronnes du Nord ou celles du Midi;
Rien n'altere ſa paix profonde,
Et les derniers inſtans du monde
N'épouvanteroient point ſon cœur encor hardi.
Amitié, charmante immortelle,
Tu choiſis à ce cœur fidéle

Peu d'amis, mais conſtans, vertueux comme lui;
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les deſuniſſe;
Ou verſe ſur leurs jours les poiſons de l'ennui.
Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant ſes ſombres heures,
Tu repans ſur ſes yeux tes ſonges favoris;
Ecartant ces ſonges funébres,
Qui parmi l'éfroi des ténébres,
Vont reveiller les grands ſous les riches lambris.
C'eſt pour ce bonheur légitime
Que le modeſte Abdolamine
N'acceptoit qu'à regret le ſceptre de Sidon:
Plus libre dans un ſort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne ſçût l'être,
Sur le Thrône éclatant des Aïeux de Didon.
C'eſt par ces vertus pacifiques,
Par ces plaiſirs Philoſophiques
Que tu ſçais, cher R ** remplir d'utiles jours
Dans ce tivoli ſolitaire,
Où le Cher de ſon onde claire
Vient à l'aimable Loire aſſocier le cours.
Fidéle à ce ſage ſiſtême,
Là, dans l'étude de toi-même
Chaque Soleil te voit occuper tes loiſirs:
Dans le brillant fracas du monde
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais
plaiſirs.

Fin de la ſeconde Partie.

LES ŒUVRES DE M^R. GRESSET.

TROISIEME PARTIE.

A GENÊVE,
Chez PELLISSARI & COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.

EPITRE A M. GRESSET.

SUR le Parnasse il est un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que son Disciple fidéle
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'est là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme au loix d'Anacréon.
Ce réduit du sacré Vallon
Est loin des glaces de ***
Des fréquens éclairs de V***
Et des volcans de V***
On craint dans ce réduit paisible
Le merveilleux & le terrible:
La Nature en fait les honneurs,
L'Art y vient rendre son hommage;
Mais c'est dans le simple équipage
D'un Berger couronné de fleurs.
On y préfere un païsage
Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & sage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergere,
Unie au son d'un chalumeau,
Y touche l'ame de maniere
A nous faire oublier Rameau.
C'est là que les Graces naïves

Qu'on vit regner au siécle d'or,
Cessent du moins d'être captives,
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Finesse d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage,
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus sçavante imposture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et, sous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs,
Croïant suivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,
Sont venus surchargés de fleurs;
Ces fleurs n'étoient point naturelles,
Et par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pû des sentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paroître,
Nouveau César dans ce séjour;
Venir, le voir, s'en rendre maître,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour.
Graces, Amours, à ce spectacle,

On crût revoir Anacréon :
C'eſt ſon air, ſon ſtile, ſon ton,
Il a même trompé l'oracle ;
Et l'ancien Anacréon,
Qui ſe plaiſoit au paralelle,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, La Fare, & Bachaumont.
O toi ! nouveau propriétaire
De ce ſéjour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les momens précieux.
Cher Favori de la Nature,
Enfant adoptif d'Epicure,
Qui joins l'exemple à la leçon,
Conduis toi-même ma raiſon,
Forme mon goût ſur ta maniere,
Tes expreſſions, tes couleurs,
Ton art de repandre des fleurs,
Sans en accabler la matiere.
Du moins, l'Éditeur de Ver-Vert
Doit obtenir le privilege
De trouver l'attelier ouvert ;
Non pour qu'une main ſacrilege
Oſe y prophaner ton pinceau,
Mais pour le former à connoître
Tous les deſſeins d'un ſi grand Maître,
Et les premiers traits du vrai Beau.

EDOUARD III.

TRAGÉDIE

Representée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 22. Janvier 1740.

. . . . Civis erat qui libera posset verba
Animi proferre, & vitam impendere vero.

Juven.

J'Avois à peindre un Sage, heureux, digne de l'être,
L'oracle de la probité,
Le Pere des Sujets, le conseil de son Maître,
L'honneur de la Patrie & de l'humanité;
Dans cette image fidéle,
France, tu reconnoîtras
Que je n'en dois point le modele
Aux vertus des autres Climats.

AVERTISSEMENT.

*ON ne trouvera ici de vraiment historique, que l'amour d'Edouard III. pour la Comtesse de Salisbury, l'héroïque résistance de cette Femme illustre, & le renouvellement des prétentions d'Edouard I. sur l'Ecosse. Tout le reste, ajusté à ses faits principaux, est de pure invention. Je ne me sers point des droits de la Tragédie Anglaise pour repondre à quelques difficultés qu'on m'a faites sur le coup de Théâtre du quatrième Acte, spectacle offert en France pour la premiere fois; je dirai seulement, autorisé par le Législateur même ou le Créateur du Théâtre François, que la maxime de ne point ensanglanter la Scène, * ne doit s'entendre que des actions hors de la justice ou de l'humanité : Médée égorgeant publiquement ses enfans, revolteroit la nature, & ne produiroit que de l'horreur; mais la mort d'un scélérat, en offrant avec terreur le châtiment du crime, satisfait le Spectateur : pour démontrer d'ailleurs que cet évenement est dans la nature, je n'ai besoin d'autre reponse que l'aplaudissement général dont le Public l'a honoré dans toutes les representations. Je n'entreprendrai pas de repondre à toutes les autres objections qu'on a faites, ni de prévenir celles qu'on peut faire encore sur cet essai : on doit s'honorer des critiques, mépriser les satires, profiter de ses fautes, & faire mieux.*

* Discours de P. Corneille.

ACTEURS.

EDOUARD III. Roi d'Angleterre.

ALZONDE, Héritiere du Royaume d'Ecosse, *sous le nom d'Aglaé.*

Le Duc de VORCESTRE, Ministre d'Angleterre.

EUGENIE, fille de Vorcestre, veuve du Comte de Salisbury.

Le Comte d'ARONDEL.

VOLFAX, Capitaine des Gardes.

GLASTON, Officier de la Garde.

ISMENE, Confidente d'Eugenie.

AMELIE, Suivante d'Alzonde.

GARDES.

La Scène est à Londres.

EDOUARD III.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

PAR de foibles conseils ne crois plus m'arrêter ;
Au comble du malheur que peut-on redouter ?
Oüi, je vais terminer ou mes jours ou mes peines:
Qui n'ose s'affranchir est digne de ses chaînes.
Depuis que rapellée où regnoient mes Aïeux,
J'ai quittée la Norvége, & qu'un sort odieux
A la Cour d'Edouard, & me cache & m'enchaîne,
Que de jours écoulés ! Jours perdus pour ma haine !
L'Ecosse cependant éléve en vain sa voix
Vers ces bords où gémit la fille de ses Rois.
Pour chasser ses tirans, pour servir ma vengeance,
Pour rénaître, Édimbourg n'attend que ma presence :
D'un vil déguisement c'est trop longtems souffrir;
Il faut fuir, Amélie, & regner, ou mourir.

AMELIE.

Ah! Madame, arrêtez; que prétendez-vous faire?

Le conseil du courroux est toujours téméraire :
Dissimulez encore, assurez vos projets,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'instant du succès.
Votre déguisement est sans ignominie :
Depuis le jour fatal où la flotte ennemie,
Détruisant votre espoir, traîna dans ces climats
Le vaisseau qui devoit vous rendre à vos Etats,
Prise par vos vainqueurs sans en être connuë,
Sans honte vous pouvez vous montrer à leur vûë;
Vous auriez à rougir, si vos fiers ravisseurs,
Voïant Alzonde en vous, voïoient tous vos malheurs :
Mais du secret encor vous étes assurée,
Et la honte n'est rien, quand elle est ignorée.

ALZONDE.

Vous parlez en esclave ; un cœur né pour regner
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner ;
Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache,
Pour en être flétri, c'est assez qu'il le sçache ;
Le secret ne peut point excuser nos erreurs,
Et notre premier Juge est au fond de nos cœurs.
Dans l'affreux désespoir où mon destin me jette,
Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor faite ?
Condamnée aux fureurs, née au sein des exploits,
Et des maux que produit l'ambition des Rois,
Fugitive au berceau, quand mon malheureux Pere

Au glaive d'un Vainqueur prétendant me souftraire,
Au Prince de Norvége abandonna mon sort,
M'éloigna des états que livroit sa mort :
Pensoit-il, qu'unissant tant de titres de haine,
Devant poursuivre un jour sa vengeance & la mienne,
Héritiére des Rois, éleve des Héros,
Je perdrois un instant dans un lâche repos ?
Dans l'asile étranger qui cacha mon enfance,
J'ai pû, sans m'avilir, suspendre ma vengeance,
La sacrifier même à l'espoir de la paix ;
Tandis qu'on m'a flatté, ainsi que mes Sujets,
Qu'Edouard, pour finir les malheurs de la guerre,
Pour unir à jamais l'Ecosse & l'Angleterre,
Alloit m'offrir sa main, & par ce juste choix
Réünir nos drapeaux, nos sceptres & nos droits :
Mais par tant de délais, dès long tems trop certaine
Que l'on osoit m'offrir une espérance vaine ;
Quand ce nouvel outrage ajoûte à mon malheur,
Attens-tu la prudence où regne la fureur ?
S'élevant contre moi de la nuit éternelle,
La voix de mes aïeux dans leur séjour m'apelle :
Je les entens encor : ,, Nous regnions, & tu sers !
,, Nous te laissons un Sceptre, & tu portes des fers !
,, Regne, ou prête à tomber, si l'Ecosse chancelle,

„ Si son regne est passé, tombe, expire avant elle;
„ Il n'est dans l'univers, en ce malheur nouveau,
„ Que deux places pour toi, le trône ou le tombeau.
Vous serez satisfaits, Mânes que je revere;
Vous connoîtrez bientôt si mon sang degenere,
Si le sang des Héros a passé dans mon cœur,
Et s'il peut s'abaisser à souffrir un Vainqueur.

AMELIE.

J'attendois cette ardeur où votre ame est livrée;
Mais comment sans secours, d'ennemis entourée....

ALZONDE.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon dessein,
Et prête à l'achever, je puis t'instruire enfin:
Ce Volfax, que tu vois le flateur de son maître,
Comblé de ses bienfaits, ce Volfax n'est qu'un traitre;
De Vorcestre surtout ennemi ténébreux,
Rival de la faveur de ce Ministre heureux,
Trop foible pour atteindre à ces degrés sublimes
Par l'éclat des talens, il y va par les crimes;
D'autant plus dangereux pour son Roi, pour l'Etat,
Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
J'emprunte son secours. Je sçai trop, Amélie,
Qu'un traitre l'est toujours, qu'il peut vendre ma vie;

Mais son ambition me répond de sa foi :
Assuré qu'en Ecosse il regnera sous moi,
Il me sert. Par sa main, de ce séjour funeste,
J'écris à mes Sujets, j'en rassemble le reste ;
J'ai fait plus : par ses soins, j'ai nourri dans ces lieux
Du parti mécontent l'esprit séditieux :
J'en dois tout esperer. Chez ce Peuple intrépide
Un projet n'admet point une lenteur timide ;
Ce Peuple impunément n'est jamais outragé,
Il murmure aujourd'hui, demain il est vengé ;
Des droits de ses aïeux jaloux dépositaire,
Eternel ennemi du pouvoir arbitraire,
Souvent Juge du Trône, & Tiran de ses Rois,
Il osa... Mais on vient. C'est Volfax que je vois.

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

VOLFAX.

TROP long tems vôtre fuite est ici différée
Madame, à s'affranchir l'Ecosse est préparée ;
Tout conspire à vous rendre un empire usurpé ;
D'autres soins vont tenir le Vainqueur occupé ;
Le trouble regne ici. Formé par la Victoire,
Le Soldat redemande Edouard & la gloire :
Le Peuple veut la paix. Au nom de nos Héros
Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux ;

Je ne crains que Vorcestre ; ame de cet empire,
Il range, il conduit tout à la paix qu'il desire :
Contraire à mes conseils, s'il obtient cette paix,
Je le perds par là même, & suis sûr du succès ;
Son rang est un écueil que l'abime environne :
Déja, par des avis parvenus jusqu'au trône,
Je l'ai rendu suspect, j'ai noirci ses vertus,
Encore un pas enfin, nous ne le craignons plus.
Du progrès de mes soins l'Ecosse est informée ;
Paroissez, un instant vous y rend une Armée.

ALZONDE.

D'une nouvelle ardeur enflâmez Edouard ;
Je vais tout emploïer pour hâter mon départ ;
On me soupçonneroit, si j'étois fugitive,
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive ;
Allez, ne tardez plus, achevez vos projets,
Un plus long entretien trahiroit nos secrets.

SCENE III.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

Tout est prêt, tu le vois. Une crainte nouvelle
Me détermine à fuir cet asile infidelle ;
On a vû, d'un des miens si j'en crois le rapport,
Arondel cette nuit arriver en ce port ;
En Norvége souvent cet Arondel m'a vûë ;
S'il étoit en ces lieux, j'y serois reconnuë.

Le tems presse, il faut fuir, ménageons les instans,
Ce jour passé peut-être il n'en seroit plus tems.

AMELIE.

Mais ne craignez-vous point d'obstacle à votre fuite ?

ALZONDE.

Sous le nom d'Aglaé dans ce palais conduite,
On me croit Neustrienne, on ne soupçonne rien,
Apui des malheureux Vorcestre est mon soutien;
Il permettra sans peine, exemt de défiance,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naissance :
Je viens pour ce départ demander son aveu,
Et je croyois déja le trouver en ce lieu ;
Mais, s'il faut t'achever un recit trop fidele,
Le pourras-tu penser? Quand le thrône m'apelle,
Quand l'Ecosse gémit, quand tout me force à fuir,
Prête à quitter ces lieux, je tremble de partir.

AMELIE.

Qui peut vous arrêter ? Comment pourroit vous plaire
Ce palais décoré d'une pompe étrangere ?
Tout ici vous presente un spectacle odieux,
Ce trône annonce un Maître, & le vôtre en ces lieux ;
Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête,
L'opresseur de vos droits, l'usurpateur....

ALZONDE.

Arrête.

Tu parles d'un Héros, l'honneur de l'univers,
Et tu peins un Tiran. Dans mes affreux revers,
J'accuse le destin plus que ce Prince aimable,
Et mon cœur est bien loin de le trouver coupable.
Tu m'entens : j'en rougis. Vois tout mon désespoir ;
Sur ces murs sa vengeance a gravé mon devoir ;
Je le sçai ; mais tel est mon destin déplorable,
Qu'à la honte, aux malheurs du revers qui m'accable,
Il devoit ajoûter de coupables douleurs,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs !
J'arrivois en courroux ; mais mon ame charmée
A l'aspect d'Edouard se sentit desarmée :
Sans doute que l'Amour, jusqu'au sein des malheurs,
S'ouvre par nos penchans le chemin de nos cœurs ;
Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire,
Il prit pour m'attendrir la voix de la victoire ;
Il me dit, qu'enchaînant le plus grand des guerriers,
Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
Où commande l'Amour il n'est plus d'autres maîtres :
J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres,
Je ne vis qu'Edouard ; captive sans ennui,
Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de lui.

Pourquoi me rapeller la honte de mon ame,
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flamme?
Un plus heureux objet a fixé tous ses voeux :
C'en est fait, ma fierté doit étouffer mes feux ;
Les foibles sentimens que l'Amour nous inspire
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'empire :
Regner est mon destin, me vanger est ma loi ;
Un instant de foiblesse est un crime pour moi.
Fuïons ; mais pour troubler un bonheur que j'abhorre,
Renversons, en fuïant, l'Idole qu'il adore :
Parmi tant de Beautés qui parent cette Cour,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour :
On trompe rarement les yeux d'une Rivale,
Ma haine m'a nommé cette Beauté fatale ;
Si dans ces tristes lieux l'Amour fit mes malheurs,
J'y veux laisser l'Amour dans le sang, dans les pleurs ;
Mais Vorcestre paroît. Laisse-nous, Amélie,
Du destin qui m'attend je vais être éclaircie.

SCENE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*
VORCESTRE.

ALZONDE.

VOUS, dont le cœur sensible a comblé tous les vœux,
Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux ;

Jettez les yeux, Milord, sur une infortunée
Dont vous pouvez changer la triste destinée ;
Je me dois aux climats où j'ai reçû le jour :
Par vos soins honorée & libre en cette Cour,
Je sçai qu'à plus d'un titre elle à droit de me plaire ;
Mais quels que soient les biens d'une terre étrangere,
Toujours un tendre instinct, au sein de ce bonheur,
Vers un séjour plus cher rapelle notre cœur :
Souffrez donc, qu'écoutant la voix de la patrie,
Je puisse retourner aux rives de Neustrie ;
Du sort des malheureux adoucir la rigueur,
C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

VORCESTRE.

Si par mes soins ici le Ciel plus favorable
Vous a donné, Madame, un asile honorable,
Unie avec ma fille, heureuse en ce Palais,
De votre éloignement differez les aprêts :
A mon cœur allarmé vous étes necessaire ;
Eugénie immolée à sa tristesse amere,
Demande à quitter Londre, & changeant de climats,
Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
Depuis que son époux a terminé sa vie,
Je croïois sa douleur par le tems assoupie ;
Mais je vois chaque jour croître ses déplaisirs ;

Je la vois dans les pleurs, je surprens des soupirs!
C'est prolonger en vain desdevoirs trop pénibles,
Et de Salisburi les cendres insensibles
Ne peuvent exiger ces regrets superflus,
Qui consacrent aux morts des jours qui nous sont dûs.
L'abandonnerez-vous, quand l'amitié fidelle
Doit par des nœuds plus forts vous attacher près d'elle?
Pour l'arrêter ici, par zele, par pitié,
Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
Dans quel tems fuiriez-vous les bords de la Tamise?
Connoissez les dangers d'une telle entreprise;
D'armes & de débris voïez les flots couverts,
La discorde a troublé la sureté des mers:
Un reste fugitif de l'Ecosse asservie,
Sur ces côtes errant sans espoir, sans patrie,
Au milieu de son cours troublant votre vaisseau,
Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau:
Attendez que la paix, renduë à ces contrées,
Vous ouvre sur les eaux des routes assurées.

ALZONDE.

L'Amour de la patrie ignore le danger,
Et les cœurs qu'il conduit ne sçavent point changer:
Vous ne souffrirez point, jusqu'ici plus sensible,
Que la plainte aujourd'hui vous éprouve infléxible,

Qu'on perde devant vous des larmes & des vœux
Et qu'il ſoit des malheurs où vous étes heureux.

VORCESTRE.

Heureux ! que dites-vous ? aparence trop vaine !
Le bonheur eſt-il fait pour le rang qui m'enchaîne ?
Vous ne pénétrez point les ſombres profondeurs
Des maux qui ſont cachés ſous l'éclat des grandeurs ;
Quel accablant fardeau ! Tout prévoir, tout conduire,
Entouré d'envieux unis pour tout détruire,
Reſponſable du ſort & des événemens,
Des miſeres du peuple, & des brigues des Grands ;
Réünir ſeul enfin, par un triſte avantage,
Tous les ſoins, tous les maux que l'empire partage :
Voilà le joug brillant auquel je ſuis lié,
Sort toujours déplorable & toujours envié !
C'eſt peu que les périls, l'eſclavage & la peine
Que dans tous les Etats le Miniſtere entraîne :
Jugez quels nouveaux ſoins exigent mes devoirs
Miniſtre d'un Empire où regnent deux pouvoirs,
Où je dois, uniſſant le Trône & la Patrie,
Sauver la liberté, ſervir la Monarchie,
Affermir l'un par l'autre, & former le lien
D'un Peuple toujours libre & d'un Roi citoïen.
Ma fortune eſt un poids que chaque jour agrave ;

Maître & Juge de tout, de tout on est esclave,
Et regir des mortels le destin inconstant,
N'est que le triste droit d'aprendre à chaque instant
Leurs méprisables vœux, leurs peines dévorantes
Leurs vices trop réels, leurs vertus aparentes,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.
Mais le Roi vient. Allez, consolez Eugénie;
Vous verrez par mes soins votre peine adoucie.

SCENE V.

EDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX, GLASTON, GARDES.

EDOUARD, *à Volfax.*

Je souscris à vos vœux, & consens aux exploits
Qu'un peuple de Heros brigue par votre voix;
Les bornes qu'à ces lieux la nature a prescrites,
De mes destins guerriers ne sont pas les limites:
Bientôt sur d'autres bords on verra mes drapeaux
Et les loix d'Albion chez des Peuples nouveaux;
De mes ordres, Volfax, vous instruirez l'Armée:
Que ma flotte en ces ports ne soit plus renfermée,
Qu'arbitre des combats, souveraine des mers,
Elle enchaîne l'Europe, étonne l'Univers;
Que terrible & tranquille au milieu des tempêtes
Londre puisse compter mes jours par ses conquêtes. * *aux Gardes.*
Allez. * Vous, qu'on me laisse

SCENE VI.

EDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A Cet ordre, Seigneur,
Je ne puis vous cacher mon trouble & ma douleur ;
Lorſque le Peuple Anglois, au ſein de la victoire,
Attendoit ſon repos d'un Roi qui fit ſa gloire ;
Entraîné par la voix d'un Conſeil de Soldats,
Allez-vous reveiller la fureur des combats ?
Je n'ai jamais trahi mon auſtere franchiſe,
Et ſi dans ces dangers elle eſt encor permiſe,
J'en dois plus que jamais emploïer tous les droits;
Un Peuple libre & vrai vous parle par ma voix.
La guerre fut long tems un malheur neceſſaire :
L'Ecoſſe étoit pour vous un Trône héréditaire ;
Les droits que votre Aïeul ſur elle avoit acquis,
Exigeoient que par vous ce bien fût reconquis.
Vous y regnez enfin ; mais pour finir la guerre
Dont ce Peuple, indocile au joug de l'Angleterre,
Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
Vous ſçavez à quels ſoins l'Etat s'eſt attendu ;
Vous avez conſenti d'unir par l'himénée
L'Héritiere d'Ecoſſe à votre deſtinée,
Sûr que ce Peuple altier adoptera vos loix
En voïant près de vous la fille de ſes Rois ;

Je sçai que ce Roïaume affoibli par ses pertes,
Compte peu de Vengeurs dans ses plaines desertes;
Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir,
L'image de leur joug & de votre pouvoir;
Mais, armant tôt ou tard ses haines intestines,
L'Ecosse peut encor sortir de ses ruines,
Surprendre ses Vainqueurs, retablir son destin,
Un bras inattendu porte un coup plus certain:
Jamais dans ces climats on n'est tranquille esclave
Et pour la liberté le plus timide est brave:
Tous leurs Chefs ont péri; mais en de tels complots,
Le premier téméraire est un Chef, un Héros.
Sous l'astre dominant de cette destinée,
Qui tient à vos drapeaux la Victoire enchaînée,
On craint peu, je le sçai, leurs efforts superflus:
Leur revolte est pour vous un triomphe de plus;
Mais le plus beau triomphe est un honneur funeste,
La Victoire toujours fut un fléau céleste,
Et tous les Rois au Ciel, qui les laisse regner,
Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner:
Remplissez donc, Seigneur, l'espoir de l'Angleterre;
Vos essais éclatans ont apris à la terre
Que vous pouviez pretendre au nom de Conquérant:

Passez le Héros même; un Roi juste est plus grand.
Hâtez-vous d'obtenir ce respectable titre,
Parlez, donnez la paix dont vous êtes l'arbitre,
Et, pour en resserrer les durables liens,
Que vos Ambassadeurs, aux champs Norvégiens
Envoïés dès demain, demandent la Princesse:
C'est l'espoir de l'Etat, & c'est votre promesse.

EDOUARD.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer?
Quel himen! Non, Vorcestre, il n'y faut plus penser.

VORCESTRE.

Seigneur, que dites-vous? quelle triste nouvelle!..
Mais non; à la vertu votre grand cœur fidelle,
Se respectant lui-même en ses engagemens,
Ne démentira point ses premiers sentimens.
Votre parole auguste au Trône apelle Alzonde;
La parole des Rois est l'Oracle du monde.
D'ailleurs, vous le sçavez, la Patrie a parlé,
Confirmé par la voix de l'Etat assemblé,
Votre choix, par ce frein, devient inviolable;
D'affreux dangers suivroient un changement semblable:
Ce Peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des loix.
Le Trône est en ces lieux au bord d'un précipice,
Il tombe, quand pour baze il n'a plus la justice;
Et si mon zele ardent pour votre sûreté
M'autorise à parler avec sincérité,

Contemplez les malheurs des jours de nos Ancêtres :
Leurs vertus sont nos loix, leurs malheurs sont nos Maîtres.
Je dis plus, au-dessus des timides détours,
J'ose vous rapeller l'exemple de nos jours ;
Nous avons vû, Seigneur, tomber ce Diadême :
Du Trône descendu, votre Pere lui-même
Avant ses jours a vû son regne terminé ;
Il pouvoit vivre heureux & mourir couronné,
S'il n'eût point oublié qu'ici, pour premiers Maîtres,
Marchent après le ciel les droits de nos Ancêtres,
Qu'en ce même Palais l'altiere liberté
Avoit déja brisé le Trône ensanglanté,
Qu'ici le despotisme est une tirannie,
Et que tout est vertu pour venger la Patrie.

EDOUARD.

Un Trône environné des Héros que j'ai faits
N'a plus à redouter de semblables forfaits ;
Et si jusques à moi la revolte s'avance,
Tant de bras triomphans sont prêts pour ma vengeance.
Quelle est donc la Patrie? Et le brave Soldat,
Le Vainqueur, le Héros ne sont-ils point l'Etat ?
Quoi! d'obscurs Senateurs, que l'orgueil seul inspire,
Sous le titre imposant de zelé pour l'Empire,

Croiront-ils, à leur gré, du ſein de leur repos,
Permettre ou retarder la courſe des Héros ?
Vainement on m'annonce un avenir funeſte,
Fondé ſur ces apuis, je crains peu tout le reſte ;
Héritier de leur nom, ſi j'imite vos Rois,
Je n'imite que ceux qui vous firent des loix :
Ce n'eſt que des vainqueurs que je reçois l'exemple,
Et chargé d'un deſtin que l'Univers contemple,
Je n'examine point ce que doit aplaudir
Un Peuple audacieux, mais fait pour obéïr.
Tout changement d'ailleurs plaît au Peuple volage,
C'eſt ſur l'événement qu'il régle ſon ſuffrage :
A quelque extrémité qu'on ſe ſoit expoſé,
Qui parvient au ſuccès, n'a jamais trop oſé.

VORCESTRE.

Puiſſiez-vous l'ignorer ; Mais j'oſerai le dire,
La force aſſure mal le deſtin d'un Empire ;
Le Peuple, aux loix d'un ſeul aſſerviſſant ſa foi,
Crût ſe donner un Pere en ſe donnant un Roi ;
Il n'a point prétendu par d'indignes entraves
Dégrader la nature & faire des eſclaves.
On vous chérit, Seigneur, c'eſt le ſceau de vos droits :
Le bonheur des Sujets eſt le titre des Rois.

EDOUARD.

Eh bien, vous le pouvez : procurez à l'Empire

Ce repos, ce bonheur où l'Angleterre aſpire,
Non moins zelé Sujet que ſage Citoïen,
Banniſſez la diſcorde, il en eſt un moïen.
On demande la Paix: je voulois ſa Victoire;
Mais au bonheur public j'en immole la gloire,
Si, changé par vos ſoins, ce Sénat aujourd'hui
Se prête à mes deſirs, quand je fais tout pour lui:
Vous avez ſon eſtime, & vous ſerez ſon guide;
Du Trône & de ma main que mon cœur ſeul décide:
D'un douteux avenir c'eſt trop s'inquiéter,
L'Ecoſſe dans les fers n'eſt plus à redouter.
Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zele intéreſſe,
Vous qui ſçavez ma gloire, aprenez ma foibleſſe;
Quand le ſort le plus beau ſemble combler mes vœux,
Couronné, triomphant, je ne ſuis point heureux,
Et cherchant les hazards dans ma triſteſſe extrême,
Si je fuis le repos, c'eſt pour me fuir moi-même.

VORCESTRE.

Qüel bien manque, Seigneur....

EDOUARD.

Un amour généreux
Ne craint point les regards d'un mortel vertueux:
Je vous eſtime aſſez pour vous ouvrir mon ame,
Recevez le premier le ſecret de ma flâme;

Les graces, les vertus sont au-dessus du sang,
Et marquent la Beauté que j'éleve à mon rang:
Pourras-tu sur mon choix me condamner encore
Quand tu sçauras le nom de celle que j'adore:
O Pere trop heureux! . . . Mais quoi! Vous frémissez!
De quel soudain effroi vos sens sont-ils glacés?

VORCESTRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire,
Et je suis Citoïen avant que d'être Pere;
Mon sang seroit en vain par le sceptre illustré,
Si moi-même à mes yeux j'étois deshonoré:
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les diadêmes,
Idoles des humains, ne sont rien par eux-mêmes;
Ce n'est point dans des noms que réside l'honneur,
Et nos devoirs remplis font seuls notre grandeur.
Mais de vos sentimens je connois la noblesse,
Maître de vous, Seigneur, Vainqueur d'une foiblesse,
Vous n'immolerez point vos premieres vertus,
Et la paix & la gloire, & peut-être encor plus:
Oüi je crains tout pour vous; vieilli sur ces rivages
J'en connois les écueils, j'en ai vû les naufrages;
La plus foible étincelle embrâse ce climat,
Et rien dans ces momens n'est sacré que l'Etat.
Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême,
Trahiroit la patrie, & l'honneur, & vous-même.

EDOUARD.

Votre zele m'eſt cher ; mais un injuſte effroi
Vous fait porter trop loin vos allarmes pour moi:
Elevé dans la paix, nourri dans des maximes
Dont le préjugé ſeul fait des droits légitimes,
Vous penſez qu'y ſouſcrire & regner foiblement
Eſt l'unique chemin pour regner sûrement ;
Mais des Maîtres du monde & des ames guerrieres
Le Ciel étend plus loin l'eſpoir & les lumieres,
Et couronnant nos faits, il aprend aux Etats
Qu'un Vainqueur fait les loix, & qu'il n'en reçoit pas.
Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
Aux exemples des tems qui précédent ma vie?
Qu'eſclave du paſſé, Souverain ſans pouvoir,
Dans les erreurs des morts je liſe mon devoir,
Et que d'un pas tremblant je choiſiſſe mes guides
Dans ce Peuple oublié de Monarques timides,
Qu'on a vû, l'un de l'autre imitateurs bornés,
Obéïr ſur le Trône, Eſclaves couronnés?
Vous ſçavez mes deſſeins : c'eſt à vous d'y répondre ;
On m'aprend qu'Eugénie eſt prête à quitter Londre :
Qu'elle reſte en ces lieux. Vous-même, en cet inſtant,
Allez lui declarer que le Trône l'attend.

Fiez-vous à mon ſort, à quelque renommée,
Ou, s'il le faut enfin, au pouvoir d'une armée,
De la force des loix que ma voix preſcrira,
Et du ſoin d'y ranger qui les méconnoîtra.

VORCESTRE.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime:
Vous voïez devant vous la premiere victime:
Oüi, de mes vrais devoirs inſtruit & convaincu,
S'il faut les violer, prononcez, j'ai vêcu.
Je connois Eugenie, & j'oſe attendre d'elle
Qu'à tous mes ſentimens elle ſera fidelle;
Elle n'a pour aïeux que de vrais Citoïens,
Des droits de la Patrie infléxibles ſoutiens;
Et le ſceptre, à ſes yeux, ſera d'un moindre luſtre
Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illuſtre;
Mais ſi, trompant mes ſoins, ma fille obéïſſoit,
Si, changé juſques-là, ſon cœur ſe trahiſſoit....
Un exil éternel....

EDOUARD.

Arrêtez, téméraire,
Executez mon ordre, ou craignez ma colere.
Quant aux ſoins de l'Etat, je ſçaurai commander,
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.

SCENE VII.

VORCESTRE *ſeul.*

QUEL ſiniſtre pouvoir, malheureuſe Angleterre,

Eternise en ton sein la revolte & la guerre !
Incertain, allarmé, dans cet état cruel,
Que n'ai-je tes conseils, ô mon cher Arondel ?
Quel desert te renferme, ô sage incorruptible !
Faut-il que la vertu, la sagesse inflexible,
Qui t'éloignent des soins, des chaînes de la Cour,
Me laissent si long tems ignorer ton séjour ?
Ciel ! Je me reste seul ; mais ton secours propice
Vient toujours seconder qui défend la justice.
Allons sur un Héros faire un dernier effort ;
S'il n'est plus qu'un Tiran, allons chercher la mort.

ACTE II.

SCENE I.

EUGENIE, ISMENE.

ISMENE.

QUE craignez-vous ? Pourquoi regrettez-vous, Madame,
De m'avoir dévoilé le secret de vôtre ame !
Ce penchant vertueux, ce sentiment vainqueur
Pour le plus grand des Rois, honore votre cœur :
La vertu n'exclut point un ardeur légitime ;
Quel cœur est innocent, si l'amour est un crime !

EUGENIE.

Cruelle ! Par quelle art viens-tu de m'arracher
Un secret qu'à jamais je prétendois cacher ?
D'un cœur désesperé respectant la foiblesse,

Ah ! tu devois l'aider à taire sa tendresse ;
Mais à ce nom trop cher que tu m'as rapellé,
Puisqu'enfin malgré moi mes larmes ont parlé,
Remplis du moins l'espoir, l'espoir seul qui me reste,
Jamais ne m'entretiens de ce secret funeste :
Que moi-même à tes yeux je doute désormais
Si tu le sçais encor, si tu le sçûs jamais.

ISMENE.

On soulage son cœur en confiant sa peine ;
Pourquoi m'avoir caché....

EUGENIE.

Moi-même, chere Ismene,
Victime du devoir, de l'amour, du malheur,
Osois-je me connoître & lire dans mon cœur ?
De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître ?
Jointe à Salisburi sans presque le connoître,
L'Amour n'éclaira point un Himen malheureux
Dont le sort, sans mon choix, avoit formé les nœuds.
J'estimai d'un époux la tendre complaisance ;
Mais il n'obtint de moi que la reconnoissance,
Et, malgré mes éforts, mon cœur indépendant
Reservoit pour un autre un plus doux sentiment.
De la Cour à jamais que ne fus-je exilée !
Par mon nouveau destin en ces lieux apellée,
Je vis.... Fiere vertu ! pardonne ce soupir ;
J'en adore à la fois & crains le souvenir.
Dans ce jeune Héros je sentis plus qu'un maître,

Mon ame à ſon aſpect reçût un nouvel être ;
Je crus que juſqu'alors ne l'aïant point connu,
Ne l'aïant point aimé, je n'avois pas vêcu.
Que te dirai-je enfin ? Heureuſe & déſolée,
Maîtreſſe à peine encor de mon ame accablée,
Trouvant le déſeſpoir dans mes plus doux tranſports,
Au ſein de la vertu j'éprouvois des remords.
C'en eſt fait ; libre enfin je dois fuir & me craindre,
J'ai ſçû cacher ma honte & j'ai pû me contraindre,
Tandis que le devoir deffendoit ma vertu ;
Mais aujourd'hui mon cœur eſt trop mal deffendu :
Te dirai-je encor plus ? On croit tout, quand on aime :
Oüi, depuis le moment que je ſuis à moi-même,
Cet amour malheureux, & nourri de mes pleurs,
Oſe écouter l'eſpoir & chérit ſes erreurs ;
Quand je vois ce Héros, interdite, éperduë,
Je crois voir ſes regards s'attendrir à ma vûë,
Je crois... Mais où m'emporte un aveugle tranſport ?
Le Ciel n'a fait pour moi qu'un deſert & la mort.
Ne puis-je cependant entretenir mon Pere ?
Pourquoi m'arrête-t'il où tout me déſeſpere ?

ISMENE.

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour,
Et rejetter l'eſpoir qui s'offre à votre amour ?

Le Trône à vos attraits....

EUGENIE.

Que dis-tu, malheureuse?
Quel fantôme brillant, quelle image flateuse
A mes sens égarés as-tu fait entrevoir?
Garde-toi de nourrir un dangereux espoir:
Tu me rendrois heureuse en flatant ma tendresse;
Mais je crains un bonheur qui coûte une foiblesse.
Allons; c'est trop tarder; abandonnons des lieux
Où j'ose à peine encor lever mes tristes yeux;
Je ne veux point aimer; je fuis ce que j'adore;
J'implore le trépas, & je soupire encore!
La mort seule éteindra mon déplorable amour;
Mais du moins, en fuïant ce dangereux séjour,
Cruelle à mes desirs, à mes devoirs fidelle,
J'aurai fait ce que peut une foible mortelle:
Si le reste est un crime, il est celui des Cieux,
Et j'aurai la douceur d'être juste à mes yeux.
Tu n'auras pas long tems à souffrir de ma peine;
La mort est dans mon cœur: suis-moi, ma chere Ismene;
Ton zele a bien voulu partager le fardeau,
Ne m'abandonne pas sur le bord du tombeau.
Fuïons! Là, pour briser le trait qui m'a blessée,
Pour bannir ce Héros de ma triste pensée,
Souvent tu me diras qu'il n'est pas fait pour moi;
Cache un mortel charmant, ne me montre qu'un Roi;

Dis-moi que les attraits de quelqu'Amante heureuse
Ont sans doute enchaîné cette ame généreuse ;
Dis-moi que nés tous deux sous des astres divers,
Il ignore & ma peine & mes vœux les plus chers,
Et qu'il n'existe plus que pour celle qu'il aime.
Je t'aide, tu le vois, à me tromper moi-même :
Peut-être à tes discours oubliant mes regrets...
Je m'abuse...... Ah ! plûtôt ne le nomme jamais.
Pour quels crimes, ô Ciel ! par quel affreux caprice
Le charme de ma vie en est-il le suplice ?
Par la gloire inspiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu !
On vient : éloigne-toi.

SCENE II.

VORCESTRE, EUGENIE.

EUGENIE.

Je vous cherchois, mon Pere ;
Mon départ étoit prêt, quel ordre le differe ?
Jusqu'ici toujours tendre & sensible à ma voix,
Me refuseriez-vous pour la premiere fois ?
Vous ne repondez rien ? Une sombre tristesse....

VORCESTRE.

Laissez aux foibles cœurs une molle tendresse :
Les destins sont changés, ma fille, & d'autres tems
Veulent d'autres discours & d'autres sentimens ;

Connoissez-vous le sang dont vous étes sortie,
Et le nom des Héros que lui doit la Patrie?

EUGENIE.

Je sçai qu'il n'a produit que de vrais Citoïens;
Et pour leurs sentimens, je les sçai par les miens.

VORCESTRE.

L'Univers sçait nos faits, le Ciel seul sçait nos vûës:
S'il faut que dans ce jour les vôtres soient connuës,
Soutiendrez-vous l'honneur de ces noms éclatans?

EUGENIE.

L'ordre de la nature, ou l'usage des tems,
A mon sexe laissant la foiblesse en partage,
Sembla de nos vertus exclure le courage;
De défendre l'Etat le droit vous fut donné,
A l'orner par nos mœurs notre sort fut borné;
Mais, soit l'instinct du sang, soit l'exemple d'un Pere,
Je ne partage point la foiblesse vulgaire;
Que la Patrie ordonne, & mon cœur aujourd'hui
En sera, s'il le faut, la victime ou l'apui:
Le Ciel, qui voit mon ame au devoir asservie,
Sçait combien foiblement elle tient à la vie,
Et je l'atteste ici, que mon sang repandu....

VORCESTRE.

Laissez de vains sermens, j'en crois votre vertu,

J'en crois mon ſang : montrez cette ame magnanime ;
Vous pouvez, par l'éfort d'une vertu ſublime,
Dans nos faſtes brillans précéder les Héros ;
Quelque degré d'honneur qu'atteignent leurs travaux,
Au-de-là de leur ſort la gloire vous apelle ;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle :
Même au-deſſus du Trône il eſt encor un rang,
Et ce rang eſt à vous, ſi vous étes mon ſang.

EUGENIE.

De mon cœur, de mes jours que mon pere diſpoſe ;
Pour en être eſtimée, il n'eſt rien que je n'oſe.

VORCESTRE.

Un mot va vous juger : ſi, détruiſant nos droits,
Et la foi des traités & le reſpect des loix,
Le ſort à votre Pere offroit un diadême,
Et qu'entre la Patrie & le pouvoir ſuprême,
Il parût balancer à choiſir ſon deſtin,
Que conſeilleriez-vous à ſon cœur incertain ?

EUGENIE.

Le refus de ce Trône, un trépas honorable ;
Un juſte Citoïen eſt plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La Vertu même ici par ta bouche a parlé :
C'eſt ton propre deſtin que ce choix a réglé,
C'eſt le ſort de l'Etat ; généreuſe Eugenie,

Il faut, du Peuple Anglois tutélaire Génie,
Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliser,
Plus qu'obtenir le Trône; il faut le refuser.
Oüi, c'est toi, qu'au mépris d'une loi souveraine,
Au mépris de l'Etat, Edouard nomme Reine,
Et pour un rang de plus, si tu démens tes mœurs,
Tu l'épouses demain, tu regnes, & je meurs.
Tu frémis... Je t'entens: tu prévois les disgraces
Que ce fatal amour entraîne sur ses traces:
Je reconnois ma fille à ce noble refus,
Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus.
Qu'esperoit Edouard? Comment a-t'il pû croire
Qu'instruit par des aïeux d'immortelle mémoire,
Blanchi dans la droiture & la fidélité,
Dans le zele des loix & de la liberté,
J'irois, d'un lâche orgueil méprisable victime,
Avilir ma vieillesse & finir par un crime?
Non, j'ai sçû respecter la terre où je suis né:
Je t'en devois l'exemple, & je te l'ai donné;
Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore,
Je vais fuir sur tes pas un Palais que j'abhorre;
A moi-même rendu, je retourne au repos;
Je ne demande point le prix de mes travaux:
Quel prix plus doux pourroit flatter mon espérance!
Le Ciel dans tes vertus a mis ma recompense:
Je vais tout disposer; Edouard amoureux
Doit lui-même bientôt t'instruire de ses vœux;

Je m'en remets à toi du ſoin de les confondre,
Et je veux te laiſſer la gloire de repondre.

SCENE III.

EUGENIE.

AINSI, tous mes malheurs ne m'étoient pas connus !
Il m'aimoit : & je pars !... Je ne le verrai plus !...
Toi, qui fais à la fois mon bonheur & ma peine,
Le ſort avoit donc fait mon ame pour la tienne ;
Mais, de ce même ſort quel caprice cruel
Eléve entre nous deux un rempart éternel ?
Cher Prince ! Il faudra donc que cette bouche même,
Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime,
Trahiſſe, en te parlant, le parti de mon cœur !...
Fuïons ... Mais le Roi vient ! Toi, qui vois ma douleur,
Ciel ! cache-lui du moins....

SCENE IV.

EDOUARD, EUGENIE.

EDOUARD.

QUELLE crainte imprévûë
Vous éloigne, Madame, & vous glace à ma vûë ?

EUGENIE.

Les Cieux me ſont témoins que l'aſpect de mon

N'a jamais eu, Seigneur, rien de triste pour moi.

EDOUARD.

Votre Roi! Sort cruel! Ne puis-je donc paroître
Sous des titres plus doux que le titre de maître?
Malheureux sur le Trône, & toujours redouté,
N'ai-je d'autre destin que d'être respecté?
Souveraine des Rois, la Beauté n'est point née
Pour une dépendance au Peuple destinée;
L'empire est son partage, & c'est elle en ce jour,
C'est elle qu'avec moi va couronner l'Amour,
Si moins contraire enfin au bonheur où j'aspire,
Le sort veut terminer les maux dont je soupire.

EUGENIE.

Laissez aux malheureux la plainte & les douleurs;
Le Ciel pour Edouard a-t'il fait des malheurs?
S'il se mêle à vos jours quelque peine legere,
La gloire vous apelle & s'offre à vous distraire;
L'Univers vous attend, & vos premiers travaux
De ce siécle déja vous ont fait le Héros:
Soumettez les deux mers aux loix de l'Angleterre,
Allez: soyez l'arbitre & l'amour de la terre;
Je rendrai grace au Ciel, quand le bruit de vos faits
Viendra dans la retraite où je fuis pour jamais.

EDOUARD.

Ah! cruelle, arrêtez; vous avez dû m'entendre;

Tout vous a dit l'ardeur de l'Amant le plus tendre,
Et pour prix de mes feux, vous fuiriez des climats
Que je veux avec moi soumettre à vos apas!
Ne me derobez point le seul bien où j'aspire:
Je ne commencerai de compter mon Empire,
D'être, d'aimer mon sort, que du moment heureux
Où vous partagerez ma Couronne & mes feux...
Mais non.... Ce sombre accueïl m'aprend que je m'abuse,
Et ce n'est point vous seule ici que j'en accuse.

EUGENIE.

Ne soupçonnez que moi: sur mon devoir, Seigneur,
Je ne connus jamais de maître que mon cœur.

SCENE V.

EDOUARD.

Elle fuit! Quelle haine, & quel sensible outrage!
Superbe Citoïen, voilà donc ton ouvrage!
On t'accusoit; mon cœur n'osoit te soupçonner;
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traitre à condanner?
Où me reduit l'ingrat! Que sert ce diadême,
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime?
Mais quel est cet Himen dont on défend les droits?

Quels Sujets orgueilleux ! Eſt-ce un peuple de
Rois ?
Quelles ſont ces vertus farouches & biſares ?
Le devoir en ces lieux fait-il donc des Barbares ?
Par un terrible exemple il faut leur enſeigner
Qu'il n'eſt ici qu'un maître, & que je ſçai regner.
Hola, Gardes !

SCENE VI.

EDOUARD, VOLFAX.

EDOUARD.

Volfax, venge-moi d'un Rebelle.

VOLFAX.

Seigneur, nommez le traitre, & cette main fidéle...

EDOUARD.

Au nom du criminel tu frémiras d'effroi ;
Ce Sage revéré, cet ami de ſon Roi,
Comblé de mes bienfaits, chargé de ma puiſ-
ſance,
Le croiras-tu ? Vorceſtre, oui, Vorceſtre m'of-
fenſe ;
Il oſe me trahir.

VOLFAX.

Vorceſtre ! Lui, Seigneur !
Lui, qui parut toujours l'oracle de l'honneur !
Peut-être en croïez-vous un douteux témoi-
gnage ;

EDOUARD.

Je n'en crois que moi-même, & j'ai reçû l'outrage.
Cet esprit de revolte éclaire enfin mes yeux,
Et me confirme trop des soupçons odieux.

VOLFAX.

On vient de m'annoncer la trame la plus noire....
Je le justifiois !... O Ciel ! Qu'on doit peu croire
Aux dehors imposans des humaines vertus !

EDOUARD.

Parle : que t'a-t'on dit ? Rien ne m'étonne plus.

VOLFAX.

Dispensez-moi, Seigneur, d'en dire davantage ;
Il est d'autres témoins des maux que j'envisage,
Et je crois avec peine un si noir attentat.

EDOUARD.

Acheve, je le veux ; je crois tout d'un ingrat.

VOLFAX.

J'obéis, puisqu'enfin ce n'est plus qu'un coupable,
Je vois que son forfait n'est que trop véritable ;
Je raproche les tems, ses projets, ses discours :
Dans le conseil, Seigneur, vous l'avez vû toujours
Contraire à vos desseins, contraire à votre gloire,
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire :
Je vois trop maintenant par quels motifs secrets
Ses dangereux conseils ne tendent qu'à la paix.

EDOUARD.

Oüi, tu m'ouvres les yeux ; aujourd'hui même encore,

Trahiſſant le renom dont l'Univers m'honore,
Il m'oſoit conſeiller un indigne repos.

VOLFAX.

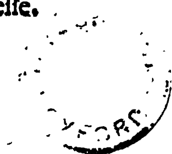
Pour en ſçavoir la cauſe, aprenez ſes complots ;
Dans la ſécurité d'une paix infidelle,
On vous laiſſe ignorer que l'Ecoſſe rebelle....

EDOUARD.

Je ne le ſçai que trop : de fidéles Sujets
M'ont découvert ſans lui ces mouvemens ſecrets.

VOLFAX.

De ces déguiſemens l'honneur eſt-il capable ?
Qui peut taire un complot, lui-même en eſt coupable.
Peut-être juſqu'au Trône oſant porter ſes vœux,
Apui des Ecoſſois, il veut regner ſur eux :
C'eſt pour favoriſer ces ligues ennemies,
Qu'il prétend ſeparer vos forces réünies,
En des Ports différens diſperſer vos Vaiſſeaux,
Et borner à regner le deſtin d'un Héros :
Il avoit des vertus, il avoit votre eſtime,
Seigneur ; mais pour regner quand il ne faut qu'un crime,
L'honneur eſt-il un frein à l'orgueil des Mortels ?
L'eſpoir du Trône a fait les fameux criminels,
Et fauſſe trop ſouvent, cette altiere ſageſſe
N'attend qu'un crime heureux pour montrer ſa baſſeſſe.



EDOUARD.

Le perfide !

VOLFAX.

Je crains autant que ſa fureur
Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :
Par ces vains préjugés, entraînés dans ſes brigues,
Tous croiront vous ſervir en ſervant ſes intrigues :
De la Rebellion l'étendart abhorré
Deviendroit dans ſes mains un étendart ſacré....

EDOUARD.

Va : qu'on l'amene ici... Mais que vois-je ? Il s'avance.

SCENE VII.

EDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX.

VORCESTRE.

Daignez remplir, Seigneur, ma derniere eſpérance ;
Si le Ciel m'eût permis de conſacrer toujours
Au bien de cet Etat mes travaux & mes jours,
J'euſſe eté trop heureux : par un deſtin contraire,
Forcé, vous le ſçavez, au malheur de déplaire,
Trop vrai pour me trahir, je dois fuïant ces lieux
Souſtraire à vos regards un objet odieux :
Souffrez donc qu'aujourd'hui, dans un obſcur aſile,
Inutile à l'Etat, moi-même je m'exile ;

Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
Pour la félicité d'un Peuple généreux,
J'attendrai ſans regret la fin de ma carriere,
Si d'un dernier regard honorant ma priere,
Vous conſervez, Seigneur, par de juſtes projets,
Le premier bien d'un Roi, l'amour de vos Sujets.

EDOUARD.

Vous aprendrez dans peu ma volonté ſuprême;
Sortez.

SCENE VIII.

EDOUARD, VOLFAX.

EDOUARD.

Qu'ai-je entendu ? Qu'en croiras-tu toi-même ?
Peut-on le ſoupçonner de tramer un forfait,
Quand il fuit, & ne veut qu'un exil pour bienfait?

VOLFAX.

Seigneur, ainſi que vous, ſa démarche m'étonne;
Que ne puis-je penſer qu'à tort on le ſoupçonne?
Mais deux garans trop ſûrs de cette trahiſon,
Malgré moi m'ont conduit au-de-là du ſoupçon.
Je dirai plus, Seigneur; le zele qui m'éclaire
Me fait jour à travers ce ténébreux miſtere:
Par le pas qu'il a fait, je le crois convaincu:
Le crime prend ſouvent la voix de la vertu.
Oui, ce même départ qu'aprête l'infidelle,
Eſt de ſa trahiſon une preuve nouvelle;

S'il vous fait consentir à son éloignement,
C'est pour tromper vos yeux, & fuir plus sûrement :
Cet exil prétendu que ses vœux vous demandent
Joindra peut-être un Chef aux traitres qui l'attendent;
Dans ces climats conquis, placés tous par son choix,
Ceux qui regnent pour vous, marcheront à sa voix :
Tout le seconde enfin, & tout veut qu'on le craigne ;
S'il demeure, il conspire ; & s'il échape, il regne.
Tout dépend d'un instant, il peut vous prévenir;
Sous des prétextes vains, sa fille prête à fuir
Va sans doute habiter une terre ennemie ;
Et dans ce même instant peut-être qu'Eugenie....

EDOUARD.

Elle fuit !... C'en est trop ; prévenons des ingrats:
Je m'en fie à ton zele, observe tous leurs pas :
Je veux dès ce moment m'éclaircir sur son crime;
Et s'il n'est que trop vrai, que trompant mon estime,
Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits,
Je n'aurai pas long tems à craindre des forfaits.

ACTE III.

SCENE I.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

NON, Madame, à vos voeux rien ici ne s'opose ;
Le Roi veut vous parler : j'en ignore la cause ;
Mais ne redoutez rien ; Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers ;
Sur la foi des témoins que j'ai sçû lui produire,
Edouard convaincu me laisse tout conduire :
Dans son courroux pourtant, inquiet, consterné,
Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné ;
Mais il vient.

SCENE II.

EDOUARD, ALZONDE *sous le nom d'Aglaé.*

ALZONDE.

PAr votre ordre en ces lieux apellée,
Quel soin vous intéresse au sort d'une exilée ?
Puis-je esperer, Seigneur, qu'un secours généreux
Va mettre fin aux maux d'un destin rigoureux ?

EDOUARD.

Oüi, fidéle Aglaé, pour terminer vos peines ;

Attendez tout de moi, si vous calmez les miennes ;
De ce funeste jour vous sçavez les malheurs,
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs :
Accablé de remords, de tristesse & de crainte,
Mais comptant sur vos soins, je parle sans contrainte ;
Vous me voïez rempli du désespoir amer
D'affliger, d'allarmer ce que j'ai de plus cher ;
L'amitié, je le sçai, avec elle vous lie :
C'est vous intéresser que nommer Eugenie.
Si vous chérissez donc sa gloire & son bonheur,
Et si jamais l'Amour a touché votre cœur,
Sauvez-la, sauvez-moi : par un recit fidelle
Allez la rassurer dans sa fraïeur mortelle ;
On accuse son Pere, il n'est point condamné ;
A la rigueur des loix s'il semble abandonné,
Des fureurs d'un Amant qu'elle excuse le crime :
J'ai moins prétendu perdre un Sujet que j'estime,
Qu'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour ;
L'Amour va reparer le crime de l'Amour ;
Oüi, fût-il condamné : le sang de ce que j'aime
Est sacré dans ces lieux ainsi que le mien même ;
Sans le sceau de ma main les loix ne peuvent rien :
Le coupable est son Pere, & son Pere est le mien ;
Qu'elle vienne ; elle sçait mon trouble & sa puissance,
Qu'un seul de ses regards enchaîne ma vengeance,

J'espere tout du sort, puisqu'il a confié
La cause de l'amour aux soins de l'amitié.
Je ne veux qu'une grace : à mes feux moins contraire,
Qu'elle n'écoute plus un préjugé severe;
Que par un tendre Amant son front soit couronné
Qu'elle accepte mon cœur, & tout est pardonné.

ALZONDE.

Seigneur, si vous voulez le bonheur de sa vie,
Si vous daignez m'en croire, oubliez Eugenie;
On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné,
Par lui-même à l'exil, aux larmes condamné:
Sans lui faire achêter la grace qu'elle espere,
Sans troubler son repos, terminez sa misere:
N'attendez pas qu'ici, pleurante à vos genoux,
Elle vienne arrêter un funeste courroux;
Sûre que l'équité va lui rendre son Pere,
Sa vertu ne sçait point descendre à la priere;
Mettez fin à ses maux, si vous y prenez part,
Et faites son bonheur en souffrant son départ.

EDOUARD.

Moi! que pour son bonheur je m'intéresse encore,
Tandis que sur la foi des feux que je déplore,
La cruelle se plaît à faire mon malheur,
Me brave avec orgueil, me fuit avec horreur!
Il en faut à ma gloire épargner la foiblesse;
Vengeons d'un même coup mon Trône & ma tendresse;

Pour ſauver un Proſcrit, que peut-elle aujourd'hui,
Quand elle eſt à mes yeux plus coupable que lui..
Que dis-je ? Quand je puis terminer tes allarmes,
Quand la main d'un Amant doit eſſuïer tes larmes,
Je livrerois ton Pere au glaive d'un bourreau !
J'attacherois tes yeux ſur un affreux tombeau,
O ma chere Eugenie ! Ah ! punir ce qu'on aime,
Fraper un cœur chéri, c'eſt ſe fraper ſoi-même :
Non, ſon ſeul ſouvenir deſarme mon tranſport.
Il faut, chere Aglaé, faire un dernier effort ;
S'il reſte quelqu'eſpoir à mon ame enflammée,
Raſſurez, ramenez Eugenie allarmée :
Qu'abrégeant à la fois ſa peine & mon tourment,
Au tribunal d'un Juge elle trouve un Amant.
Dites-lui mon amour, mes pleurs, ma fureur même,
Tout eſt juſtifié par un amour extrême :
Mais ſi fidéle encore à de fauſſes vertus,
Si pour le vain honneur d'un ſuperbe refus,
Trop ſûre qu'arrêtant un jugement ſevere,
Mon cœur va prononcer la grace de ſon Pere,
Evitant ma preſence, & fuïant ce palais,
Elle bravoit mes feux, mon courroux, mes bienfaits,
Il m'en coûtera cher ; mais j'atteſte la gloire
Que de ſes vains attraits j'efface la mémoire,
Et ſon Pere, à l'inſtant déchû de tous ſes droits,

N'eſt plus qu'un criminel que j'abandonne aux loix.
Ne perdez point de tems ; allez, je vous confie
Mes deſſeins, mon eſpoir, le ſecret de ma vie :
Priez, promettez tout, effraïez, s'il le faut :
Un mot va décider le trône ou l'échaffaut ;
Son ſort eſt dans ſes mains : allez ; qu'elle prononce :
Le deſtin de mes jours dépend de ſa reponſe.

SCENE III.

ALZONDE.

JE ne formois donc pas un frivole ſoupçon !
Trop heureuſe rivale... Ah, que dis-je ? Et quel nom !
N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire,
Et rendu tout mon cœur au ſoin de la Victoire ?...
Quoi, des ſoupirs encor reviennent me trahir !
Falloit-il le revoir, s'il falloit le haïr ?
Ton ſuplice eſt entier, Amante infortunée !
Il ne manquoit aux maux qui font ta deſtinée,
Que d'entendre d'un cœur dont tu ſubis la loi,
Des ſoupirs échapés pour une autre que toi !
Je n'en puis plus douter, & pour comble d'outrage,
On veut que leur bonheur ſoit encor mon ouvrage !
J'en rends grace au deſtin : ce ſoin qui m'eſt commis,

M'aide à déſeſperer mes cruels ennemis ;
Dans le ſang le plus cher repandu par ma haine,
Que tout ici gémiſſe & ſouffre de ma peine :
On retranche à l'horreur de ſes maux rigoureux
Ce qu'on en peut verſer ſur d'autres malheureux,
Tremble, crédule Amant ; en frapant ce qu'il aime,
L'amour eſt plus cruel que la haine elle-même ;
Mais ma Rivale vient : cachons-lui ſon bonheur,
Diſſimulons ma rage, & trompons ſa douleur.

SCENE IV.

ALZONDE *ſous le nom d'Aglaé*, EUGENIE.

EUGENIE.

Ah, ma chere Aglaé, dans quel tems déplorable
Me laiſſez-vous livrée à l'effroi qui m'accable ?
Iſmene ne vient point en diſſiper l'horreur :
Tout me fuit, tout me laiſſe en proie à ma douleur.

ALZONDE.

Si vous en voulez croire & ma crainte & mon zele,
Fuïez, chere Eugenie, une terre cruelle ;
Des mêmes délateurs je redoute les coups,
Peut-être leur fureur s'étendroit juſqu'à vous ;
Il en eſt tems encor, fuïez.

EUGENIE.

Moi, que je fuïe ?

Je crains; mais pour mon Pere, & non pas pour
ma vie.

SCENE V.

ALZONDE *sous le nom d'Aglaé*, EUGENIE, ISMENE.

EUGENIE.

Eh bien, que m'aprens-tu?

ISMENE.

Le silence & l'effroi
Environnent les lieux qui nous cachent le Roi;
Je n'ai vû que Volfax: il me fuit, & peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vû naître,
Madame, vous pourrez les aprendre de lui.

EUGENIE.

Vous, ma chere Aglaé, vous, mon unique apui,
Pénétrez jusqu'au Prince: allez, tâchez d'aprendre,
Si, suspendant ses coups, il daigne encor m'entendre:
De la vertu trahie exposez le malheur,
Et s'il parle de moi.... Dites-lui ma douleur;
Dites-lui que j'expire en proie à tant d'allarmes,
Que je n'aurois pas crû qu'il fit couler mes larmes
Qu'il voulût mon trépas, & qu'aujourd'hui sa main
Dût conduire le fer qui va percer mon sein.

SCENE VI.

EUGENIE, VOLFAX, ISMENE.

EUGENIE.

RAssurez-moi, Milord; quel forfait se prépare?
De l'auteur de mes jours quel malheur me separe?

VOLFAX.

Un ordre souverain l'a commis à mes soins;
C'est tout ce que je sçai.

EUGENIE.

Puis-je le voir du moins?
Vous le plaignez sans doute; une ame généreuse
Ne voit point sans pitié la vertu malheureuse:
Venez, guidez mes pas; il n'est point de danger,
Point de mort qu'avec lui je n'ose partager.

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir, & ses Juges peut-être
Devant eux à l'instant vont le faire paroître.

EUGENIE.

Des Juges! De quel crime a-t'on pû le charger?
Quel Citoïen plus juste ose l'interroger?....

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'aproche,
Un Sujet rarement est exemt de reproche.

EUGENIE.

Arrêtez; à ses mœurs votre respect est dû:
La vertu dans les fers est toujours la vertu;
Sa probité toujours éclaira sa puissance;

Que pour des cœurs voüés au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne ſoit que le droit deteſté
D'être injuſte & cruel avec impunité ;
Pour les cœurs généreux que l'honneur ſeul inſpire,
Ce rang n'eſt que le droit d'illuſtrer un Empire,
De donner à ſon Roi des conſeils vertueux,
Et le ſuprême bien de faire des heureux :
Toi qui peu fait ſans doute à ces nobles maximes,
Oſes ternir l'honneur par le ſoupçon des crimes,
Tu prens pour en juger des modeles trop bas ;
Reſpecte le malheur, ſi tu ne le plains pas :
Aprens que dans les fers la probité ſuprême
Commande à ſes tirans, & les juge elle-même :
Mais c'eſt trop m'arrêter, & tu pourrois penſer
Qu'à briguer ton apui je daigne m'abaiſſer ;
Le Trône ſeul a droit de me voir ſupliante ;
Je vais....

VOLFAX.

Un ordre exprès s'opoſe à votre attente ;
Du Trône, dans ce jour, tout doit être écarté,
Madame, & votre nom n'en eſt pas excepté.

SCENE VII.

EUGENIE, ISMENE.

EUGENIE.

D'Un tribunal cruel on m'interdit l'entrée :
O mon Pere! ô forfait! ſa perte eſt aſſurée;

Du parricide affreux qu'aprête leur fureur,
Mon sang glacé d'éfroi me présage l'horreur.

ISMENE.

Ses amis, sa vertu, la voix de la Justice....

EUGENIE.

Est-il des droits sacrés, si l'on veut qu'il périsse?
Et des amis, dis-tu? Quel nom dans ce séjour!
La sincere Amitié n'habite point la Cour;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un maître;
Tout y devient flatteur, tout flatteur cache un traitre.
Eût-il gagné les cœurs par des bienfaits nombreux,
Ose-t'on être encor l'ami d'un malheureux?
De la Cour un instant change toute la face;
Tout vole à la faveur, tout quitte la disgrace;
Ceux mêmes qu'il servit ne le défendront pas:
Le jour d'un nouveau regne est le jour des ingrats.
Mais quel affreux silence & quelle solitude!
Chaque moment ajoûte à mon inquiétude;
Instruite de ma crainte, Aglaé ne vient pas;
Allons la retrouver; elle me fuit: hélas!
Je ne le vois que trop; sa tendresse sans doute
Craint de me confirmer le coup que je redoute.

SCENE VIII.

ARONDEL, EUGENIE, ISMENE.

ARONDEL.

Dans ce séjour coupable, où tout change aujourd'hui,
Où les cœurs vertueux ont perdu leur apui,
Si par des sentimens au-dessus du vulgaire
Jusques dans ses malheurs la vertu vous est chere,
Qu'en ces funestes lieux par vous je sois guidé :
Parlez ; daignez m'aprendre où Vorcestre est gardé ?

EUGENIE.

Généreux Etranger, Mortel que je revere,
Qui vous rend si sensible au malheur de mon pere?

ARONDEL.

Vous, sa fille ? O bonheur !....

EUGENIE.

Quelle tendre pitié,
Quel héroïque effort vous conduit ?

ARONDEL.

L'amitié.
D'un cœur solide & vrai vantez moins la constance ;
Le devoir n'a point droit à la reconnoissance.
Le Trône est entouré d'un peuple adulateur,
Et l'ami d'un heureux n'est souvent qu'un flateur:
J'étois de sa vertu l'adorateur fidelle,
Elle reste à son cœur, je lui reste avec elle ;

Je ferois ignoré dans ce féjour nouveau ;
Car quoique cette Cour ait été mon berceau,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma vie,
Me rendent étranger au fein de ma patrie ;
Mais puifqu'encor propice en ce jour de courroux,
Le Ciel daigne m'entendre & m'adreffer à vous,
Madame, à vos regards je parois fans miftere ;
Vous voïez Arondel, l'ami de votre Pere :
Tandis qu'on ne l'a vû que puiffant & qu'heureux,
J'ai fui de la faveur le féjour faftueux,
Et je n'ai point groffi cette foule importune
Qui venoit à fes pieds adorer la fortune ;
Mais lorfque tout s'éloigne, & qu'il eft oublié,
Je reviens, & voici le jour de l'amitié.

EUGENIE.

O préfage imprévû d'un deftin plus profpere !
Puifqu'il vous rend à nous, le Ciel eft pour mon Pere.

ARONDEL.

Quand pour lui revenu, j'aportois des fecrets
Dûs au foin d'un Etat heureux par fes bienfaits,
Quoi ! je le vois trahi dans ces mêmes contrées
Où je comptois revoir fes vertus adorées !
Quels lâches impofteurs ont caufé ces revers ?
Tout abandonne-t'il Vorceftre dans les fers ?
N'eft-il plus à la Cour une ame affez hardie
Pour ofer s'élever contre la calomnie ?

O toi, qui dans des tems dont je garde les mœurs,
Inspirois nos aïeux, & faisois les grands cœurs,
Vérité généreuse, es-tu donc ignorée,
Et du séjour des Rois à jamais retirée ?
Nourri loin du mensonge & de l'esprit des Cours,
J'ignore de tout art les obliques détours ;
Mais libre également d'espérance & de crainte,
J'agirai sans foiblesse & parlerai sans feinte :
On expose toujours avec autorité
La cause de l'honneur & de la vérité :
Commandez : j'obéïs ; nul péril ne m'étonne :
Qui ne craint point la mort, ne craint point qui la donne.

EUGENIE.

Que puis-je décider ? vous-même, guidez-moi ;
Je ne sçai que gémir en ces momens d'effroi :
Volfax garde mon Pere, il en veut à sa vie ;
J'ai vû dans ses discours la bassesse & l'envie.
Ah ! si dans cet instant des Juges ennemis
Décidoient qu'en secret.... Ah ! Milord, j'en frémis !
Allons, servez de guide à mon ame égarée :
Du lieu qui le renferme environnons l'entrée,
Et si des assassins lui vont percer le flanc,
Ils n'iront jusqu'à lui que couverts de mon sang.

ARONDEL.

Non : il faut plus ici qu'une douleur stérile ;
Forcez des Courtisans la cohorte servile ;

Confondez l'imposture, éclairez l'équité,
Et jusqu'au Trône enfin portez la vérité :
Au zele d'un Ami laissez le soin du reste ;
Vorcestre confondra cette ligue funeste,
Ou, si pour le sauver mes soins sont superflus,
Quand il expirera, je n'existerai plus.

SCENE IX.

EUGENIE, ISMENE.

EUGENIE.

ALLONS, puisqu'il le faut, tâchons de voir encore
Celui que je devrois haïr & que j'adore !
Il me rendra mon Pere : oüi, son cœur n'est point fait
Pour commander le meurtre, & souscrire au forfait ;
Mais si pour le fléchir, pour vaincre l'imposture,
Ce n'étoit point assez des pleurs de la nature,
Toi, dont je n'eus jamais imploré le secours,
Si je ne l'implorois pour l'auteur de mes jours,
Amour, viens dans son cœur guider ma voix tremblante,
Et prête ta puissance aux larmes d'une Amante !

ACTE IV.

SCENE I.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

As-tu ſervi les vœux d'un cœur déſeſperé ?
Au gré de ma fureur tout eſt-il préparé ?

AMELIE.

Vos ordres ſont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haine
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraine :
Mon ſort me veut coupable, il y faut conſentir ;
Ne laiſſons plus au Roi l'inſtant d'un repentir :
L'infidéle raport que je viens de lui faire,
Vainement a paru redoubler ſa colere.
Incertain, furieux, attendri tour-à-tour,
Juſques dans ſa fureur j'ai connu ſon amour ;
Il nommoit Eugenie ; il partage ſa peine :
S'il l'entend, il ſçait tout ; s'il la voit, elle eſt Reine ?
La grace de Vorceſtre eſt le prix d'un ſoupir :
Je connois trop l'amour, il ne ſçait point punir.
Quoi, ces périls, ces pleurs n'auroient ſervi qu'à rendre
Ma Rivale plus chere & ſon Amant plus tendre !
Il eſt tems de fraper ; pour combler tes rigueurs,
N'étoit-ce point aſſez d'unir tous les malheurs,
Ciel ! falloit-il auſſi raſſembler tous les crimes ?

Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes ?
Vengeance, désespoir, vertus des malheureux,
Je n'espère donc plus que ces plaisirs affreux,
Que présente à la haine, à la rage assouvie,
L'aspect d'un ennemi qu'on arrache à la vie !

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

ALZONDE.

Eh bien, qu'attendez-vous ? Quelle lente fureur !
Un crime sans succès perd toujours son auteur ;
Songez que si le Roi voit Eugenie en larmes...

VOLFAX.

Madame, épargnez-vous d'inutiles allarmes ;
Aux cris dont sa douleur vient remplir ce palais,
Du Trône jusqu'ici j'ai sçû fermer l'accès :
Solitaire & plongé dans un morne silence,
Edouard laisse agir mes soins & ma vengeance,
Et l'on n'interrompra ce silence fatal,
Qu'en lui portant l'arrêt qui proscrit mon Rival.
Tout nous seconde enfin ; sa ruine est certaine ;
Jaloux de son crédit, & liés à ma haine,
Ses Juges vont hâter son arrêt & sa mort :
Vos voeux seront remplis ; je commande en ce Port,
Madame, & dès demain cessant d'être captive,
Pour revoir vos Etats vous fuirez cette rive.

ALZONDE.

Perdez votre ennemi : mon funeste courroux
Ne sera point oisif en attendant vos coups.

SCENE III.

VOLFAX.

L'Abîme est sous tes pas, ambitieuse Reine ;
Tu crois que je te sers, je ne sers que ma haine ;
Mon Rival abattu, je comble tes revers ;
Je me suffis ici, je te nomme & te perds.
Mon sort s'affermira par leur chûte commune :
Point de lâches remords ; accablons l'infortune.
Mais quel est l'étranger qui s'est offert à moi ?
Il prétend voir, dit-il, ou Vorcestre ou le Roi ;
Peu commune à la Cour, sa fermeté m'étonne ;
Je n'ai pû m'éclaircir sur ce que je soupçonne ;
Pour surprendre un secret qu'il craint de dévoiler,
Je veux qu'à mon Rival il vienne ici parler.

SCENE IV.

VOLFAX, GLASTON, GARDES.

VOLFAX.

GArdes, faites venir Vorcestre en ma présence ;
Vous, fidéle Glaston, veillez dans mon absence ;
Caché près de ces lieux, tandis que j'entendrai

D'un entretien suspect le secret ignoré ;
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite :
C'est son ordre absolu que ma voix vous repéte.

SCENE V.

VORCESTRE, VOLFAX, GARDES.

VORCESTRE.

QUe dois-tu m'annoncer ? Ne faut-il que mourir ?

VOLFAX.

Un étranger demande à vous entretenir ;
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire :
Edouard le permet : Gardes, qu'on se retire.

SCENE VI.

VORCESTRE *seul.*

EH ! Qui peut me chercher dans ces funestes lieux ?
Est-ce un heureux secours que m'adressent les Cieux ?
Quel que soit l'Inconnu que je vais voir paroître,
Dieu juste ! fais du moins qu'il ne soit point un traitre,
Que je puisse par lui détruire un attentat,
Non pour sauver mes jours, mais pour sauver l'Etat....
Où respire, où gémit ma fille infortunée ?
Tu connois sa vertu, conduis sa destinée...

Quand j'éprouve des maux qui ſemblent n'être
faits
Que pour être la honte & le prix des forfaits,
Je ne t'accuſe point, Arbitre de ma vie :
Lorſque la liberté, l'ame de la patrie,
Voit dégrader ſes droits, voit tomber ſa grandeur,
La mort eſt un bienfait, & non pas un malheur...
Ignorât-on le ſort que nous devons attendre,
Et ſous quels Cieux nouveaux notre eſprit va ſe
rendre,
Le deſir du néant convient aux ſcélérats :
Non, je ne puis penſer que la nuit du trépas
Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame,
Qu'alluma l'Immortel, d'une céleſte flâme ;
La vertu malheureuſe en ces jours criminels,
Annonce à ma raiſon les ſiécles éternels :
Pour la ſeule douleur la vertu n'eſt point née,
Le Ciel a fait pour elle une autre deſtinée.
Plein de ce juſte eſpoir, je m'éléve aujourd'hui
Vers l'être bienfaiſant qui me créa pour lui....
Mais qui s'avance ici ?

SCENE VII.

VORCESTRE, ARONDEL.

VORCESTRE.

QUel deſſein vous améne ?

ARONDEL *l'embrassant.*

Cher Vorcestre !....

VORCESTRE.

Que vois-je ? Ah ! je m'en crois à peine...

Quoi, c'est vous, Arondel ! c'est vous que je revois,
Et que j'embrasse, hélas ! pour la derniere fois !
Dans cet instant mêlé de joie & de tristesse,
De mes sens interdits soutenez la foiblesse...
Que venez-vous chercher aux portes de la mort ?
Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux sort ?
Quel desert à mes soins cachoit vos destinées ?
Privé de vous, hélas ! j'ai perdu mes années,
Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes souhaits
Que pour sentir l'horreur de vous perdre à jamais ?

ARONDEL.

Ne donnons point ce tems à d'inutiles plaintes ;
Osez briser vos fers, & dissipez nos craintes :
Le jour déja plus sombre aide à tromper les yeux
Je reste ici : pour vous, abandonnez ces lieux,
Fuïez avec horreur une indigne Patrie :
Déja par mes conseils, par les soins d'Eugenie
Une barque s'aprête : allez, passez les mers ;
Vivez, si vous m'aimez ; cette garde, ces fers,
Ces murs n'allarment point un ami magnanime ;

L'apareil de la mort n'étonne que le crime ;
Souffrez qu'en vous sauvant, l'intrépide amitié
Prenne l'emploi du Ciel qui vous laisse oublié.

VORCESTRE.

J'emploirois pour la vie un lâche stratagême !
Je pourrois à la mort exposer ce que j'aime !
Je ne crains rien pour moi : pour vous seul j'ai frémi ;
Fuïez, abandonnez un malheureux ami :
Je sens, comme ma fin, l'instant qui nous separe ;
Mais fuïez, craignez tout dans ce Palais barbare :
Je mourrai doublement si vous y périssez.

ARONDEL.

J'aurois crû qu'en m'aimant vous m'estimiez assez
Pour devoir m'épargner le soupçon de la crainte,
Et me croire au-dessus du sort & de la plainte :
Vous me connoîtrez mieux : si vous voulez périr,
Je ne vous quitte point, Ami, je sçai mourir :
Convaincu, comme vous, du néant de la vie,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie ?
Aveugle sur son être, incertain, accablé,
Dans ce séjour mortel le Sage est exilé ;
Il voit avec transport la fin de la carriere,
Où doit naître à ses yeux l'immortelle lumiere :
Dans cette nuit d'erreurs la vie est un sommeil,
La mort conduit au jour, & j'aspire au reveil ;
Mais suspendant ici cette sagesse austere,
Ne songez aujourd'hui qu'au tendre nom de pere ;

Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous,
Eugenie en ce lieu feroit à vos genoux :
Prête à chercher fa mort, refoluë à vous fuivre ;
Ah ! fi fa tendre voix vous conjuroit de vivre,
Vous refuferiez-vous à fa vive douleur ?
Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le cœur....
Ignorez-vous l'oprobre où vous expofe un traître ?
Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-être....
O honte ! Quoi, tomber fous cette indigne main !
Fuïez, je crois déja voir le glaive affaffin.

VORCESTRE.

Quelle que foit la main qui m'ôtera la vie,
Qui meurt dans fa vertu, meurt fans ignominie.

ARONDEL.

La gloire, je le fçai, devroit fuivre une mort,
L'ouvrage de la fraude & le crime du fort ;
Mais à tout condamner la foule accoutumée,
Sur le crime aparent flétrit la renommée ;
Qui pourroit fe défendre & ne le daigne pas,
Veut perdre avec le jour l'honneur de fon trépas.

VORCESTRE.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle-même :
Ce n'eft point fon renom, ce n'eft qu'elle que j'aime ;
Que l'Univers aprouve ou condamne mes fers ;

Ami, vous m'estimez ; voilà tout l'Univers :
A parler pour mes jours si mon cœur se refuse,
Je sçai mon plus grand crime, il n'admet point d'excuse,
Et l'innocence enfin, peu faite à suplier,
Ne descend point au soin de se justifier :
En conservant mes jours, je perdrois votre estime
Si je pouvois ramper sous la main qui m'oprime,
Si l'aspect de ma fin pouvoit m'intimider ;
Je sçai quitter la vie, & non la demander.
Retournez vers ma fille, & cessant de m'abattre,
Ami, ne m'offrez plus ses larmes à combattre ;
Les maux, les fers, la mort, je puis tout surmonter,
Je n'ai que sa douleur & vous à redouter ;
Epargnez-moi l'horreur où ce moment me livre,
Au nom de ma tendresse, ordonnez-lui de vivre ;
Au nom de l'amitié, dont les augustes nœuds
Survivent au trépas dans les cœurs vertueux,
Qu'elle me trouve en vous, & qu'elle vous soit chere ;
Quand je meurs, mon ami de ma fille est le pere ;
Je vivrai dans vos cœurs : que ma mort à jamais
Emporte votre estime & non pas vos regrets.

ARONDEL.

Ainsi rien ne fléchit ce courage intrépide...
Je me livre moi-même au transport qui vous guide ;

Éh bien, cruel ami, puisqu'immolant vos jours,
Vous refusez de fuir, il faut d'autres secours;
Je vous dois des conseils dignes d'un cœur sublime.
Le suplice a toujours l'aparence du crime:
Sauvez de cet affront votre nom respecté,
Et marquez-le du sceau de l'immortalité:
Périr sous les regards du traître qui vous brave,
Périr dans les tourmens, c'est périr en esclave:
Non, il faut mourir libre, & décider sa fin,
Un cœur indépendant doit faire son destin;
Des sens épouvantés étouffant le murmure,
Un cœur vraiment Anglois s'asservit la nature,
Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers,
Il sçait vaincre la mort, l'effroi de l'Univers:
Pour vous affranchir donc au sein de l'esclavage,
Pour tromper vos tirans, & confondre leur rage,
Je vais.... glacé d'horreur & saisi de pitié,
Vous fournir un secours dont frémit l'amitié!
Je frissonne en l'offrant.... mais un devoir austere
M'impose malgré moi ce cruel ministere.
Vous étes désarmé... ce poignard est à vous;
Que votre sein ne soit percé que de vos coups:
Prenez ce fer, frapez, je m'en reserve un autre,
Trop heureux que mon ame accompagne la vôtre,
Et qu'admirant un jour ce généreux courroux,
Londres nomme l'Ami qui tomba près de vous.

VORCESTRE.

Quelque honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Se donner le trépas, est le destin d'un lâche ;
Sçavoir souffrir la vie, & voir venir la mort,
C'est le devoir du Sage, & ce sera mon sort ;
Le désespoir n'est point d'une ame magnanime :
Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime ;
La vie est un dépôt confié par le Ciel,
Oser en disposer, c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle,
J'attens que dans son sein son ordre me rapelle ;
N'outrons point les vertus par la ferocité,
Restons dans la nature & dans l'humanité :
Garde ce triste don ; ton ami ne demande
Qu'un service important que l'Etat te commande ;
Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis,
Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris,
Quand l'aportant au Roi, j'ai trouvé l'esclavage ;
Porte-le : d'un Perfide il y verra l'ouvrage....

SCENE VIII.

VOLFAX, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

VOLFAX.

Holà, Gardes, à moi ! saisissez-les tous deux

ARONDEL, *frapant Volfax du poignard qu'il tenoit encore.*

Voilà ton dernier crime ; expire, malheureux.
(Il jette le poignard.)
(Aux Gardes.)
Faites votre devoir : je suis prêt à vous suivre ;
Vous vivrez, cher Vorcestre, ou je cesse de vivre. *(On l'emméne.)*

VORCESTRE.

Separés si long tems deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour se voir réünis!

ACTE V.

SCENE I.

EDOUARD, GLASTON, GARDES.

EDOUARD.

OUI je vais confirmer l'arrêt de son suplice :
Qu'avant tout cependant cet ami, ce complice,
Qui s'obstine au silence, & brave le danger,
Soit conduit devant moi : je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du Palais Eugenie éplorée
Depuis long tems, Seigneur, en demande l'entrée.

EDOUARD.

Qu'elle paroisse ; allez.

SCENE II.

EDOUARD.

JE vais la voir enfin :
Je tremble... Je frémis... Quel sera mon destin ?
Qu'Eugenie à mon cœur laisse au moins l'espérance,
Et je lui rends son Pere... O Ciel ! elle s'avance :
Sa grace est dans ses yeux.

SCENE III.

EDOUARD, EUGENIE.

EUGENIE.

POur la derniere fois
Je puis enfin, Seigneur, vous adresser ma voix :
Mon Pere est condamné : Souverain de sa vie,
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie ?

EDOUARD.

Je pouvois le sauver, quoiqu'il fût convaincu ;
Il va mourir, Madame, & vous l'avez voulu.

EUGENIE.

Le plus juste des Rois permettra-t'il le crime ?
D'infâmes délateurs, qu'un vil espoir anime,
Ont osé le charger du plus faux attentat,
Des traîtres ont jugé le soutien de l'Etat :
Que son Maître le juge, ou s'il faut qu'il périsse;
Si, détournant les yeux, vous souffrez l'injustice,

S'il n'obtient plus de vous un reste d'amitié,
A ma douleur du moins accordez la pitié ;
Ma vie est attachée à celle de mon Pere :
Ainsi donc par vos coups je perdrois la lumiere !....
Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de courroux :
Achevez, pardonnez, je tombe à vos genoux.

EDOUARD *la relevant.*

En quel état vous vois-je, ô ma chere Eugenie ?
Vous l'objet de mes vœux, vous l'espoir de ma vie ;
Commandez en ces lieux ; n'accablez plus mon cœur
Du remord d'avoir pû causer votre douleur :
Quoi, c'est vous qui priez ! C'est moi qui vous afflige !
A quels affreux excès votre haine m'oblige ?
Terminez d'un seul mot ma peine & votre effroi :
Regnez ; au même instant donnant ici la loi,
Vous dérobez Vorcestre au coup qui le menace ;
C'est moi qui dans ce jour vous demande sa grace.

EUGENIE.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang,
Vous sçavez quel devoir m'éloigne de ce rang.

EDOUARD.

Oüi, je sçai mon malheur ; ce jour épouvantable,

Quand j'en doutois encore, & m'éclaire & m'accable :
Cessez de m'oposer des détours superflus,
Cruelle, je vois trop d'où partent vos refus :
Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux sont votre peine,
Sous le nom du devoir vous déguisez la haine ;
Vous le voulez, Madame : il faut y consentir ;
De mon cœur déchiré cet amour va sortir :
C'en est fait ; mais songez qu'après cette victoire,
Si je puis l'obtenir, je suis tout à ma gloire,
Qu'à ma gloire rendu, n'agissant plus qu'en Roi,
Un pardon dangereux ne depend plus de moi ;
La Justice a parlé, je lui dois sa victime....
Vous voïez la fureur & l'amour qui m'anime,
Madame, prononcez... c'est le dernier moment ;
Le Maître va parler, si l'on brave l'Amant.

EUGENIE.

Où me reduisez-vous, Seigneur ? Jugez vous-même
A quel horrible état, à quel tourment extrême
Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux,
Pour qui le Ciel n'a fait qu'un destin rigoureux :
Tel est mon sort cruel : je veux sauver mon Pere ;
Mais soit qu'à vos desseins je ne sois plus contraire,
Soit que je m'y refuse en ce dernier moment,

Ce Pere infortuné périt également ;
Le ſuplice l'attend, ſi je vous ſuis rebelle ;
Il meurt de ſa douleur, ſi je trahis ſon zele.

EDOUARD.

C'eſt trop prier en vain, & c'eſt trop m'avilir :
Perdons des furieux, puiſqu'ils veulent périr.

Il veut ſortir.

EUGENIE.

Ah ! Seigneur, arrêtez.... & qu'enfin ma tendreſſe.... *à part.*
Que vais-je dire ?... Hélas !... Surmontons ma foibleſſe.
Puiſqu'il eſt vrai, Seigneur, qu'un aveugle courroux
Eſt le ſeul ſentiment qui vous reſte pour nous,
Accordez-moi du moins une grace derniere :
Qu'on ne me ferme plus la priſon de mon Pere,
Que l'embraſſant encor, qu'expirant dans ſes bras,
Je m'arrache à l'horreur d'aprendre ſon trépas.

EDOUARD.

L'infléxible rigueur de cette ame hautaine,
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haine ;
Sans ſes triſtes conſeils, ſans ſon farouche eſprit,
Pour me haïr toujours, votre cœur vous ſuffit....
Je ne me connois plus dans ce cruel outrage....
Vos malheurs & les miens vont être votre ouvrage.

SCENE IV.

EUGENIE.

O Rigoureux devoir!... Mes cris sont superflus,
Et mes gémissemens ne l'attendrissent plus....
Faut-il tout avoüer?...M'entendra-t'il encore?...

Des Gardes entrent, précédant Arondel.

Quel est cet apareil, ce trouble que j'ignore?

SCENE V.

EUGENIE, ARONDEL, GARDES.

EUGENIE.

AH! Milord, c'en est fait; je vais chercher la mort.

ARONDEL.

Arrêtez.... Elle fuit....

SCENE VI.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL.

QUel est donc notre sort?
Qu'attend-on? Et pourquoi me laisse-t'on la vie?
Ton crime est-il comblé, trop ingrate Patrie?
Renversant de tes loix le plus ferme soutien,
As-tu sacrifié ton dernier Citoïen?
Qu'est devenu Vorcestre? Affreuse incertitude!

Ne puis-je m'éclaircir dans mon inquiétude ?
Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort,
Revient à chaque instant multiplier la mort :

* *aux Gardes.*

Vous, * Ministres du meurtre & de la tirannie,
Si chez vous la pitié n'est point anéantie,
Repondez ; rassurez mon esprit incertain,
Ou comblez les horreurs de mon affreux destin...
Vous ne repondez rien ? Ce farouche silence,
Barbares, m'aprend trop ce qu'il faut que je pense.
Il est donc mort ! Frapez, terminez mon malheur ;
Qui versera mon sang sera mon bienfaiteur :
Achevez de briser la chaîne déplorable
Qui captive mon ame en ce séjour coupable,
Et délivrant mes yeux de l'aspect des Mortels,
Sauvez-moi de l'horreur de voir des Criminels.

SCENE VII.

GLASTON, ARONDEL, GARDES.

GLASTON.

Le Roi vient en ces lieux ; vous pourrez faire entendre
Ce qu'aux Pairs assemblés vous refusez d'aprendre,
Et vous justifiant...,

ARONDEL.

Vos soins sont superflus ;
A me justifier je ne m'abaisse plus :
Oui, je voulois parler : j'eûs servi l'Angleterre ;
Mais par son noir forfait cette coupable terre
Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses droits ;
De la Patrie enfin je n'entens plus la voix :
Des traîtres, des complots qu'elle soit la victime ;
L'horreur doit habiter dans le séjour du crime :
Que la guerre y repande & le deüil & l'éfroi,
Mon ami m'est ravi, tout est fini pour moi :
L'Univers ne m'est plus qu'un desert où j'expire...
Le suplice est-il prêt ? Je n'ai plus rien à dire.

SCENE VIII.

EDOUARD, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

EDOUARD.

DEmeure : quel secret t'unit aux attentats
Du traître, qui t'attend pour marcher au trépas ?

ARONDEL.

Qu'entens-je ? Il vit encore ! Apui de l'Innocence,
Je reconnois, ô Ciel ! J'adore ta puissance ;

Je reverrai Vorcestre ! O bonheur imprévû!
Je puis justifier, & sauver la vertu.

EDOUARD.

Pour ton propre forfait quand la mort te menace,
Téméraire, oses-tu parler d'une autre grace ?
Crois-tu, par ces dehors d'une fausse grandeur,
D'un infâme assassin annoblir la fureur ?
Toi, qui n'es dans ma Cour connu que par un crime,
Quel es-tu ? Quel destin, quelle fureur t'anime ?

ARONDEL.

Je reçois, sans rougir, les noms des scélérats ;
L'aparence m'accuse & je ne m'en plains pas ;
Mais puisque vous daignez m'interroger, m'entendre,
A votre estime encor, Seigneur, je puis prétendre ;
Je ne farderai point l'aveu que je vous dois :
Non, la vérité seule est la langue des Rois.
Souvent, dans les combats, le sang de mes Ancêtres
A coulé pour les Rois vos peres & nos maîtres,
Et le nom d'Arondel, qui vit encor en moi,
Ne vous annonce pas l'ennemi de son Roi ;
Au sein de ces honneurs qu'adore le Vulgaire,
Je pouvois conserver un rang héréditaire ;
Mais né libre, j'ai fui l'esclavage des rangs,
Et j'ai laissé ramper les flatteurs & les Grands :

Spectateurs des humains, Citoïens de la terre,
Pour vivre indépendant, je quittai l'Angleterre,
Et si, changeant de soins, je revois ce séjour,
L'intérêt de l'Etat a voulu mon retour :
En Norvége informé de la fuite d'Alzonde,
Et d'une trahison qu'ici même on seconde,
J'en venois à Vorcestre éclaircir les horreurs,
Et j'arrivois enfin, quand j'apris ses malheurs :
Je ne le défens pas des crimes qu'on m'annonce,
Défendu par ses mœurs, sa vie est ma reponse :
J'ai paru sans effroi ; plus stable que le sort,
L'amitié prend des fers & partage la mort :
Si j'ai puni Volfax, la plus pure lumiere
Va rendre à la vertu sa dignité premiere ;
Regardez cet écrit qu'a signé l'imposteur :
Vous connoissez la main, lisez, voïez, Seigneur,
Si les tourmens sont faits pour qui vous en délivre,
Et jugez qui des deux a mérité de vivre.

EDOUARD.

Que vois-je ? avec Volfax Aglaé conspiroit !
Dans quel abîme affreux le traître m'attiroit !

ARONDEL.

Son infléxible haine empêchoit Eugénie
De confondre à vos yeux la noire calomnie.

EDOUARD.

Mortel, ami des Cieux, vous, que leur équité
A chargé d'aporter ici la verité,
Vous verrez qu'Edouard est digne de l'entendre,

Et qu'il n'oprime point ceux qu'elle ſçait défendre ;
Vorceſtre dans mon cœur porte le coup mortel :
Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel,
Sans regret, ſans pitié j'attendois ſon ſuplice ;
Mais le courroux ſe taît où parle la juſtice :

Aux Gardes.

Vorceſtre eſt libre ; allez, qu'il paroiſſe à mes yeux,
Et pour mieux éclaircir ces projets factieux,
Qu'en ces lieux, à l'inſtant, Aglaé ſoit conduite;
Ignorant ſes complots, je permettois ſa fuite.
Glaſton, volez au Port : qu'aujourd'hui nul vaiſſeau
Ne s'éloigne d'ici ſans un ordre nouveau.

SCENE IX.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

ÉDOUARD.

Vorceſtre, paroiſſez : en vain la calomnie
Vous a voulu ravir & l'honneur & la vie ;
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'impoſteur ſauve la probité :
Briſer d'injuſtes fers, c'eſt vanger l'innocence :
Vous rendre à votre rang, vous laiſſer ma puiſſance,
C'eſt moins une faveur qu'un légitime choix :

La vertu doit regner, ou conseiller les Rois ;
Mais ces titres brillans s'obscurciroient peut-être,
S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître :
Vous sçavez trop pourquoi ce titre fut perdu ;
Vous sçavez à quel prix il peut être rendu.

VORCESTRE.

Si je pouvois changer ; par cet oprobre insigne,
De vos bienfaits, Seigneur, je me rendrois indigne :
Un lâche, au gré des tems, varie & se dément ;
Mais l'honneur se ressemble, & n'a qu'un sentiment.
Qu'attendez-vous, Seigneur ? On murmure, on conspire,
Un instant affermit ou renverse un Empire :
De traîtres investi, l'Etat veut en ce jour
Des soins plus importans que les soins de l'amour ;
La perfide Aglaé, ministre des rebelles,
Peut seule en dévoiler les trames criminelles ;
Que tarde-t'on, Seigneur, à la conduire ici ?

EDOUARD.

Mes ordres sont donnés ; on doit... Mais la voici

SCENE X.

EDOUARD, ALZONDE, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ARONDEL.

En croirai-je mes yeux? C'eſt elle-même...

ALZONDE.

Arrête,
Je te connois, je vois l'orage qui s'aprête;
Mais laſſe de la vie, & laſſe de forfaits,
J'éclaircirai ſans toi mes funeſtes ſecrets:

à Edouard.

Toi qui fais ma diſgrace &ma douleur profonde,
Reſpecte ton égale, & reconnois Alzonde.

EDOUARD.

Alzonde!

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras:
Mon nom eſt, je le ſçai, l'arrêt de mon trépas:
Mais quand toute eſpérance à mon ame eſt ravie,
Que craindre? Tu ne peux m'enlever que la vie:
Tu perdras davantage, & j'aurai la douceur
De te voir en mourant ſurvivre à ton malheur;
De mes reſſentimens je te laiſſe ce gage...
Mais trop long tems ici je contrains mon courage;
Alzonde, toujours Reine au milieu des revers,

Inconnuë à tes yeux, fut libre dans tes fers,
Et dans l'instant fatal, où tu peux me connoître;
Je sçai comme un grand cœur doit fuir l'aspect d'un Maître.

EDOUARD.

Gardes, suivez ses pas.

SCENE XI.

EDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

EDOUARD.

Mon esprit agité
Ne peut de ses discours percer l'obscurité:
Quel est cet avenir? Quelles sont ces disgraces
Que m'annoncent ici ses altieres menaces?
Que craindre? Elle est captive, & ce ton menaçant
Est le dernier transport d'un courroux impuissant;
Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
De voir, de consoler, d'obtenir ce que j'aime:
En faveur de mes vœux le Ciel s'est declaré:
Vous en voïez, Vorcestre, un présage assuré,
Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie,
Son choix n'est plus douteux, il couronne Eugenie.

SCENE XII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

GLASTON.

SEigneur, la fiere Alzonde a sçû tromper nos yeux ;
Elle s'est poignardée au sortir de ces lieux :
„ On m'aprête la mort, je ne sçai point l'attendre,
„ Dit-elle, c'est de moi que mon sort doit dépendre ;
„ Le poison m'a vengée ; en ce même moment
„ Ma Rivale périt : frémis, funeste Amant :
„ Tu sçauras qui j'aimois par l'effet de ma haine ;
„ Je me venge en Amante, & me punis en Reine.

ÉDOUARD.

Quel noir pressentiment d'un barbare destin....
Que l'on cherche Eugenie, & qu'elle aprenne enfin... *Eugenie arrive soutenuë par ses femmes.*
* O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vûë !
O détestable Alzonde !

VORCESTRE.

O disgrace imprévûë !

SCENE XIII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, EUGENIE, ISMENE, GLASTON.

EUGENIE.

QUe servent les regrets ? Laissez joüir mon cœur

Du peu de tems que doit m'accorder ma douleur ;
Le croirai-je ? O mon Pere ! Une juste puissance
A puni l'imposture & sauvé l'innocence.
Quel heureux changement, comblant tous mes desirs,
Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaisirs....
Je renais un instant ; en perdant la lumiere,
Je puis vous dévoiler mon ame toute entiere ;
J'ai trop long tems gémi sous ce triste fardeau ;
Il n'est plus de secrets sur le bord du tombeau....
Je dois bénir le coup qui du jour me délivre ;
Victime de mon cœur, je ne pouvois plus vivre
Que dans l'horrible état d'un amour sans espoir,
Ou qu'infidelle aux loix ainsi qu'à mon devoir.
Pardonnez, ô mon Pere, aux feux que je déplore,
Ils seroient ignorés, si je vivois encore....
Oüi, le Ciel, l'un pour l'autre, avoit formé nos cœurs :
Prince..... Je vous aimois..... Je vous aime.....
Je meurs.

VORCESTRE.

Hélas !

EDOUARD.

C'en est donc fait ! O douleur immortelle !
O Ciel ! éteins mes jours, ils n'étoient que pour elle.

FIN.

L'HARMONIE.

DISCOURS.

PREVENU de tout tems, Messieurs, contre le stile du Panégirique, je ne prêterois point aujourd'hui ma voix à des louanges, si ce n'étoit en faveur d'un Art au-dessus des louanges même ; Art brillant, Art consacré dans tous les âges par l'amour de tous les Peuples, Art sublime par qui la terre s'entretint toujours avec les cieux, & païe encore aux Immortels le tribut de ses hommages. A ces traits de lumiere, qui peut méconnoître l'Harmonie? Vos goûts réünis pour elle feront plus ici que ne pourroient faire tous ces mensonges brillans qu'on décore du nom d'éloquence. La réfléxion suit volontiers la pente où le sentiment l'améne, & toujours l'esprit souscrit rapidement au mérite de ce que le cœur adore. Je ne viens point prouver que la Musique doit plaire ; c'est une de ces vérités de la nature dont chacun porte la preuve écrite dans son ame: je ne viens point expliquer comment elle plaît ; c'est un de ces plaisirs intimes dont il faut jouir avec transport, sans analiser froidement ses causes : je veux seulement déveloper d'abord la dignité de l'Harmonie aux yeux de ceux qui la

chérissent par instinct sans avoir reflechi sur son prix : je veux ensuite démontrer les nombreux avantages de cette Science à ceux qui ne la croïent que riante & frivole , fortifier le goût de ses Amateurs, lui reconcilier ses Adversaires, s'il peut en être : voilà mon projet. La noblesse de l'Harmonie, l'utilité de l'Harmonie : c'est sous ces deux idées que je vais réünir & ranger tous ses attributs & toutes ses graces. Déclamations amphatiques, métaphores empoulées, fastueuses hiperboles, disparoissez, soïez les beautés & les Dieux du Pédantisme ; la vérité sera ma seule éloquence. Heureux un Art dont l'Histoire est l'éloge.

PREMIERE PARTIE.

LA noblesse des Arts, comme celle de la Naissance, me paroît fondée sur trois illustres prérogatives ; l'antiquité de son origine, sa puissance marquée, la vénération des Peuples : triple avantage qu'on ne peut contester à la Musique ; suivons-en les preuves.

Il regne chez les Historiens des Sciences & des Arts, un défaût qui leur est commun avec les Historiens des Peuples & des Empires ; les uns & les autres, plus épris du merveilleux que du vrai, ont souvent placé dans la Fable l'origine de ce qu'ils célébroient : tantôt ils ont choisi

à la Nation, ou à l'Art qu'ils vantoient, des Dieux pour aïeux ou pour inventeurs : tantôt, dans des ténébres auguſtes, ils en ont voilé l'origine ; la plûpart n'ont pû ſouffrir des commencemens ſimples & obſcurs, oubliant que les fleuves les plus majeſtueux dans leurs cours, n'ont été d'abord que de foibles ruiſſeaux, partis ſouvent d'une ſource ignorée. Autoriſé par ces exemples, je pourrois ou tirer un voile miſtérieux ſur le berceau de l'Harmonie naiſſante, ou lui prêter une deſcendence fabuleuſe, la faire naître des Dieux dans un Parnaſſe chimérique ou dans un Olimpe imaginaire : que dis-je ? La Muſique exiſtoit beaucoup long tems avant que ces Dieux, l'ouvrage des hommes, fuſſent nés dans la Fable. A ces pompeuſes fictions, je pourrois joindre les ſonges brillans de Pithagore, vanter la magnifique Harmonie des aſtres, leur marche mélodieuſe, leurs révolutions cadencées, & ce concert ſublime que forment tous les Corps céleſtes & les Cieux divers ; mais des rêveries ne ſont point mes preuves. Conſultons les archives du monde, ces faſtes vainqueurs de l'oubli, témoins de tous les tems & contemporains de tous les Arts : Que nous diront-ils ? Que la Muſique compte autant de ſiécles de durée que l'Univers même ; ils nous aprendront que l'aimable compagne du premier mortel fut l'inventrice des pre-

miers sons mesurés; que dès qu'elle eût entendu les gracieux accens des oiseaux, devenuë leur rivale, elle essaïa son gozier; que bientôt elle y trouva une fléxibilité qu'elle ignoroit, & des graces plus touchantes que celles des oiseaux même; qu'enfin s'apliquant chaque jour à chercher dans sa voix des mouvemens plus legers & des cadences plus tendres, instruite par les Amours déja nés avec elle, bientôt elle se fit un Art du chant, présent des Cieux, par lequel, après sa disgrace, elle sçût souvent adoucir & charmer les peines de son époux exilé du divin Elizée.

Si ce trait peut ne point suffire, ouvrons les fastes sacrés; dès l'entrée des Annales saintes * nous verrons que Jubal, fils de Lamech, fut le pere ou le maître de ceux qui chantoient le Printems de la nature & les bienfaits recens du Dieu Créateur au son de l'orgue & des cithares; d'où il est nécessaire de conclure, qu'avant Jubal même, le chant étoit un Art, puisque de son tems la Musique instrumentale, faite pour accompagner la voix, étoit déja inventée; soit que cette charmante invention ait été enfantée par le seul génie, soit qu'elle ait été un Art d'imitation, & que, comme les Oiseaux avoient déja été nos maîtres pour le chant, les Zéphirs l'aïent été pour les instrumens, & que leur souffle, ou

* *Gen.* C. 4. 21.

agitant les feüillages par des frémissemens legers, ou formant au travers des roseaux un espece de tendres soupirs & de gémissemens harmonieux, ait donné naissance aux flûtes, aux métaux organisés par l'Art, & à tous les instrumens que l'air anime & vivifie. Avançons : de la jeunesse du monde, descendons de siécles en siécles ; à chaque pas nous trouverons des vestiges de l'antique noblesse de la Musique ; nous la verrons marcher de beautés en beautés, de nations en nations, de trônes en trônes. Née dans l'Orient, la premiere patrie de l'imagination & du génie, chaque âge, à l'envi, lui prête de nouveaux agrémens. Tour à tour le Peuple Hébreu, l'heureuse Assyrie, la sçavante Egypte, la sage Grece font de l'Harmonie une de leurs loix fondamentales ; déja partout elle devient la dépositaire des monumens de la Patrie : je m'explique.

Dans ces premiers tems, où l'on ignoroit encore l'Art d'écrire & de peindre la voix, les Peuples ne conservoient leurs Chroniques, que dans des vers qu'on chantoit fréquemment, pour en perpétuer le souvenir ; par le secours de cette tradition, ils rapelloient leur origine, les exploits de leurs Conquérans, les préceptes de leurs Arts, les loüanges de leurs Dieux, leur Morale, leur Mithologie, leur Religion : que

dis-je? Leur Religion elle-même étoit fondée, établie, apuïée sur les secours de la Musique; par elle, les premiers Législateurs des Nations étoient sûrs d'engager, de persuader, de soumettre les esprits : ils sçavoient qu'on ne gagne bien sûrement les cœurs que par l'apas du plaisir; qu'on facilite les devoirs en leur associant l'agrément; qu'il faut parer les vertus, égaïer les leçons, dérider la sagesse, orner la raison, & prêter des graces à des loix trop austeres, à des verités trop tristes; ils sçavoient qu'il faut prendre l'homme dans des filets dorés; que c'est un enfant malade: si, pour le guérir, on veut lui faire prendre une liqueur amere, il faut que les bords du vase soient baignés d'une liqueur plus flatteuse, afin que trompé par ce salutaire artifice, il boive à pleine coupe la santé & la vie. Ainsi Hermés Trismégiste, Orphée, le dernier Zoroastre, les Gymnosophistes, tous les fondateurs des Religions diverses, connoissant le goût naturel de l'homme pour les agréables accords, mirent à profit cette sensibilité; ils donnerent à l'Harmonie l'une des premieres places dans le Sanctuaire; en donnant des Dieux aux Nations, ils confierent au pouvoir & aux régles du chant l'histoire de ces Divinités, les hymnes, les loix des fêtes, les coutumes des sacrifices, les chants des victoires, des hyménées, des funérailles,

persuadés que leur Religion, placée sur l'autel à côté de la paisible Harmonie, s'y maintiendroit plus long tems que si son autorité étoit seulement gravée sur le marbre ou sur les tables de bronze, & que si elle ne regnoit que par la terreur au milieu des feux & la foudre à la main.

Ici, peut-être, quelqu'un en secret m'interrompt & me dit : J'avoüe l'antiquité de la Musique ; mais qu'étoit-ce que la Musique des Anciens ? C'étoit sans doute l'enfance de l'Art, des chants sans délicatesse, des voix sans goût, des airs sans mouvemens, des instrumens sans ame, une Harmonie sans expression, du bruit sans accords ; enfin, poursuit-on, comparer la Musique ancienne à celle des derniers âges, c'est comparer le premier crépuscule du matin, l'éclat douteux de l'Aurore, au Soleil dans sa course. Illusion ordinaire du préjugé : les siécles sont rivaux, & réciproquement ennemis ; le siécle present croit toujours avoir surpassé ceux qui l'ont précédé, & ne rien laisser à perfectionner à ceux qui doivent le suivre ; mais j'ose le dire (sur la foi d'un Sçavant * critique de nos jours, très profond connoisseur de l'Antiquité) oui, la Musique ne fût peut-être jamais plus reguliere que chez les premiers peuples ; alors, dans son printems, telle encore qu'une jeune Nymphe, bel-

* *Dom Calmet.*

le sans fard, vive sans affectation, elle marchoit à la suite de l'aimable Nature : depuis ces précieux jours, souvent déchûë de l'état parfait, elle est à present plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu de beautés, qu'à s'en chercher de nouvelles ; en effet, les premiers enfans de la Nature, ses favoris, avoient-ils moins que nous le don de l'invention ? Les Anciens avoient-ils moins de passion pour la belle Harmonie ? Chez eux les Musiciens étoient plus illustrés ; chez eux la Musique produisoit de surprenans effets que la nôtre ne produit plus ; par elle on voïoit des séditions apaisées, des combats arrêtés, des Tirans fléchis, des frénétiques calmés, des mourans sauvés du tombeau : doutera-t'on de ces prodiges attestés par les Auteurs profanes, si l'on se rapelle ceux qu'attestent les monumens sacrés ? Ici, des Israëlites devenus subitement Prophétes du Seigneur, au seul son * des instrumens, subitement frapés d'une sainte ivresse, subitement instruits de l'histoire de l'avenir. Là le premier Roi § d'Israël, du sein des fureurs infernales, ramené au calme & rendu à la paix par les accords de la Harpe. Tant de faits brillans permettront-ils encore d'ignorer les charmes de l'antique Harmonie ? Qu'on ne dise point que la Musique ancienne étoit trop simple ;

* 1. *Reg.* 10. 6. § 1. *Reg.* 16. 23.

trop peu variée ; déja l'ivoire, l'airain, & les bois précieux s'étoient animés sous ses doigts legers de l'Harmonie : alors même on connoissoit plusieurs instrumens inconnus à notre Musique ; car où sont maintenant les Lires antiques, les Hazurs du Peuple Hébreu, les Cistres dorés de Memphis, les Kinnors de Tyr, les Nables de Sidon ? A peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous, la mémoire même en a péri ; mais il reste toujours vrai que leurs effets tenoient du prodige, preuve victorieuse que l'ancienne Musique n'étoit point sans force & sans beautés, puisqu'elle n'étoit point sans pouvoir ; seconde prérogative de l'Harmonie : sa puissance marquée ; seconde preuve de la noblesse de cet Art.

Sans que je parle, Messieurs, déja cette puissance est assez prouvée : tout l'empire de la Nature est l'empire de l'Harmonie : tout ce qui respire, tout ce qui est né sensible subit sa loi ; s'il est quelqu'un qui l'ose contester, il est sans entrailles, il est né sans doute dans l'absence des graces, & sous un astre sinistre, au sein des rochers impitoïables, & parmi les animaux farouches : que dis-je ? Les rochers même & les plus farouches animaux sont sensibles à de touchans accords, & tiennent plus de l'humanité que ce cœur infléxible. A la voix de l'Harmonie, cette Reine aimable de l'air, les êtres les plus insensi-

bles sont animés, les êtres les plus tristes sont égaïés, les êtres les plus féroces sont attendris; partout où elle passe, la Nature s'embellit, le Ciel se pare, les fleurs s'épanoüissent; elle entre dans une solitude vaste, muette & désolée, bientôt par elle tout se reveille, l'affreux silence s'enfuit, tout vit, tout entend, tout prend une voix pour aplaudir; sommets des collines, ruisseaux, valons, antres des bois, tout repond à l'envi : l'air par ses doux frémissemens, l'onde par son murmure, les oiseaux par leur ramage, les feüillages même par leur agitation harmonieuse; les Zéphirs en prolongent le plaisir d'échos en échos, de rivages en rivages; Amphion touche la Lire, les montagnes s'animent, les pierres vivent, les marbres respirent, les rochers marchent, des tours s'élévent, une Ville vient d'éclore: je vois Thebes.

Sur quel nouveau spectacle mes yeux sont-ils transportés? O crime! D'avares Nochers vont précipiter dans les eaux un favori de Polymnie: cruels, arrêtez! Ah, du moins, avant sa chûte qu'il lui soit permis de prendre encore une fois sa Lyre! Il la touche : à ses accens Amphitrite se calme, les Aquilons s'envolent, les monstres des mers s'élevent au-dessus des flots tempérés, & se rassemblent autour du Vaisseau barbare : Arion en est précipité; un Dauphin le reçoit,

e porte au ſein des vertes Ondes, & le rend aux rives Lesbiennes. C'eſt peu, l'Empire de la Terre & celui du Trident ne ſuffiſent point à la puiſſante Harmonie; elle va porter ſes conquêtes hors du monde même, & ſur des plages inconnuës au Dieu du jour. Euridice n'eſt plus; tendre époux & toujours amant, le Chantre de la Thrace oſe quitter les régions de la lumiere: à la lueur du flambeau de l'Amour, il perce les profonds deſerts du Cahos; vivant il deſcend chez les Morts; ſa Lyre triomphante va lui fraïer des chemins que, ni l'or, ni les armes, ni la beauté n'ouvrirent jamais à des êtres animés: il marche intrépide; déja il a pénétré aux brûlantes rives du Phlégéton, il paſſe; à ſa ſuite la troupe aîlée des Amours traverſe l'Onde noire: Orphée chante; à ſes tendres accords l'éternelle nuit perd ſon horreur, l'éternel ſilence a ceſſé, l'éternel ſommeil eſt interrompu; la Mort retarde ſes fureurs, un peuple d'Ombres voltigeantes entoure le fils de Calliope; les tourmens du Tartare ſont ſuſpendus; Porphirion, Siſiphe, Ixion, Tantale éprouvent de plus doux momens; Tiſiphone eſt deſarmée, la Parque oiſive, Megere attendrie; le Monarque des Mânes lui-même, tiran juſqu'alors inéxorable, s'étonne de ſe trouver ſenſible; trois fois il reſiſte, trois fois il eſt fléchi.

Tels sont, Messieurs, les images parlantes & les éloquentes allégories, sous lesquelles la premiere antiquité se plaît à nous peindre la puissance de l'Harmonie, dès les tems héroïques. Mais, pour marcher plus sûrement à la vérité, levons, si vous voulez, cette écorce des fables & ce voile de la fiction ; en voici la réalité : par ces arbres animés, par ces rochers émus, par ces monstres attendris, nous comprendrons, & il est vrai, que les premiers humains, se sentant encor du Cahos, encore errans, sans loix, sans mœurs, sans Patrie, habitans enfin des antres sauvages, furent humanisés, attirés dans des murs, réunis sous des loix par les accords de quelques mortels déja plus cultivés, qui, dans des chansons engageantes, leur vantoient la beauté de la Raison, les avantages de la Société, les charmes de l'Ordre ; par ces tourmens infernaux soulagés & suspendus, nous comprendrons, & il est vrai, que souvent l'Harmonie enchanta les maux * & suspendit la douleur. De plusieurs preuves incontestables de cette verité, je ne veux que celle que nous offre cet insecte fameux & funeste aux champs de Tarente ; mais ta puissance salutaire, Harmonie charmante, fut toujours plus marquée encore sur les douleurs profondes de l'esprit ; seule ta

* *Athenée Liv. 4. C. 14.*

connois les chemins du cœur, seule tu sçais endormir les chagrins importuns, assoupir les noirs soucis, éclaircir les nuages de la sombre mélancolie ; seule, par la rapidité de tes sons, tu viens rendre au sang, trop lent dans ses canaux, une circulation plus agile, une fluidité plus facile aux esprits engourdis, un jeu plus libre aux organes apésantis. Que je sois plongé dans un morne silence & dans de létargiques rêveries, où trouverai-je un charme à mes ennuis opiniâtres ? Sera-ce dans la Raison ? Je l'apelle à mon sécours ; elle vient, elle m'a parlé : Hélas ! Je soupire encore ! Dans nos peines, la Raison elle-même est une peine nouvelle. On cesseroit de souffrir, si l'on cessoit de penser. Sera-ce dans l'enjouëment des conversations amusantes ? Hélas ! A-t'on la force de s'égaïer avec autrui, quand on est mal avec soi-même ? Sera-ce enfin dans vos pompeux écrits, Philosophes altiers, Stoïciens orgueilleux ? Importuns consolateurs, fuïez ; envain me prêcheriez-vous sous des termes fleuris, une patience muette, une insensibilité superbe, une constance fastueuse ; Vertu de spéculation, Philosophie trop chimérique, vous ne faites qu'éfleurer la superficie de l'ame sans la pénétrer, sans la guérir. Suis-je donc percé du trait mortel ? Les chagrins sont-ils invincibles ? Non, vole dans mon cœur, rian-

te Harmonie ; une voix touchante vient fraper mon oreille, déja le plaisir passe dans mes sens, des images plus gratieuses brillent à mon esprit, je me retrouve moi-même, je suis consolé : ainsi, à la gloire de cet Art, souvent mille raisonnemens étudiés du pointilleux Sénéque, valent moins pour distraire nos peines qu'une Simphonie gratieuse du sublime Lulli.

Veut-on encore une preuve plus persuasive du pouvoir de l'Harmonie, une de ces preuves de sentiment, qui portent avec elles la conviction ? Qu'on parcoure avec moi la Nature, qu'on l'examine, qu'on l'interroge, non seulement dans ces esprits exercés, dans ces caracteres cultivés, à qui les soins de l'éducation, joints à une raison lumineuse, ont inspiré le goût des Arts charmans ; mais dans ceux même qui semblent être reduits au seul instinct ; dans les enfans, dans les habitans des Campagnes, dans les Sauvages, dans les Barbares, dans les animaux même, partout on reconnoîtra que tout ce qui vit a des liaisons naturelles, des convenances intimes, des raports necessaires avec la douce Mélodie.

Interrogeons la Nature dans les ombres de l'enfance. Je vois un berçeau ; un foible enfant y pleure, une mere allarmée le menace, tonne, éclate ; il redouble ses plaintes : elle chante, il

eſt calmé. Déja il a interrompu ſes cris pour entendre des ſons plus meſurés ; il les imite même, il y repond par un murmure inarticulé. Tel le jeune oiſeau, ſous l'aîle de ſa mere, aprend d'elle ſon ramage, il étudie ſes airs, il les repéte, &, dès avant ſon premier eſſor, il ſe prépare aux concerts des bois.

Interrogeons la nature dans l'ignorance des campagnes. Je vois un peuple groſſier, ſtupide, aveugle : qu'on lui dévelope les richeſſes de la Poëſie, les graces de l'Eloquence, les charmes de la Peinture, l'induſtrie de la Navigation, les beautés de l'Architecture ; privé de goût & de lumieres, il entend ſans comprendre, il voit ſans admirer, il reſte inſenſible, il ignore ces plaiſirs ; mais que, parmi ce même peuple, des beaux Airs ſe faſſent entendre, il ſe reveille, il devient attentif, il eſt émû, le ſentiment ſe declare, je reconnois l'humanité. Auſſi voit-on chaque jour les habitans des hameaux revenir du travail & rentrer dans les bergeries au ſon des flageollets & des muſettes, dès que l'Etoille du ſoir revient ſur l'Horiſon : auſſi les voit-on dans les jours de leurs Fêtes, danſer & fouler l'émail des Prés fleuris, au bruit des chanſons & des chalumeaux legers.

Interrogeons la nature dans l'horreur des plus ſauvages contrées, de ces Iſles ſeparées du

reste du monde, de ces régions barbares dont les habitans sont aussi féroces que les lions & les ours leurs concitoïens. Les Dieux des autres Arts n'eurent jamais de temples sous ces tristes climats ; la seule Harmonie a sçû les rendre tributaires de ses attraits : elle seule a sçû pénétrer ces cœurs inaccessibles aux autres Graces ; il n'est point de rivage si désolé, ni d'échos si barbares qui n'aïent repeté des chansons : l'amour de l'Harmonie perce à travers la plus épaisse barbarie, à travers les plages glacées de l'Ourse & les arênes de la Zone brûlante ; les Hurons impitoïables, les cruels Macassars, les Caribes sanguinaires, les Cannibales inhumains ont leur Musique, leurs chants de paix, de guerre, de triomphe : avant de commencer ces festins homicides dans lesquels ils devorent les captifs que la victoire leur a soumis, pleins d'une farouche allégresse, ils forment des danses ensanglantées autour des Victimes dont ils vont être les tombeaux ; je dis plus, ils chantent eux-mêmes leur propre trépas : du milieu des suplices, du sein des feux lens qui les entourent, ces Héros barbares rapellent leurs anciens triomphes dans leurs chansons funébres, & consolés par ce doux souvenir, ils expirent dans le sein de l'Harmonie, & lui consacrent leur dernier soupir.

Pour derniere preuve, sortons, si vous vou-

lez, Messieurs; sortons de la Nature raisonnable : interrogeons les animaux, interrogeons le Peuple aîlé des airs, le Peuple muet des ondes, le Peuple fugitif des forêts & des rochers; tous se montreront sensibles à l'Harmonie. L'Aurore ouvre les portes du Jour; la Nature s'éveille; déja les oiseaux ranimés annoncent la lumiere & saluent le Soleil naissant par leurs concerts amoureux; rivaux pleins d'une vive émulation, ils se cherchent, il attaquent, ils se repondent, ils se combattent; leurs chansons commencent avec le jour, & ne finissent qu'avec lui : je me trompe, elles ne finissent pas même; tu les prolonges d'un Soleil à l'autre, solitaire Philomele, Siréne des bois, & quand la sombre Nuit vient imposer silence à la Nature, elle te laisse le droit de chanter encore, & de charmer ta tendre mélancolie : l'Echo veille avec toi; avec lui tu t'entretiens de tes anciens malheurs, tes airs, tes harmonieux soupirs, portés au loin, diminuent l'horreur du vaste silence : pour t'entendre exhaler ta peine, la Sœur du Soleil absent promene plus lentement dans les plaines de l'air son char argenté, elle s'abaisse, elle semble se fixer sur ton bocage, & la Déesse du matin te retrouve encore dans la plainte & dans les veilles amoureuses.

C'est par ce goût du Chant que souvent les Oiseaux nous en ont disputé l'avantage & le

prix ; jaloux d'une belle voix ou d'un instrument bien touché sous un ombrage, souvent le Rossignol a défié nos plus doux accens chantant tour à tour, & balançant la victoire, lassé enfin, plûtôt que vaincu, honteux de survivre à son silence, souvent du sein des ormeaux il est tombé aux pieds de son vainqueur en soupirant, & plus d'une fois la guittarre a été son tombeau. C'est ce même apas qui du fond des eaux a souvent attiré dans les filets les poissons moins craintifs ; c'est cet attrait qui, selon Pline, rend le cerf attentif aux doux accens de la flûte, le fougueux coursier sensible au bruit réglé du tambour, l'élephant aux sons audacieux du clairon ; c'est lui, dit Ovide, qui par la douceur du chalumeau arrêta souvent le loup enchanté, tandis qu'il poursuivoit l'agneau tremblant.

Paroissez maintenant, Censeurs rigoureux, graves Aristarques, osez demander encore où est la puissance & le merite de l'Harmonie : toute la Nature vous à repondu ; & n'ai-je point dans votre cœur un témoin secret contre vous-mêmes ? A chaque instant du jour la Nature vous repetera par toutes ses voix, que l'Harmonie est un present qu'elle a reçû des Cieux pour charmer ses ennuis & pour faciliter ses travaux : ainsi tout chante dans sa peine. Que font dans leurs fatigues tant d'hommes que le besoin con-

damne à souffrir pour d'autres hommes, & dont les mains, la liberté & les jours sont vendus à des Maîtres ? Que fait le laboureur matinal en traçant ses pénibles sillons ? Le diligent moissonneur au milieu des plaines brûlantes ? L'industrieux vigneron sur les côteaux qu'il cultive ? Que fait le berger toujours errant avec son troupeau ? Que fait le forgeron laborieux parmi les flammes dont il est environné ? Que fait sur le rivage le pêcheur impatient ? que fait dans sa prison flottante le rameur captif, le forcat infortuné ? Que font tant d'autres mortels dévoüés à la solitude ou au malheur ? Ils chantent, & par le chant ils écartent le chagrin, ils semblent hâter le tems, ils abrégent les heures trop lentes ; ainsi le solitaire ennuïé chante dans son desert, le voïageur dans l'horreur des bois, l'exilé dans sa retraite, le captif dans ses fers, le prisonnier dans ses ténébres, l'esclave dans les mines & dans les carrieres profondes, du centre de la terre où il est enseveli vivant, ses chants s'élévent jusqu'à la région du jour : par un penchant invariable, par un instinct commun, par un goût universellement consenti, tout annonce, tout atteste que l'Harmonie est un plaisir necessaire à la nature ; si nous examinons les autres plaisirs, ne leur trouverons-nous pas, ou moins d'étenduë, ou moins de pouvoir, une volupté

moins pure, des sensations moins délicieuses; il est des plaisirs de caractere & d'opinion, goûtés chez un peuple, inconnus aux autres : l'Harmonie réünit tous les goûts. Il est des plaisirs d'Arts & de Littérature accordés à peu d'hommes cultivés; l'Harmonie n'en excepte presque aucun de ses faveurs : il est des plaisirs muets, inanimés, qui ne parlent qu'aux yeux sans rien dire au cœur : tels sont les spectacles que nous offre le pinceau ; l'Harmonie ne manque point le sentiment ; il est des plaisirs languissans, émoussés, trop uniformes ou trop tôt épuisés; est-il un plaisir plus brillant, plus diversifié, plus intarissable que celui de l'Harmonie, plaisir puisé dans la Nature, plaisir enfin si necessaire & dont la privation doit être si sensible, que le Seigneur-Dieu lui-même, prêt à punir Tyr criminelle, menace cette Ville par la voix du * Prophéte, de faire cesser dans ses murs le son des cythares & le plaisir des Concerts ; témoignage sacré des charmes & de la puissance de l'Harmonie ; s'étonnera-t'on après cela qu'elle ait eu la vénération des Peuples de tous les tems & de toutes les contrées : troisième preuve de sa noblesse.

Ne peut-on pas, Messieurs, dire d'une belle voix ce qu'on dit de la Beauté même, qu'elle est

* *Ezechiel* 26. 13.

citoïenne de tous les païs, qu'elle eſt, comme la langue de l'amour, la même pour tous les Peuples, & qu'elle porte partout les marques de l'empire; en effet, comme la Beauté, une voix brillante n'eſt nulle part étrangere, partout elle a ſes droits victorieux: Reine des Rois même, elle peut parcourir l'Univers en Souveraine: ſous quelque ciel qu'elle ſe trouve, ſemblable à l'aſtre du jour, elle n'eſt jamais hors de ſon empire, & partout où il eſt des cœurs, elle a des ſujets & des autels. Tel a été chez toutes les races l'éclatant avantage de l'Harmonie. Les autres Arts, depuis leur naiſſance, ont vû ſouvent leurs honneurs interrompus, ſoit par les fureurs de Mars, ſoit par les regnes contraires aux Muſes: il a été des ſiécles de ténébres, des tems létargiques, des jours de décadence & de barbarie, pendant leſquels le Dieu du goût étoit exilé du monde, les lettres ſçavantes anéanties, les Muſes muettes, les Arts au tombeau ſans adorateurs & ſans Mécenes, enfin toutes les Sciences éclipſées où voilées dans un coin de la terre; mais dans cette nuit commune, jamais la Muſique ne perdit ſes clartés; ſes rayons percerent toujours à travers les nuages de l'ignorance; jamais ſes temples ne furent deſerts ni ſes autels ſans fleurs: écoutons les témoins qui nous en reſtent dans les monumens ſacrés & profanes, ils

nous diront que tous les siécles, & surtout les siécles polis, ont été marqués par des honneurs constamment décernés à l'Harmonie ; ils nous diront qu'elle a été recommandée par les plus séveres Philosophes, cultivée par les plus grands héros, chérie dans les plus sages Républiques, illustrée par les plus puissans Monarques, la science favorite des Conquérans & des Rois; l'Égypte nous dira que le dernier * de ses Ptolomées s'honora du nom dû à l'Harmonie, sur le modele des † Magistrats de Thessalie : si nous nous arrêtons un instant chez les Grecs, ils nous rapelleront que leur Olimpe étoit peuplé de Dieux amateurs de l'Harmonie, que leur Parnasse, temple des concerts parfaits, étoit présidé par le Souverain de la lire; que les plaisirs de leur Élisée immortel étoient des Concerts éternisés; que les tourmens de leur Tartare n'étoient pas seulement un enchaînement de tortures, un Océan de feux implacables, mais encore une discorde de voix, une horrible confusion de cris douloureux, une dissonnance éternelle de gémissemens lugubres, ils nous aprendront que dans les beaux siécles d'Athenes, il étoit honteux d'ignorer la Musique ; que les Sages de l'Aréopage étoient ses Disciples ; qu'elle étoit une des parties de la politesse Attique ; que

* *Ptolomée Aulets.* † *Les Proaquestres. Lucien.*

Socrate lui-même, ce mortel estimé des Dieux & loué par eux, aprit de nouveau dans sa vieillesse à toucher le luth; que quiconque vivoit sans goût pour cet Art étoit regardé comme un mortel stupide, qui n'avoit jamais sacrifié aux Graces; ainsi dans un festin Thémistocle aïant refusé de prendre la lire à son tour, fit naître le préjugé d'une éducation négligée. De cet amas de témoignages, il resulte, je l'avouë, une preuve lumineuse & satisfaisante; mais c'est peu, oublions tant d'éloges humains, foibles craïons de la dignité de l'Harmonie, ne prenons que sur les autels les guirlandes dont nous la couronnons: oui, Messieurs, c'est sous cet aspect sacré que j'aime surtout à envisager les honneurs distingués de cette Science majestueuse; j'aime à la voir singulierement preferée à toutes les autres, pour parler aux Dieux, pour leur porter l'encens du monde, pour publier leurs grandeurs, pour désarmer leur colere. Jettons un regard sur toutes les Religions de tous les tems; ici les Temples d'Isis & d'Osyris retentissent du son des Cistres de Canopes; là dès l'aube du jour, les Mages de la Perse & les Ignicoles prennent leurs harpes d'argent, pour recevoir le Soleil prêt à sortir du sein de l'onde, pour obtenir ses premiers regards, & pour adorer dans cet Astre le feu éternel, le radieux

Oromaze, Dieu de leurs peres ; plus loin le noir Brachmane remplit les bords du Gange des hymnes de l'Aurore ; ici les rives Grecques repetent chaque jour le nom de Jupiter Olimpien ; là, les rives Hesperiennes retentissent des danses guerrieres & du chant des Saliens, tandis que les rivages Germaniques & les échos de nos contrées repétent au loin le nom du sanguinaire Teutatés chanté par les Druides. Ainsi l'ont pratiqué tous les Peuples ; ils chantoient dans leurs misteres, non seulement pour parler aux Immortels sur des tons supérieurs au langage vulgaire, mais encore pour fixer l'attention du peuple assemblé, pour pacifier les sens, pour regler les esprits par la justesse des sons, pour échauffer les cœurs, pour les preparer à la presence des Dieux ; que dis-je cependant ? Pourquoi m'arrêter si long tems sur les honneurs de la Musique idolâtre ? C'est à toi seule, ce n'est qu'à tes sacrés accords que je dois ma voix, Harmonie sainte du Peuple choisi, toi qui portas si souvent aux pieds du Dieu d'Israël, les hommages reconnoissans de son Peuple ; n'étoit-ce pas sous tes auspices que les Israëlites s'avançoient au combat ? Précedés des enseignes triomphantes du Seigneur, les Chantres consacrés marchoient à la tête des bataillons, unissant leurs voix sublimes aux instrumens militai-

res, ils imploroient les secours du Dieu des Armées, & ne dûrent-ils pas même un triomphe à l'Harmonie ? Josué assiége Jéricho ; ce n'est point à l'éfort des armes que cette conquête est reservée : par l'ordre suprême du Ciel, les sept premiers Sacrificateurs prennent des trompettes harmonieuses, Jericho va périr ; les trompettes sonnent sa ruine, ses tours chancellent, le Seigneur parle, les murs tombent, Jericho a été.

Mais franchissons le vaste intervale des tems, hâtons-nous d'arriver aux jours de David, époque la plus magnifique des honneurs de l'Harmonie : c'est par ce Roi que nous la verrons introduite dans les tabernacles du Seigneur ; elle y entre suivie des filles de Sion, pour soutenir la majesté du Lieu saint, pour augmenter la pompe des Sacrifices, pour relever le spectacle de la Religion ? David lui-même précéde en dansant l'Arche auguste, il régle ses pas legers sur les sons de sa harpe ravissante ; dans tous ses cantiques, monumens éternels de son amour, il demande que ses accords soient mille fois repetés sur la cithare, sur la cimbale, sur l'orgue, sur la trompette ; il reveille tous les échos du Jourdain, il invite la nature entiere à chanter son Auteur, à ne faire de toutes ses voix qu'un Concert de louanges, de gratitude & d'adora-

tions unanimes ; aussi les soins & les bienfaits de ce Prince religieux avoient-ils rendu les Lévites les premiers Musiciens de l'Univers : ainsi le publioit la Renommée. C'est par là, que pendant les jours de la captivité, les Peuples de l'Euphrate invitoient les tristes Hébreux à leur aprendre quelques-uns de leur airs si vantés : mais Israël exilé ne peut chanter loin des champs de Solime, il ne peut que gémir, ses harpes en silence sont suspenduës aux saules du rivage : tel l'oiseau captif néglige son chant, ou si son gosier s'ouvre quelquefois, ce n'est qu'aux soupirs, sa voix est morte aux délectables accens. Enfin, Messieurs, parcourez toutes les pages de la Loi antique, partout vous rencontrerez ou des concerts de louanges, ou des cantiques de victoires, ou des chants de funérailles ; il semble qu'aucune voix mortelle n'est digne de l'oreille du Seigneur, si elle n'est portée au trône de la Toute-Puissance sur les aîles de l'Harmonie, au travers des nuages d'encens. Dans des Sacrifices plus parfaits, la Loi nouvelle a conservé à la Musique sa place dans les Sanctuaires : oui, dit l'Oracle de l'Affrique, le Pasteur & l'ornement d'Hippone : „ Je ne puis trop aprouver les „ chants dont retentissent nos Temples ; par ces „ augustes accords je me sens vivement émû, „ pénétré de cette horreur sacrée qu'inspire la

„ demeure de Dieu, frapé d'un respect pro-
„ fond, saisi d'une sainte yvresse, nouveau
„ Paul, je suis dans les Cieux; mon esprit est
„ enlevé au-dessus de lui-même, il s'élance jus-
„ qu'au triple Trône du Très-Haut, il se croit
„ admis aux Concerts éternels des Intelligences
„ suprêmes, & mon cœur embrâsé va se perdre
„ dans le sein de la Divinité.

Dans cette uniformité de suffrages acquis à l'Harmonie, peut-il être une vénération plus marquée, plus suivie, plus incontestable? Cette gloire de l'Art a toujours rejailli sur ses Artistes; souvent les favoris de l'Harmonie furent illustrés par les Couronnes, par les Lauriers, par les Pompes triomphales, par les aplaudissemens des Théâtres, par des Statues érigées, par des Mausolées, par des Inscriptions mémorables, par les honneurs même de l'Apothéose, enfin, par tous les monumens publics inventés chez les Peuples divers, pour immortaliser les talens: de là ils sont encore une Nation chere & sacrée aux Mortels; avantage souvent refusé aux Nourrissons des autres sciences; on évite un Sophiste, on néglige un Géométre, on fuit un Critique, on sifle un Chimiste, à peine remarque-t'on un Grammairien; on aime au contraire, on recherche un Eléve de l'Harmonie, il est le Citoïen de toutes les contrées, l'Homme

de toutes les heures, l'égal de tous les hommes de goût & de sentiment, le Monde entier est sa patrie : de là vient encore que le souvenir des Musiciens illustres des siécles supérieurs est beaucoup plus aimable & plus précieux à l'esprit & à l'humanité, que le souvenir des conquérans les plus renommés ; faux héros, tyrans réels, les conquérans étoient nés pour la perte du monde, les Musiciens illustres pour son bonheur ; les uns, avides de funérailles, ont porté les larmes, la discorde, la mort ; les autres, toujours bienfaisans, toujours aplaudis, ont porté partout la paix, la concorde, le plaisir ; la Terre consternée s'est tû devant ceux-ci ; par ceux-là, la Terre rassurée a retenti de sons pacifiques ; les conquérans couronnés de sanglans lauriers, sont sortis de la vie souvent par une fin précoce, toujours chargés de la haine des peuples indignés, perdus sans être pleurés ; les Musiciens fameux couronnés de myrthe & de roses, & paisiblement expirés, ont emportés chez les Morts les regrets des Nations. Oüi, le nom d'un tendre Orphée sera toujours plus cherement gardé au Temple de Mémoire, que le nom d'un fougueux Alexandre.

Telle est la noblesse de la Musique, noblesse fondée sur l'antiquité de son origine, illustrée par sa puissance suprême, confirmée par la vé-

nération de tous les tems & de tous les peuples ; mais aux preuves de sa dignité, joignons celle de son utilité, louange pour cet art plus délicate encore que la premiere.

SECONDE PARTIE.

QUAND la Musique ne seroit qu'un Art enjoué, qu'une science riante & de pur agrément ; par là même ne seroit-elle pas une Science utile, un Art même necessaire ? Car est-il rien de plus necessaire à l'homme qu'un plaisir innocent ? Le plaisir n'est-il pas chaque jour un des besoins de l'humanité ? Mais allons à la conviction par des routes moins détournées. La République doit à l'Harmonie de plus solides bienfaits que des plaisirs infructueux. Je sçais, Messieurs, que j'avance un Paradoxe, disons mieux, une vérité peu dévelopée, mais à qui il n'a manqué que l'occasion d'éclôre ; osons donc l'amener à la lumiere, lui donner ses couleurs, & la revêtir de toutes ses preuves que la réflexion & l'expérience offrent de nous en fournir ; au reste, je ne hasarde point un sentiment isolé & sans auteurs, quand je soutiens que le mérite de la Musique ne se borne point au gratieux, & qu'il s'étend jusqu'à l'utile, je ne fais que me ranger au sentiment reçû chez la sage Antiquité : en effet, si l'importance de

cet Art n'avoit été dès lors reconnuë, les Législateurs de l'Egypte, de la Perse, d'Athênes, les Maîtres des nations auroient-ils fait une loi de l'Harmonie ? S'ils n'avoient jugé sa durée necessaire aux destins heureux des Empires, l'auroient-ils fait marcher de front avec la Religion ; l'auroient-ils muni de ce sceau consacré par la main de l'immortalité même ? Licurgue, en voulant former une République de Héros, auroit-il inscrit l'Harmonie dans le livre austere des loix de Lacédémone ? Auroit-on lû cette Inscription sur la façade de l'école de Pythagore : *Loin d'ici, Profanes, que personne ne porte ici ses pas, s'il ignore l'Harmonie ; Profanes, loin d'ici.* Platon en auroit-il admis l'étude dans sa République de Sages, ou d'autant de Dieux ? Aristote son disciple, & tant d'autres Philosophes, Héros du Lycée, du Portique, du Prytannée, du Capitole, en auroient-ils recommandé l'usage, comme d'une Science également née pour le bien des mœurs, pour le progrès des vertus, pour l'embellissement des Arts, pour l'union des humains, pour la paix du monde ? Voilà les Maîtres dont j'aprens l'utilité de l'Harmonie : si je m'égare sur les traces de ces guides illustres, il est plus beau d'errer par cette hardiesse généreuse à dévoiler des vérités nouvelles qu'offre un hazard heureux, que de

ramper avec ces ames foibles, ces esprits trop sages ou trop supèrstitieux, ces génies serviles qui n'osent sortir un instant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes, s'ils n'y trouvent des vestiges. Mais non, Messieurs, ce n'est point par la datte ancienne de ce sentiment, ni par les grands noms de ses premiers partisans que je dois vous persuader; sans pretendre subjuguer votre raison ni forcer votre consentement, je veux que convaincus par vos lumieres, vous vous rendiez vous-même à l'évidence.

Nous pouvons envisager la République sous deux raports, & comme un Etat Politique, & comme un Etat Littéraire; une Science, pour mériter le nom d'utile, doit également contribuer au bonheur du premier & à l'embellissement du second; elle doit, pour le bonheur de la République politique, épurer, polir les mœurs; adoucir, rectifier les passions; unir, associer les esprits des citoïens; elle doit, pour la gloire de la République Litteraire, enrichir, aider, embellir les Arts sçavans: or, peut-on contester à l'Harmonie ce double titre? Utile aux mœurs qu'elle purifie, utile à l'union des esprits, elle est consequemment utile à la République politique; utile aux doctes Arts qu'elle embellit, elle est utile conséquemment à la République Littéraire.

Si le pouvoir des accords seuls est si grand sur les cœurs, quelle puissance ne doivent point avoir sur les mœurs, des préceptes embellis par ces mêmes accords, vivifiés par leur charme inexprimable; car tel fut toujours, & tel doit être encore le but de la sublime Harmonie. Dans ses vrais caractere elle est une science instructive, mais plus enjoüée que les autres Sciences; elle est une Philosophie aimable, mais plus précise, plus éficace, plus agissante que les autres Philosophies; elle est une morale vertueuse, mais moins glacée, moins aride, moins pesante que celle des Zénons & des Chrisipes, mieux aprêtée, plus mesurée à nos foiblesses, plus apropriée au goût de l'humanité; ainsi le pensoient les premiers Sages, les Rois Philosophes, & les premiers Législateurs des Monarchies antiques; ils avoient étudié l'homme, ils l'avoient vû dès lors tel que nous le voïons encore aujourd'hui; l'esprit humain né libre, & peut-être rebelle, ne souffre des Maîtres qu'à regret; impatient de tout joug, honteux d'avoüer ses ténébres, jaloux de son indépendance naturelle, surtout dans ses opinions, il ne se plie qu'avec peine aux préceptes d'autrui, il ne consent point volontiers qu'une autorité étrangere regne sur ses sentimens; dans quel Dédale d'illusions & de prestiges ne va-t'il pas s'en-

gager, s'il marche *indéfendu*, si la raison, telle qu'Ariane, ne lui offre le fil secourable? Que d'écueils, que de précipices, entr'ouverts autour de lui, vont l'engloutir, s'il est laissé à lui-même, s'il vogue sans Pilote & sans Boussole, sans Phare & sans Etoiles. Il faut donc lui trouver un maître ingénieux qui n'affecte point l'air de maître, qui n'en prenne jamais les tons altiers, qui par des chemins détournés & couverts vienne reformer ses idées sans revolter sa délicatesse, qui sçache l'intéresser, lui presenter le devoir sous l'air du plaisir, le mener au vrai par des sentiers fleuris, & le tromper enfin au profit de sa raison; telles étoient les vûës politiques, les ressorts délicats, & les égards ingénieux des Sages dont j'ai parlé; or ce Protée habile, ce Maître aimable des mœurs, ils crurent l'avoir trouvé dans l'Art chéri dont je vous offre l'image. Dès lors les Prêtresses de l'Harmonie chanterent, sur le ton majestueux du Mode Dorique, le culte des Dieux, les nobles sentimens, le respect des Loix, l'amour de la Patrie, le mépris de la mort, & l'immortalité, ainsi la leçon passa dans les ames à la faveur de l'agrément; le plaisir de l'oreille devint le maître du cœur & de ses jeux, l'esprit remporta la connoissance du vrai & l'empreinte des vertus.

Ton but seroit-il donc changé, héroïque Harmonie ? Pourquoi ne pourrois-tu plus sur les mœurs ce que tu pouvois autrefois sur elles ? Mais ce doute t'est injurieux ; dans la licence même de nos jours, tu gardes encore tes droits souverains, tu viens repandre encore tes clartés, tu sçais instruire & toucher ; ici, tu célébres les vertus tranquilles du Citoïen ; là, les vertus éclatantes du Héros ; ici, tu chantes l'innocence couronnée ; là, le crime foudroïé ; ici, tu viens reveiller l'oisive indolence des Grands endormis sur les roses, jusques dans les bras de la molle Volupté, tu viens leur aprendre des verités qu'ils n'aiment point à lire ; l'amour de tes agrémens leur fait regagner ce que le dégoût de la lecture leur fait perdre d'instructions ; ici, tu attires l'Impie dans les Temples saints, oüi l'Impie même, son oreille fermée aux autres préceptes, peut encore s'ouvrir à tes sons pénétrans ; là, tantôt par tes foudroïans accords, troublant les airs éfraïés, tu frapes, tu intimides, tu consternes le Profanateur, tu lui peins un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend la flamme à la main, porté sur les ailes des tempêtes, précedé des tonerres exterminateurs, & suivi par l'Ange de la Mort. Dans tes sons menaçans, l'Impie croit entendre la marche formidable de son Juge, le bruit de son Char de

feu, la chûte des torrens enflammés, l'horreur du noir abîme, l'arrêt irrévocable; tantôt, par des simphonies plus douces & plus consolantes, tu suspens son éfroi, tu lui rends la confiance, tu lui peins dans un nuage de fleurs le Dieu de la clémence prêt à pardonner, si l'impie sçait gémir, & la cendre sur la tête, éteindre dans ses larmes les feux de l'éternelle vengeance. En dis-je trop, Messieurs? N'avez-vous pas souvent éprouvé vous-mêmes les grands sentimens que l'Harmonie sçait produire dans les Sanctuaires, & ce pouvoir qu'elle a sur les esprits & sur les mœurs?

Doutera-t'on qu'elle sçache éclairer, ennoblir, élever l'esprit? Ignore-t'on que les éleves de Zoroastre commençoient la journée par un Concert harmonieux; ils vouloient par là préparer l'ame à contempler la vérité, persuadés que par les mouvemens doux & mesurés de la Musique, l'ame, retirée dans elle-même, entroit dans cette égalité, dans ce silence des sens, & dans cet équilibre parfait que demandent les spéculations épurées, & qu'ainsi affranchie des obstacles de la matiere & de la chaîne des passions, elle s'élançoit sur des aîles plus rapides au Temple du Vrai, au commerce des intelligences éthérées, à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des flûtes douces & des airs Lydiens, pour ra-

mener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers, pour mieux l'aprêter aux faveurs du Dieu des pavots, & pour apeller le paisible silence, & les songes rians.

Doutera-t'on que la Musique sçache calmer les passions violentes ? Les Annales de l'Histoire & les fastes de la Poësie nous montreront par elle, la rage désarmée, la fureur fléchie, la sédition étouffée, la colere rallentie, l'audace reprimée, l'impétuosité d'Achille tempérée par sa lire ; & les pages saintes nous peindront souvent le perfide Saül ramené des fougues infernales par les accords du jeune Pasteur de Sion ; attirée du Ciel par l'Harmonie, la paix descendoit dans le cœur de ce Prince jaloux. Est-il, Messieurs, est-il aucune autre science profane si maîtresse des mœurs ? Car enfin, levons le bandeau du préjugé & de l'éducation, prenons des yeux un peu philosophiques, éclairons-nous sur le vrai prix de ces sciences servilement adorées du Peuple lettré ; n'outrons rien, mais aussi osons ne rien taire, osons nous munir d'un sage Pirrhonisme, & par une idolâtrie littéraire indigne du vrai goût, ne fléchissons point le genouil devant ces vaines idoles qui peut-être ne doivent avoir des autels que chez la prévention crédule & le superstitieux vulgaire : repondez donc, vous, leurs adorateurs

ſcrupuleux, rendez compte de votre culte, parlez ; que ſert aux mœurs la profane éloquence ? Enchantereſſe des ſens, elle excite un bruit brillant dont l'oreille eſt flattée, mais que le vent emporte bientôt, & dont rien ne va juſqu'au cœur, ſemblable à ces feux legers, à ces flammes volantes & dociles, que l'art induſtrieux décrit dans les airs, feux qui dans un même inſtant naiſſent, brillent, & s'évanoüiſſent, ſcience ſpécieuſe & trop ſtérile qui donne à la République de plus opiniâtres parleurs ſans lui donner de meilleurs Citoïens.

Que ſervent aux mœurs tous ces Arts que nous devons à l'oiſiveté des Prêtres de l'Egypte, l'exacte Géométrie, l'audacieuſe Aſtronomie, la profonde Algébre ? Tandis que l'eſprit s'enſevelit dans les calculs où s'égare dans les Cieux, ou s'abîme dans les ſombres méditations, qu'en revient-il aux vertus ? Sciences trop indifférentes qui donnent tout à la ſpéculation, peu au ſentiment, rien à l'homme.

Que ſert aux mœurs l'étude de la Grammaire & des Langues, ou plûtôt la ſcience des ſyllabes ? Tandis qu'elle plonge la mémoire dans un cahos de paroles, le cœur oiſif reſte dans un vuide honteux ; Science ſuperficielle, & beaucoup trop puérile, qui nous aprend à nommer les vertus ſans nous aprendre à les acquérir,

Que sert aux mœurs l'étude ventée de l'Histoire ? Que nous conserve-t'elle ? Le dénombrement des erreurs de tous les tems, la liste des malheurs illustres, des crimes heureux, des passions travesties en vertus ; honteuses archives, tristes monumens de l'humaine folie ! Là, que trouvons-nous ? Les caprices des peuples, les fautes des Rois, les révolutions, les décadences, l'empire antique de l'opinion & de l'intérêt, le regne du hazard, le long tableau de toutes les miseres de nos aïeux, tableau funeste, scène déplorable, que le voile de l'éternel oubli devroit plûtôt dérober à jamais au regards de la postérité ; science de l'Histoire, science souvent désolante qui présente plus de coupables exemples à fuir, que de vertueux modéles à suivre.

Enfin, que sert aux mœurs ce petit talent de Theses & de Sophismes qui se donne le nom de Philosophie ; chimeres surannées, sistêmes vagues, captieuses fadaises, erreurs plus ou moins heureuses, guerre de raisonnemens où la raison reste neutre, labirinthe où la vérité s'égare sans se retrouver ; voilà tout l'Art : science futile & méprisée, ou plûtôt ignorance travestie qui s'adore & s'encense elle-même, & perd à disputer le tems de penser & de sentir.

Telles sont pourtant, telles sont les sciences

rétendues dont on occupe nos plus beaux jours.) perte irréparable, perte trop peu regretée !)ue d'heures charmantes immolées à l'ennui & l'inutilité ! C'est acheter bien cher des erreurs !) trop courte jeunesse ! O jours charmans ! Que 'étes-vous plûtôt consacrés à la culture du œur, à l'étude du vrai bien, à l'embellissement les mœurs, qu'aux minuties classiques ou à d'au-res Arts qui seroient inutiles, si l'on sçavoit en-ore n'étudier que la simple nature, n'entendre que son langage & n'estimer que ses loix. Oui, Messieurs, & je ne puis trahir ma franchise ; mais suivez sans écart le fil de ma pensée ; que l'Eloquence judiciaire soit utile à l'explication des Loix, & aux divers intérêts des peuples, que les langues soient utiles aux voïages, que l'Astronomie soit utile à la navigation, la Géographie à l'Art militaire, la Géométrie aux fortifications, la Science des Nombres au Commerce, la Botanique au soulagement des maux, que l'étude de l'Histoire soit utile à notre curiosité, l'étude de la Politique à l'Art de gouverner, l'étude de la Logique au talent prétendu de raisonner : j'en conviendrai avec vous ; mais aussi vous conviendrez avec moi que l'utilité de ces Sciences tombe rarement sur le fond des mœurs ; que ces Sciences sont étrangeres à l'homme, agréables peut-être à son esprit ; mais

inutiles à ſon cœur ; que l'Harmonie ſeule joüit d'un pouvoir beaucoup plus perſonnel & plus marqué ſur ce cœur ; qu'elle en ſçait manier tous les replis ; qu'elle en ſçait faire joüer les reſſorts les plus ſecrets, & que des ſens charmés elle paſſe aux ſentimens, preuve invincible de ſes avantages, elle eſt donc utile en particulier aux mœurs de chaque citoïen ; ce n'eſt point tout : elle eſt encore utile en général à la ſécurité & au bonheur du Corps entier de la République politique.

L'union des citoïens eſt la baze des Trônes, le ſceau des Monarchies, l'apui des Diadêmes ; les plus fermes Empires, avant d'être renverſés par les guerres étrangeres, avoient été d'abord ébranlés par les guerres inteſtines, par les troubles Anarchiques, par les diſcordes civiles, aidés dans leur chûte par ceux mêmes qui devoïent en être les ſoutiens & les boulevards. Non, la Patrie n'a point d'ennemis plus funeſtes que des citoïens diviſés ; mais eſt-il un égide plus impénétrable aux traits de la diſſention, que la tranquille Harmonie ? L'olive à la main, la Paix la précéde, l'Amitié la conduit, le Plaiſir marche à ſes côtés, la Concorde la ſuit, les cœurs conquis volent en foule autour d'elle. N'eſt-ce point elle qui unit les Citoïens par d'aimables nœuds, qui les aſſortit, qui les égale, qui les

range

range ſous les loix d'une charmante ſociété : chez elle tout eſt calme, tout eſt ami, tout agit d'intelligence ; chez elle on n'entend ni la voix de la diſcorde, ni les rumeurs populaires, ni le tumulte importun de l'école, ni les hurlemens éfrénés des bancs, ni les clameurs des Tribunaux, mais ſeulement les agréables accords, les acclamations favorables, les doux aplaudiſſemens. L'Harmonie alluma-t'elle jamais ces feux funeſtes à l'Etat, ces incendies, ces guerres d'opinions, de preſtiges, d'erreurs, ces diſſentions ſophiſtiques pour réaliſer des chimeres, ces ſchiſmes littéraires formés plûtôt pour combattre la vérité que pour la défendre, ces querelles d'une Secte armée contre l'autre ſous différens drapeaux, ces diviſions, ces haines, monſtres nés dans le ſein des autres ſciences ? De leur ſein il s'eſt élevé ſouvent des Citoïens turbulens, inquiets, pernicieux, que la diſcorde, la revolte, le faux zele avoient nourris dans les ténébres des ſolitudes, & qui n'ont paru dans l'Univers que pour en troubler la paix. Mais l'Hiſtoire, ce témoin fidelle des tems, reproche-t'elle aucun de ces forfaits à la ſcience pacifique que je vante ? Quel ſiécle, quelle contrée ſe plaignit jamais d'elle ? De quel ſang fut-elle jamais teinte ? Ses Eléves, loin d'être jamais des citoïens dangereux, n'eurent-ils point

toujours ce caractere facile, sociable & poli, né pour les douces liaisons? Caractere si necessaire à la tranquillité de la République, caractere que les sciences graves ne donnent point, qu'elles ôtent même souvent. Quelle étrange difference de mœurs entre le Peuple sçavant & les amans de l'Harmonie! Pénétrons dans ces reduits ténébreux dont les ennuis gardent l'entrée, dans ces antres inaccessibles aux ris, où regne, loin du jour & dans le silence, l'immobile & morne sçavoir: là, j'aperçois des hommes atrabilaires, hagards, intraitables, des fronts ridés, chargés d'épais nuages, couverts d'un deüil éternel, des Misantropes rêveurs, malheureux par choix, folles victimes des veilles cruelles, martirs d'un sistême inutile au bonheur, vieillis dans un cahos de rêveries, broüillés pour toujours avec les graces, des Ecrivains glacés & pesans, foibles échos de l'antiquité, ensevelis dans un amas confus de notions vagues, mais privés du vrai goût, nécessairement incapables des délicatesses de l'esprit, des feux du génie, des finesses de l'Art. Que je les tire de ces lugubres tanieres pour les transporter un moment dans le commerce de la vie, & dans les devoirs du Citoïen; déconcertés, interdits, distraits, presque absens, ils tombent à chaque pas, à chaque instant ils choquent les bienséances, ils

manquent les égards, ils blessent les convenances ; bientôt enfin ennuïeux & ennuïés, incapables d'un doux commerce, ils fuïent, ils retournent aux obscurs Lycophrons & aux mélancoliques Saumaises ; déja ils sont rentrés dans la poussiere grecque & latine, leur unique élément, semblables à ces oiseaux nocturnes & funébres qui vivent ensevelis loin de la lumiere, & loin du commerce des autres oiseaux ; voilà sans doute des Citoïens bien utiles à la République, à la Patrie, à leur Siécle ; par leur utilité, jugez de celle des Sciences qu'ils adorent : grand Dieu ! quelle société uniroit l'Univers, si tous les hommes étoient des Sçavans ; une vie pareille n'est-elle point un espéce de néant ? Mais fuïons ces voûtes ténébreuses, sous lesquelles nous nous sommes trop long tems arrêtés ; entrons maintenant sous ces portiques gracieux, sous ces berceaux de verdure, où par de charmantes voix, l'Harmonie nous apelle : ici, tout enchante les regards ; je n'y vois que des fronts ouverts à l'alégresse ; que des yeux rians & sinceres ; que des esprits cultivés, ornés, enrichis des plus brillantes idées de la Poësie & de la Fable ; que de vrais Citoïens, aimables & aimés, officieux & reconnoissans, unis & heureux : là, regnent dans les doux loisirs, la Simpathie, l'Amitié, les Amours ; là, le premier mérite est d'être

aimable, la premiere science est d'être heureux, & les talens ne sont rien, s'ils ne vont au plaisir, à l'union, au bonheur.

Prévenons une objection que la critique me prépare sans doute : „ la Musique, dira-t'on, „ n'est qu'une Science molle, un Art efféminé, „ propre seulement à énerver les cœurs, à en „ amortir le beau feu, à éteindre les courages. Eh quoi ! si telle étoit la foiblesse de cet Art, Mars, le Dieu des grands cœurs, auroit-il de tout tems placé sur son char l'Harmonie à côté de la Victoire ? N'auroit-il point retranché dès long tems les Simphonies militaires des combats, ces sons semblables au tonnerre, ce bruit de la trompette & du clairon, ces airs du fiffre & du hautbois, ces tons du tambour & des timbales éclatantes ? S'il n'avoit toujours reconnu dans l'antiquité guerriere & chez toutes les Nations magnanimes, que ce concert Martial est l'ame de la guerre ; que ce mêlange de sons mâles & vigoureux, que forme l'airain mugissant, éleve les esprits, qu'il échauffe les cœurs, qu'il enhardit les lâches, qu'il enflamme les braves ; qu'il dérobe le bruit formidable de ces machines terribles qui vomissent la foudre & la mort ; qu'il cache le sifflement des javelots, les clameurs confuses, les plaintes des mourans ; qu'il empêche la consternation & les terreurs ; que de la

déroute il rapelle à la charge ; qu'enfin ces fanfares guerrieres allument une chaleur héroïque dans tous les rangs ; qu'elles égaïent le théâtre de la fureur, qu'elles embellissent la mort même. Les Spartiates en ordre de bataille, le front ceint de fleurs, la lance levée, marchoient au combat comme à une fête au son de l'Himne de Castor ; un Chœur de flûtes conduit par Tirtée, régloit la marche de cette Armée de Héros, l'élite de la Gréce : selon les loix de la Patrie, chaque Guerrier étoit obligé de suivre les accords des flûtes, de les marquer d'un pied ferme, & de faire répondre à chaque mesure chacun de ses pas intrépides. Par là les Chefs des Phalanges pouvoient aisément reconnoître s'il étoit parmi leurs Soldats quelque lâche qu'il fallût retrancher des rangs, s'il étoit quelque cœur timide à qui l'épouvante fit manquer la cadence, & qui ne s'avançât point à la mort d'un pas égal ; de ce même secours naissoit une valeur reglée, plus efficace qu'une folle fureur. Maintenant qu'on dise encore que l'Harmonie énerve les courages, qu'elle n'est d'aucune utilité ; tandis que Mars avouë que sans elle il compteroit moins de Héros, la Société moins d'esprits aimables, la République politique moins d'utiles & de vrais Citoïens ; achevons ce portrait, & voïons rapidement en quoi la Musique est utile

à la République Littéraire ; elle en sçût toujours enrichir, aider, embellir les Arts.

Je traverse la nuit obscure des âges, je remonte à l'origine des plus beaux Arts littéraires ; je les vois comme autant de ruisseaux différens prendre leur source dans la féconde Harmonie. Dans l'ordre des tems, la Poësie la premiere s'offre à mes regards ; les Vers naquirent du Chant : d'abord la voix forma des sons, la réflexion y joignit ensuite des paroles arrangées, & mesura des Vers aux modulations naturelles du gosier ; nulle Poësie pour lors sans Musique, & si depuis, la Poësie marche souvent seule, elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité, des convenances marquées, des traits parlans qui la font reconnoître pour la fille de l'Harmonie. N'a-t'elle point gardé toujours des simboles & des attributs qui lui sont communs avec la Déesse des accords ? Trompette de Virgile & du Tasse, lire d'Horace & de Malherbe, luth d'Anacréon & de Chapelle, pipeaux de Théocrite & de Ségrais : pourquoi la Poësie transporteroit-elle tous ces noms divers d'instrumens aux divers Génies de son Art, si elle n'aimoit à ressembler toujours à l'Harmonie dont elle est émanée, sûre de mieux plaire par cette gracieuse ressemblance ? De-là ses rimes sonores, ses tons liriques,

ses repos réglés, tout ce langage harmonieux qui caractérise les beaux Vers, qui échauffe l'Ode Heroïque, qui éleve la majestueuse Epopée, qui anime la riante Eglogue, qui nous intéresse aux soupirs de la tendre Elégie, qui sçait enfin passionner, émouvoir, enchanter.

Je t'entens, noble Melpoméne; remplie de gratitude pour l'Harmonie, tu te plais à nous raconter comment tu lui dois aussi l'origine & les progrès de ton Art chéri: des chansons consacrées au Dieu de l'Automne, tu vis éclôre la Tragédie; quand ensuite des fêtes tumultueuses des campagnes & des chariots de Thespis, tu la vis passer au sein des Villes & devenir un spectacle sérieux & régulier, ne vis-tu pas aussi la Musique monter avec elle sur les Théâtres de la Gréce, & par les Chœurs chantans, partager avec la Tragédie Grecque l'Empire des Spectacles, & les suffrages de l'Attique? Si l'ancienne Tragédie Romaine mérite quelqu'un de nos regards, (car les Romains, ces maîtres du Monde, ne le furent jamais de la Scène.) ne la verrons-nous pas aussi décorée & soutenuë par l'Harmonie? Nous en avons * plus d'un témoignage chez le Prince de l'Eloquence latine.

Outre l'Art pompeux du Cothurne embelli

* *Cic. in orat. ad M. B. Tuscul. lib.* 1. *leg. l.* 1.

par l'Harmonie, que n'ai-je le tems de vous detailler tout ce que l'Art de la riante Thalie dût autrefois au secours des flûtes Tyriennes, sans l'accompagnement desquelles le célébre Roscius ne joüa jamais : si je me fixois sur des preuves spécieuses, ne pourrois-je pas dire avec Quintilien, * que l'Art de l'Eloquence parfaite n'est donné à aucun Orateur, s'il ignore la Musique ; que sans elle il ne peut connoître ni emploïer ce nombre, cette gracieuse *Euphonie* mere de la persuasion, ce mêlange de sons diserts & nerveux, ces chûtes harmonieuses, ces silences ménagés, ces reprises énergiques, ces suspensions étudiées, ces gestes pleins d'expression, cette décence de mouvemens, ces tours pathétiques & pénétrans qui éveillent l'esprit de l'auditeur, qui fixent l'attention, qui enlevent le consentement & le suffrage ; enfin ce talent de l'insinuation : ce tout ensemble qui fait les Démosthenes & les Patrus.

Mais tandis que je parle, quel subit enchantement transporte mon génie, & plonge mes sens dans une délicieuse ivresse ? Je marche sur les rives de la Seine ; est-ce le palais des Fées ou le temple de Vénus qui s'ouvre à mes yeux ? Une Puissance magique a décoré cette Scène pompeuse ; mais quel nouveau plaisir interrompt dé-

* *Lib.* 1. *c.* 9.

ſa celui de mes yeux, & tient mon oreille captive ! Quelle Simphonie raviſſante vient de commencer ? Que de mains ſçavantes & legeres prennent un eſſor unanime ! A ces brillantes conſonances je reconnois le Temple de l'Harmonie. Ici raſſemblés, les Génies de tous les Arts s'empreſſent à parer leur aimable Souveraine : à ſes ordres tout ſe produit à l'inſtant ; Ruiſſeaux & Torrens, Déſerts & Bergeries, Hameaux & Palais, Trônes & tombeaux, les Cieux & les Enfers : à la voix de la Déeſſe tout ſe rend ici, les Vens obéïſſent, les Euménides paroiſſent, les Ombres ſont évoquées, tous les Génies, tous les Dieux ſont ſes Miniſtres.

Cependant, quels douloureux accens viennent pénétrer mon ame ? O douleur ! O tendreſſe ! Là, c'eſt la généreuſe Alceſtre prête à deſcendre au noir rivage, c'eſt Alcyone plus éplorée, elle redemande ſon cher Céyx aux ondes cruelles ; ici, c'eſt le triſte Atis coupable malgré lui, il pleure l'infortunée Sangaride ; c'eſt Armide abandonnée, elle rapelle un Héros fugitif encore aimé, quoiqu'infidelle : ce ſont les illuſtres malheureux de tous les âges qui repaſſent les funébres bords pour demander nos larmes ; ils chantent, je ſens leurs peines ; ils ſoupirent, je ſuis attendri : Raiſon critique, Vrai-ſemblance ſevere, envain vous ſoulevez-

vous contre mon plaisir ? Envain me prouvez-vous qu'il n'est point dans la nature que les Héros métamorphosés en Amphions, & que les Héroïnes transformées en Sirennes viennent chanter leurs infortunes, chanter leur mort même, languir, tomber, expirer en chantant : j'en conviendrai ; mais si mon plaisir est sûr, malgré les régles violées, si mes sens en sont plus délicieusement flattés, si ce qui manque à la justesse est remplacé par le sentiment, je n'entens plus la voix de la froide reflexion ; l'esprit dit ce qui devroit plaire, le cœur décide toujours mieux en sentant ce qui plaît.

Après tout, si nous étudions la Nature, ne trouverons-nous pas même sur la Scène chantante plus de fidélité aux convenances, que sur les Théâtres tragiques où l'on prête aux Héros pour langage une Poësie déclamée ? L'Harmonie ne sçût-elle pas toujours beaucoup mieux que la simple Déclamation imiter les vrais sons de la plainte, les vrais tons des passions, les profonds soupirs, les sanglots, les éclats douloureux, les tendres langueurs, les gémissemens entrecoupés, les inflexions pathétiques, toute l'énergie du cœur ? Des plaintes chantées sont plus sûres de nos larmes, & les tendres sentimens rendus par l'Harmonie en sont plus tendres de moitié. C'est encore dans ce Temple que cette Déesse

puissante, Rivale de la Nature, sçait exprimer, personnifier, articuler tout, & même sans le secours des paroles; non, ni le pinceau des Apelles, ni le ciseau des Phidias, ni le burin des Alcimédons, ni l'éguille de Minerve elle-même, ne donneroit jamais à leurs imitations cette ame, cette expression, cette vie que la Musique sçait donner à ce qu'elle veut caractériser. Dans ses Simphonies je retrouve toute la nature, je la sens dans l'impression subite des sons, impression plus prompte que les regards, plus rapide que la pensée : tantôt c'est le tumulte d'un combat qu'elle veut imiter; je crois entendre le rugissement de l'airain, le choc du sanglant acier, la grêle des fléches, les lamentables cris, la tonnante voix de la Mort qui vole de rang en rang. Tantôt c'est une noire tempête, c'est un triste naufrage, j'en reconnois l'horreur & le courroux, j'entens les vagues bondissantes, l'air gronde, la foudre éclate, le jour se change en sombre nuit, les vens sifflent, la mer mugit au loin, la terre tremblante lui repond. Ici, quelle Ombre sort du Tombeau? L'Averne est ouvert, à travers les lueurs de la profonde nuit je crois entendre les lugubres regrets des Ombres plaintives, le bruit des chaînes vengeresses, le cours des noirs torrens. Là, ce sont les antres du Dieu du feu, j'entens l'enclume gé-

miſſante ſous les coups des Ciclopes enflammés. Ici, le Sommeil verſe ſes pavots, un Héros eſt endormi ; à l'aide des accords, je lis dans ſes penſées, je devinne ſes ſonges affreux ou rians, furieux ou tranquilles.

Ainſi, brillante Harmonie, par ton magique pouvoir, je trouve des raports marqués de vives reſſemblances, de la verité dans tout ce que tu veux imiter de la Nature ; je crois preſent tout ce que tu peins, tes ſilences même ont leur expreſſion & leur éloquence. Envain la peinture t'opoſeroit ſes productions ; elle nous trace un combat, un naufrage, un ſpectacle douloureux ; les yeux admirent, le cœur ignore le plaiſir des yeux. Pour toi, à ton gré tu verſes ſucceſſivement dans les ames l'éfroi ou la douce aſſurance, la haine ou l'amour, l'horreur ou la compaſſion, la conſternation ou l'alégreſſe, & toujours la tendreſſe & la volupté.

Mais je vois Terpſicore, ta fille chérie, s'avancer à ta ſuite d'un pas leger dirigé par tes ſoins, ſes jeux allégoriques ſont une Poëſie muette, ſes attitudes une peinture vivante & mobile, une image fidelle des ſentimens & des paſſions ; Rivale de l'Hiſtoire même, elle raconte aux yeux * les faits héroïques, elle exprime aux regards le Génie des Nations ; tous les

* *Les Ballets.*

caracteres sont peints dans ses pas : ici, dans ses pas précipités, inégaux, égarés, je reconnois la Colere, l'Indignation, le Désespoir; là, dans ses mouvemens interrompus & négligés, je vois la Mollesse, la Volupté, la Langueur : ici, dans la finesse de ses balancemens, dans la justesse de son équilibre, dans le choc de ses pas brillans, je distingue l'enjouëment des Graces & la légereté des Plaisirs. Là, dans un Dédale de sauts agiles & retentissans, je reconnois l'alégresse rustique, & les Danses de l'Automne. Enfin, la Danse elle-même, qui, au premier coup d'œil, ne paroît qu'un plaisir, cache aussi d'utiles leçons : ainsi autrefois les sages Citoïens de Sparte, pour inspirer aux enfans l'horreur de l'intempérance, faisoient danser à leurs yeux des Esclaves enivrés.

Non, le Printems n'a point plus de fleurs, que l'Harmonie a de façons de charmer & d'instruire; mais cédez, Muses étrangeres : jamais ni les Echos d'Albion, ni les Antres d'Hercinie, ni les rives de l'Ebre & du Tage ne repétérent des accords si parfaits que ceux dont nos Contrées retentissent depuis dix lustres : si l'Ausonie nous offre une Rivale, sans la proscrire tristement, sans la préférer follement, fuïant tout extrême, enrichissons-nous de ses beautés. Que l'Harmonie du Tibre & de l'Eridan enchante la Seine;

pirs d'une Tourterelle solitaire & peu consolée, ou le bourdonnement enchanteur d'une jeune Abeille, ou les erreurs d'un Zéphir volage, ou les regrets d'une Rose abandonnée & flétrie de douleur, ou la marche bruïante d'un Torrent impétueux, qui bondit, écume, & n'est déja plus, ou la chûte & les cascades d'un Ruisseau naissant, & le murmure agréablement sourd de son onde errante, ou la molle langueur d'un doux Sommeil; soit enfin qu'après avoir fait nager la Voix sur le sein des vastes Mers, ou l'avoir fait descendre au centre des profonds enfers, l'Harmonie la transporte sur l'aîle des Aigles rapides, au-dessus du tonnerre, des tourbillons, des feux étincellans, des Plaines liquides, des vens déchaînés, & du jour changé en nuit.

Voix charmante, Voix toujours chere à mon cœur, toujours presente à mes pensées, que ne puis-je t'entendre toujours! Que j'aime tes langueurs, tes chûtes, tes éclats! Quelle Muse pourroit dignement loüer tes sons ravissans, toujours agréablement mêlangés, leur simétrie, leur alliance, leurs divorces, leur œconomie? Tu verses la volupté dans mon ame. Non, qu'on ne pense point avoir assez dit pour te vanter, en comparant tes accords à ceux de Philomele. Toujours uniforme, le Rossignol n'a que les mê-

mes ſons inarticulés, ſons ſans expreſſion, ſans ame & ſans vie ; il ſçait plaire, il ne peut toucher ni paſſionner, incapable de ces inflexions pénétrantes & de cette variété d'accords que tu ſçais conduire avec tant d'art ; toujours différente de toi-même & toujours belle, chacun de tes ſons eſt un ſentiment. Oüi, c'eſt du goſier harmonieux d'une Belle, plûtôt que de la bouche de l'Eloquence, que la peinture doit faire ſortir ces chaînes dorées qui captivent les ſens. La Voix acheve ſur les cœurs ce que la Beauté a commencé ſur eux, & par ſes graces elle tient ſouvent lieu de la Beauté.

La Chanſon même (qui le croiroit ?) La Chanſon a été & ſera toujours encore un Art utile à la République Littéraire. C'eſt elle qui, alliant ſes accords aux traits fins du Dieu de la Satyre, purge l'empire des Lettres de tous les intrus qui s'y gliſſent ſans aveu. C'eſt elle qui vange le Dieu du Goût ; c'eſt elle qui flétrit, frape, terraſſe les Génies débiles & manqués, les Verſificateurs ſans poëſie, les Proſateurs gotiques, les vils Copiſtes, les ignobles Plagiaires, toute cette populace rampante d'Imitateurs ſtériles, d'Echos fatiguans, d'Inſectes claſſiques, d'Ecrivains ſubalternes, & d'ennuïeux Compilateurs, l'oprobre & le rebut de la belle littérature.

A tant de titres, Messieurs, la Musique n'aura-t'elle point le droit de paroître au rang des Arts utiles & des Sciences avantageuses à la République ? Est-il quelqu'un qui lui refuse encore son suffrage ? Non, je vois son triomphe marqué sur vos fronts unanimes, & je lis sa conviction écrite dans tous les yeux. Pour ne rien taire cependant, pour ne rien farder, j'en ferai l'aveu : je sçai que la Dépravation a souvent abusé de cette Science, qu'elle l'a profanée, avilie, dégradée, aux dépens de la Vertu, au profit de la Séduction, à la honte des moeurs ; je sçai qu'on lui a souvent fait renouveller les fêtes obscènes de Sibaris & de Caprée, & les naufrages causés jadis dans les mers Thirréniennes par la voix perfide des filles d'Achéloüs ; mais un tel abus n'est-il point pour cet Art un malheur plûtôt qu'un crime ? Héroïque dans son origine, vertueuse dans son but, la Musique sera-t'elle condamnée, parce que la licence la transporte quelquefois à des usages suborneurs & pervers. Tous nos Arts ne seroient-ils point proscrits, si l'on proscrivoit tout ce dont on abuse ? Souvent on viole les loix de la Jurisprudence, faut-il donc pour toujours fermer les Temples de Thémis ? Souvent les Mers sont couvertes de naufrages, faut-il livrer aux flammes tous les Vaisseaux que renferment nos Ports ? Souvent l'Yvresse pro-

duit des fureurs, des querelles, des meurtres, faut-il dépouiller nos Côteaux des Vignes qui les couronnent ? Reformons l'abus sans retrancher l'usage ; ramenons l'Harmonie à la pureté de sa source, aux beautés de son Printems, à sa splendeur premiere. Proscrire la Musique, ce seroit enlever un lien charmant à la République politique, un ornement à la République Littéraire ; les cœurs y perdroient un sentiment délicieux, toute la Nature un plaisir.

Qu'elle regne donc toujours cette aimable & noble Harmonie ; mais que son empire ne s'éleve jamais sur les débris des mœurs ; affranchie de la Molesse Ionnienne, & Minerve & Vénus à la fois, qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle, que des traits altiers, que des graces fieres. Souveraine des cœurs, qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux sentimens. Maîtresse des ames & des sens, qu'elle les éleve toujours au-dessus des lâches foiblesses. Reine des passions, qu'elle ne les reveille qu'au profit de la Vertu ; qu'elle soit à jamais l'interprête du Grand, du Beau, du Vrai, la compagne du Goût, l'ame de la Société, les délices du Monde.

FIN.



LES
ŒUVRES
DE M^R.
GRESSET.

QUATRIEME PARTIE.

A GENÊVE;
Chez PELLISSARI & COMPAGNIE.

M. DCC. XLVI.

SIDNEI,

COMEDIE,

Representée, pour la premiere fois, en 1745. par les Comediens ordinaires du Roy.

—— *Hinc illud est tædium & displicentia sui..... fastidio esse cœpit vita & ipse mundus, & subit illud rabidarum deliciarum, Quousque eadem?*

SENECA.

ACTEURS.

SIDNEI.

ROSALIE.

HAMILTON.

DUMONT, Valet de Chambre de Sidnei.

HENRI, Jardinier.

MATHURINE, Fille de Henri.



La Scène est en Angleterre, dans une maison de campagne.

SIDNEI,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUMONT.

Il falloit ſur ma foi que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fût un triſte animal : quel ennuyeux ſéjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour !
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir
Champêtre
Je partage l'ennui dont ſe nourrit mon Maître,
J'ai vieilli de trois ans : eſt-il devenu fou,
Monſieur Sidnei ? Quoi donc ſe nicher en hibou,
Lui, riche, jeune, exemt de tout ſoin incommode,
Au milieu de ſon cours des femmes à la mode,
A la veille morbleu d'avoir un Régiment,
Planter là l'Univers, s'éclipſer bruſquement,
Quitter Londre & la Cour pour ſa maudite terre!
Si je ſçavois du moins quel ſujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne ſommes venus ;

Mais j'ai beau lui parler, il ne me repond plus,
Depuis un mois entier c'est le silence même :
Oh! je sçaurai pourquoi nous changeons de sistême,
Il ne sera pas dit que nous nous ennuierons
Sans que de notre ennui nous sçachions les raisons ;
Allons... J'allois me faire une belle querelle,
(revenant sur ses pas.)
Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il apelle :
Il n'a point amené seulement un laquais,
Il faut qu'en ce desert je sois tout desormais,
Et qu'un Valet de chambre ait la peine de faire
Le service des gens outre son ministere ;
Ah! la chienne de vie!... Encor si dans ces bois,
Pour se desennuyer, on voyoit un minois,
Certain air, quelque chose enfin, dont au passage
On pût avec honneur meubler son hermitage,
On prendroit patience, on auroit un maintien,
Mais rien n'existe ici, ce qui s'apelle rien ;
C'est pour un galant homme un païs de famine :
J'ai pourtant entrevû certaine Mathurine,
Fille du Jardinier, gentille ; mais cela
M'a l'air si sot, si neuf... ah parbleu, la voila ;
Bon jour, la belle enfant.

SCENE II.

DUMONT, MATHURINE, *faisant plusieurs revérences.*

DUMONT.

Point de cérémonie ?
Aprochez. . . . avez-vous honte d'être jolie ?
Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras ?

MATHURINE.

Monsieur . . . .

DUMONT.

Ne craignez rien ; où portiez-vous vos pas ?

MATHURINE.

Monsieur, je vous cherchois ;

DUMONT *à part.*

Ceci change la notte ;
Me chercher ? mais vraiment elle n'est pas si sotte.

MATHURINE.

Vous êtes notre Maître ?

DUMONT.

A peu près ; mais voyons,
Comme au meilleur ami contez-moi vos raisons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monsieur, je suis venuë.

DUMONT.

Oh ! je vous vois pour vous :

MATHURINE.

Une Dame inconnuë

Depuis quatre ans entiers, toujours dans le
chagrin,
Demeure en ce païs dans un château voisin;

DUMONT.

Achevez, dites-moi, que veut cette inconnuë!

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger dèsque vous l'aurez vûë;
Je ne sçai quel service elle espere de vous,
Mais sitôt qu'elle a sçû que vous étiez chez nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué sa joie,
Et si je viens ici, c'est elle qui m'envoie
Vous demander, Monsieur, un moment d'entretien,
Elle vous croit trop bon pour lui refuser rien.

DUMONT.

Des avances, oh oh! le monde se renverse;
On a raison, l'aisance est l'ame du commerce:
Oui, qu'elle se presente; au reste elle a bien fait
De vous donner en chef le soin de son projet;
Quel mérite enfoüi dans une terre obscure!
J'admire les talens que donne la nature;
Déja dans l'ambassade! auroit-on mieux le ton
Et l'air mistérieux de la profession,
Quand on auroit servi vingt Petites-maîtresses,
Et de l'art des messages épuisé les finesses?
Mais ce rôle pour vous, ma fille, est un peu vieux,
Votre âge en demande un que vous rempliriez
mieux,

Et, sans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de secrets que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entens point.

DUMONT.

Je vous entens bien, moi;
(*à part.*) Ma foi je la prendrois, si j'étois sans emploi;
Tenez; je ne veux point tromper votre franchise,
Monsieur est là dedans, vous vous étes méprise,
Je ne suis qu'en second; mais cela ne fait rien:
Je parlerai pour vous, & l'affaire ira bien,
C'est un consolateur de Beautés malheureuses,
Qui fait, quand il le veut, des cures merveilleuses.

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien surtout:
On vient.... Chut, c'est mon pere:

DUMONT.

Oh! des peres partout:

SCENE III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI, *portant un paquet de lettres.*

AH! ah! c'est trop d'honneur, Monsieur, pour notre fille......

DUMONT.

Vraiment, Maître Henri, je la trouve gentille;

HENRI.

Ça ne dit pas grand'chose ;

DUMONT.

Oh ! que cela viendra :

Le tems & ton esprit... mais que portes-tu là ?

HENRI, *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un Courier m'a remis à la porte;

DUMONT.

Et qu'est-il devenu ?

HENRI.

Bon, le diable l'emporte

Et ne le reverra que dans trois jours d'ici :

DUMONT.

J'entens, je crois, mon maître..... oui, sortez,
le voici.

SCENE IV.

SIDNEI, *lisant quelques papiers.* DUMONT.

DUMONT.

O Serois-je, Monsieur, (cela sans conse-
quence,
Et sans pretendre après gêner votre silence)
Vous presenter deux mots d'interrogation ?
Comme j'aurois à prendre une précaution,
Si nous avions longtems à rêver dans ce gîte,
Faites-moi le plaisir de me l'aprendre vîte,
Vû que si nous restons quatre jours seulement,

Je voudrois m'arranger, faire mon testament,
Me mettre en regle.... Enfin, Monsieur, je
vous le jure,
Je ne puis plus tenir dans cette sepulture;
Etant seul on raisonne, on baâille en raisonnant,
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament.....

SIDNEI.

Une table, une plume;

Eh mais.....

SIDNEI.

point de repliques;
Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT, *à part.*

Nous sommes laconiques.

Il sort.

SCENE V.

SIDNEI, *assis.*

DEpuis qu'à ce parti mon esprit s'est rangé,
Du poids de mes ennuis je me sens soulagé;
Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme,
Et les maux ne sont rien quand on en voit le
terme. *(Après avoir écrit quelques lignes.)*
O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les graces, la vertu,
Vous, dont mon inconstance empoisonna la vie,
Si vous vivez encor, ma chere Rosalie,
Vous verrez que mon cœur regretta vos liens;

Des mains de mon ami vous recevrez mes biens ;
Il ne trahira point les ſoins dont ma tendreſſe
Le charge, en expirant, dans ces traits que je laiſſe. *Il écrit.*

SCENE VI.

SIDNEI, DUMONT.

DUMONT.

MA requête, Monſieur, touchant notre retour,
(A quoi vous repondrez, on ne ſçait pas le jour)
M'avoit fait oublier ce paquet .... *(à part.)* Il envoie *(Il met les lettres ſur la table.)*
Sans doute un homme à Londre ; uſons de cette voie. *(Il prend une plume qu'il taille.)*

SIDNEI, *écrivant.*

Que vas-tu faire ?

DUMONT.

Moi ? mes dépêches : Parbleu
Il faut mander du moins que je ſuis en ce lieu ;
Croyez-vous qu'on n'ait pas auſſi ſes Connaiſſances ?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienſéances,
Partir ſans dire adieu, ſe gîter ſans dire où,
Dans ma ſociété on me prend pour un fou ;
D'ailleurs quitter ainſi la bonne compagnie,
Monſieur, c'eſt être mort au milieu de ſa vie :
Vous avez, il eſt vrai, des voiſins amuſans,

D'agréables Seigneurs, des Campagnars plaisans,
Qui vous diront du neuf sur de vieilles gazettes ;
Cela sera vraiment des visites parfaites.

SIDNEI.

Console-toi, demain Londres te reverra ;

DUMONT.

Vous me ressuscitez, j'étois mort sans cela.

SIDNEI, *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc point au pays où nous sommes ?

DUMONT.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes ;
Quel diable de jargon ! je ne vous connois plus,
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus ;
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence,
Je n'avois pas encor regretté mon pays,
Je me trouvois à Londre aussi bien qu'à Paris ;
J'étois dans le grand monde, employé près des
Belles,
Je portois vos billets, j'étois bien reçû d'elles,
De l'Amant en quartier on aime le Coureur,
Je remplissois la charge avec assez d'honneur ;
En un mot, je menois un train de vie honnête ;
Mais ici je me rouille, & je me trouve bête ;
Ma foi nous faisons bien de partir promptement,
Et d'aller à la Cour notre unique élément ;
Mais puisque nous partons, qu'est-il besoin d'écrire ?

SIDNEI.

Tu pars, je reſte moi :

DUMONT.

Quel chagrin vous inſpire
Ce changement d'humeur, cette haine de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?
Je devine à peu près d'où vient cette retraite,
Oui, c'eſt quelque noirceur que l'on vous aura faite ;
Quelque femme, abrégeant ſon éternelle ardeur,
S'eſt-elle reſignée à votre ſucceſſeur ?
Il eſt piquant pour moi, qui n'ai point de querelles,
Et ſuis en pleine paix avec toutes nos belles,
D'être forcé de vivre en ours, en hébété,
Parce que vous boudez, ou qu'on vous a quitté.

SIDNEI.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'eſt de lui le paquet qu'on vient de me remettre,
Sur l'adreſſe du moins je l'imagine ainſi.

SIDNEI.

Comment, par quel haſard me ſçait-il donc ici ?
(Il lit une lettre, & laiſſe les autres ſans les ouvrir.)
Il me mande qu'il vient; mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux ſolitaires ;
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir....

DUMONT.

Et vous laisser ici rêver, sécher, maigrir,
Entretenir des murs, des hiboux & des hêtres....
Mais j'ai vû quelquefois que vous lisiez vos lettres. *(Dumont lit les adresses.)*
Où je suis bien trompé, Monsieur, ou celle-ci
Est de quelque importance ; elle est de la Cour...

SIDNEI, *l'ayant lûë.*

Oui,
Et j'ai ce Régiment....

DUMONT.

Je ne me sens pas d'aise,
Allons, Monsieur, je vais préparer votre chaise,
Sans doute nous partons, il faut remercier....
Mais quel est ce mystere ! il est bien singulier
Qu'après tant de desirs, de poursuites, d'attente,
Obtenant à la fin l'objet qui vous contente,
Vous paraissiez l'aprendre avec tant de froideur !

SIDNEI, *écrivant toujours.*

Es-tu prêt de partir ? J'ai fait :

DUMONT.

Sur mon honneur
Je reste confondu ; cet état insensible,
Votre air froid, tout cela m'est incompréhensible,
Et si jusqu'à present je ne vous avois vû
Un maintien raisonnable, un bon-sens reconnu,
Franchement je croirois... excusez ce langage...

SIDNEI.

Va, mon pauvre Dumont, je ne ſuis que trop
ſage.

DUMONT.

Et pour nourrir l'ennui qui vous tient inveſti
Vous entretenez là votre plus grand ami :
Ce n'eſt qu'un Philoſophe : au lieu de cette
épitre
Qui traite ſûrement quelque ennuïeux chapitre,
Que ne griffonnez-vous quelques propos plaiſans
A ces autres amis toujours fous & brillans,
Qui n'ont pas le travers de refléchir ſans ceſſe ?

SIDNEI.

Pour des ſoins importans à lui ſeul je m'adreſſe ;
Tous ces autres amis, réünis par l'humeur,
Liés par les plaiſirs, tiennent peu par le cœur,
Je me fie au ſeul d'eux que je trouve eſtimable :
L'homme qui penſe eſt ſeul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins en vous quittant, je prétens vous laiſſer
En bonne compagnie : on vient de m'adreſſer
Une Nimphe affligée, & qui laſſe du monde,
Cache dans ce deſert ſa triſteſſe profonde ;
Cela ſent l'avanture ; elle veut, m'a-t'on dit,
De ſes petits malheurs vous faire le récit ;
Outre qu'elle eſt en pleurs, on dit qu'elle eſt
charmante :
Si cela va ſon train, gardez-moi la Suivante,

Vous sçavez là-dessus les usages d'honneur.

SIDNEL.

Laisse tes visions.

DUMONT.

Des visions, Monsieur!

C'est parbleu du solide, & tel qu'on n'en tient gueres ;

J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires;

Ne vous exposez pas à les desesperer,

Et pour tuer le tems laissez-vous adorer ;

Irai-je en votre nom comme l'honneur l'ordonne,

Leur dire.......

SIDNEI.

Laisse-moi, je ne veux voir personne.

DUMONT.

Oh! pour le coup, Monsieur, je vous tiens trépassé:

Vous ne sentez plus rien.

SIDNEI *se levant & emportant ce qu'il vient d'écrire*, Attens-moi, j'ai laissé

Un papier important ..... *(il sort.)*

SCENE VII.

DUMONT.

Je n'y puis rien connaître ;

La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître,

Et me voila tout seul chargé de la raison

Et du gouvernement de toute la maison ;

Il est blazé surtout, tandis qu'un pauvre diable
Comme moi, goûte tout, trouve tout admirable:
On est fort malheureux avec de pareils rats:
Je suis donc heureux, moi! je ne m'en doutois pas;
Il partira, s'il veut que je me mette en route;
Et sa lettre .... attendez ... Henri!

HENRI *derriere le Théâtre.*

Monsieur!

DUMONT.

Ecoute.
Il a beau commander, je ne partirai pas,
Son air m'allarme trop pour le quitter d'un pas.

SCENE VIII.

DUMONT, HENRI.

DUMONT.

IL faut aller à Londre, & porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monsieur, s'il le faut:

DUMONT.

On va te la remettre....
Il est malade ou fou, peut-être tous les deux:
Quel est donc le malheur de tous ces gens heureux!
Ils nagent en pleine eau, quel diable les arrête?

HENRI.

Tenez, Monsieur Dumont, je ne suis qu'une bête,

Mais voyant notre maître & rêvant à part moi,
J'estime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi;
Etant chez feu Monsieur, j'ons vû la compagnie,
J'ons entendu causer le monde dans la vie:
Tous ces grands Seigneurs-là ne sont jamais plaisans,
Ils n'ont pas l'air joyeux, ils attristent les gens;
Comme ils sont toujours bien, leur joie est toute usée,
Vous ne les voyez plus jetter une risée;
Il leur faudroit du mal & du travail par fois,
Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un Bourgeois!
Mais, pour en revenir au mal de notre maître,
Je sommes, voyez-vous, pour nous y bien connaître,
Puisque j'ons vû son pere aller le même train:
Il fera tout de même une mauvaise fin,
Si cela continuë, & ce seroit dommage
Qu'un si brave Seigneur, si bon maître, si sage....

DUMONT.

Oui vraiment, mais dis-moi: qu'avoit son pere?

HENRI.

rien:
Le mal qui tuë ici ceux qui se portiont bien.

DUMONT.

Comment donc?

HENRI.

Ah! ma foi qui l'entendra l'explique :
Je ne sçai si chez vous c'est la même rubrique
Comme en ce païs-ci ; mais je voyons des gens
Qu'on ne soupçonnoit pas d'être fous en dedans,
Qui, sans aucun sujet, sans nulle maladie,
Plantiont là brusquement toute la compagnie,
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts
Sans prendre de témoins de peur des importuns ;
Tenez, défunt son pere, honneur soit à son ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une
femme,
Semblable à son enfant comme deux gouttes
d'iau :
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même Châtiau,
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne ;
Or il ne parloit plus pour moi ni pour parsonne ;
Mais la parole est libre, & cela n'étoit rien,
Je le voyons varmeil comme s'il étoit bien :
Point du tout, un biau jour il dormit comme un
diable,
Si bien qu'il dort encore ; on trouva sur sa table
Un certain brinborion, où l'on sçût débrouiller
Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller ;
C'étoit un grand esprit.

DUMONT.

C'étoit un très-sot homme,
Le fils pourroit fort bien faire le second tôme.

Laiſſe-moi faire, il vient.... allons, va t'aprêter,
Reviens vite.

SCENE IX.

SIDNEI, DUMONT.

SIDNEI.

Es-tu prêt?

DUMONT.

Oui, tout prêt à reſter.

SIDNEI.

Comment?

DUMONT.

J'ai refléchi... D'ailleurs l'inquiétude....
Et puis de certains bruits ſur votre ſolitude....

SIDNEI.

Quoi! que t'a-t'on dit? qui?

DUMONT.

Je ne cite jamais:
Il ſuffit qu'à vous voir triſte dans cet excès,
Et changé tout à coup de goût & de génie
On vous croiroit brouillé, Monſieur, avec la vie:
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer
Que pour vous y laiſſer lentement trépaſſer.

SIDNEI.

Où prens-tu cette idée?

DUMONT.

Il est vrai qu'elle est folle :
Mais la précaution n'est pas un soin frivole :
La vie est un effet dont je fais très grand cas,
Et j'y veille pour vous, si vous n'y veillez pas.

SIDNEI.

Dumont à ce propos s'aime donc bien au monde?

DUMONT.

Moi ! Monsieur? Mon projet, si le Ciel le seconde,
Est de vivre content jusqu'à mon dernier jour :
On ne vit qu'une fois, & puisque j'ai mon tour,
Tant que je le pourrai, je tiendrai la partie :
J'aurois été Heros sans l'amour de la vie,
Mais dans notre famille on se plaît ici-bas,
Vous sçavez que des goûts on ne dispute pas;
Mon pere & mes aïeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon sistême, autant que je le juge,
Et mes futurs enfans, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou descendront d'ailleurs:
Les Grands ont le brillant d'une mort qu'on publie,
Nous autres bonnes gens, nous n'avons que la vie;
Nous avons de la peine, il est vrai, mais enfin
Aujourd'hui l'on est mal, on sera mieux demain:
Et quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être....

SIDNEI.

Laisse là ton sermon, & va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en suis fâché, Monsieur, cela ne se peut pas.

SIDNEI.

De vos petits propos à la fin je suis las ;
J'aime assez, quand je parle, à voir qu'on obéisse,
Et quand un valet fat montre quelque caprice,
Je sçai congédier :

DUMONT.

Ayez des sentimens !
Voila tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens ;
Est-ce pour mon plaisir (j'enrage quand j'y pense)
Que je demeure ici ? La belle jouissance !
Si mon attachement ....

SIDNEI.

Cessez de m'ennuyer,
Et partez, ou sinon....

(on entend le bruit d'un foüet.)

DUMONT.

Voila votre courier.

(Henri paraît.)

SIDNEI.

Qui ?

DUMONT.

Lui : c'est mon Commis.

SCENE X.

SIDNEI, DU MONT, HENRI.

SIDNEI.

FAquin, quel eſt le maître;

DUMONT.

Monſieur, je ſçai fort bien que c'eſt à vous à l'être;
Mais enfin dans la vie il eſt de certains cas....
Battez-moi, tuez-moi, je ne partirai pas,
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous étes,
Et plus vous me preſſez, plus mes craintes ſecrétes....

SIDNEI.

Henri, partez pour Londre, & portez dans l'inſtant
A Milord Hamilton ce paquet important;
Vous, ſortez de chez moi, faites votre mémoire,
Après quoi partez: (*Il ſort.*)

DUMONT.

Bon, me voila dans ma gloire;
Vous me chaſſez, tems mieux, je m'apartiens; ainſi
Je m'ordonne ſéjour, moi, dans ce païs-ci...
Il n'aura pas le cœur de me quitter, il m'aime,
Et je veux le ſauver de ce caprice extrême:
Les Maîtres cependant ſont des gens bienheureux
Que ſouvent nous ayons le ſens commun pour eux.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous me tirez, Monſieur, d'une très grande peine,
Et je bénis cent fois l'inſtant qui vous améne ;
Voïez mon pauvre maître, & traitez ſon cerveau :
Peut-être ſçaurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même il ſe condamne à cette ſolitude,
Et s'il veut, malgré moi, s'en faire une habitude :
Il vient de vous écrire, & ſans doute ici près
Vous aurez en chemin rencontré ſon Exprês.

HAMILTON.

Non ; mais j'ai remarqué, traverſant l'avenuë,
Deux femmes ; dont je crois que l'une m'eſt connuë ;
Mais ma chaiſe a paſſé, je n'ai pû les bien voir :
T'a-t'on dit ce que c'eſt ? Pourroit-on le ſçavoir ?

DUMONT.

Je devine à peu près ; au pays où nous ſommes,
Il faut, Monſieur, qu'il ſoit grande diſette d'hommes ;
Dès qu'on a ſçû mon maître établi dans ces lieux,
Ambaſſade auſſitôt, ſans prélude ennuyeux :
Mais lui, comme il n'eſt plus qu'une froide ſtatuë,

Il a tout nettement refusé l'entrevûë ;
Moi, qui ne suis point fait à de telles rigueurs,
Je prétens m'en charger, j'en ferai les honneurs,
Je les prens pour mon compte, & je sçai trop le
monde,
Si le cœur vous en dit.....

HAMILTON.

Va, fais qu'on te reponde,
Instruis-toi de leurs noms.... Mais est-il averti?

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous étes ici :
Il proméne ici près sa rêverie austere ;
Vous l'avez vû là bas changer de caractere,
De ses meilleurs amis éviter l'entretien,
Tout fuir jusqu'aux plaisirs; tout cela n'étoit rien.

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir? Quelle seroit la cause....

DUMONT.

Il seroit trop heureux s'il avoit quelque chose,
Mais ma foi je le crois affligé sans objet.

HAMILTON.

De ce voyage au moins dit-il quelque sujet?

DUMONT.

Bon; parle-t'il encor? Se taire est sa folie;
Ce qu'il vient d'ordonner sur le champ il l'oublie;
Il m'avoit chassé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très fort d'être congédié;
Quelques momens après je sers à l'ordinaire,

Il dine, sans me dire un mot de notre affaire;
Voila ce qui m'afflige & non sans fondement;
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant,
Je lui croirois la fiévre, & puisqu'il faut le dire,
Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon délire,
On sçauroit le remede en connaissant le mal;
Mais par un incident & bizarre & fatal,
Grave dans ses revers, tranquille en sa manie,
Il est fou de sang froid, fou par philosophie,
Indifferent à tout comme s'il étoit mort;
Il n'auroit autrefois reçû qu'avec transport
Un Régiment; eh bien, il en a la nouvelle
Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rapelle:
Il avoit, m'a-t'on dit, certain pere autrefois
Qui cachant, comme lui, sous un maintien sournois
Sa tristesse, ou plûtôt sa démence profonde,
Ici même un beau jour s'escamotta du monde:
C'est un tic de famille, & j'en suis pénétré,
Enfin sans vous, Monsieur, c'est un homme enterré:
Voyez, interrogez, il vous croit, il vous aime,
Je vous laisserai seuls . . . ' Mais le voici lui-même.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

J'Ai voulu le premier vous faire compliment,
Ami ; c'étoit trop peu qu'écrire ſimplement,
Et je viens vous marquer dans l'ardeur la plus vive
Combien je ſuis heureux du bien qui vous arrive;
Mais je ſuis fort ſurpris de vous voir en ce jour
Un air ſi peu ſenſible aux graces de la Cour.

SIDNEI.

Je vais vous avoüer avec cette franchiſe
Que l'amitié ſincere entre nous autoriſe,
Que j'aurois mieux aimé, je vous le dis ſans fard,
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard;
Dans ce même moment on vous porte ma lettre
Sur un point important qui ne peut ſe remettre,
Et ſi vous entriez dans mes vrais interêts....

HAMILTON.

Je vous laiſſerois ſeul dans vos triſtes forêts?
Je ne vous conçois pas; cet emploi qu'on vous
donne,
Pour en remercier, vous demande en perſonne;
Quoi! reſtez-vous ici?

SIDNEI.

Je ne vous cache pas
Que dégoûté du monde, ennuyé du fracas,
Fatigué de la Cour, excédé de la Ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre azile.

HAMILTON

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous étes placé,
Ce projet de retraite aura l'air peu sensé,
Et sur quelques motifs que votre goût se fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde;
Il ne lui faut jamais donner legerement
Ces spectacles d'humeur, qu'on soutient rarement;
On le quitte, on s'ennuie, on souffre, on dissimule,
On revient à la fin, on revient ridicule;
Un mécontent d'ailleurs est bientôt oublié,
Tout meurt, faveur, fortune, & jusqu'à l'amitié;
Son histoire est finie, il s'exile, on s'en passe,
Et lorsqu'il reparaît, d'autres ont pris la place:
Ne peut-on autrement échaper au cahos;
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
Faut-il fuir tout commerce & s'enterrer d'avance?
L'homme sensé, qu'au monde attache sa naissance,
Sans quitter ses devoirs, sans changer de séjour,
Peut vivre solitaire au milieu de la Cour;
S'affranchir sans éclat, ne voir que ce qu'on aime,
Ne renoncer à rien, voila le seul sistême:
Mais parlez-moi plus vrai; d'où vous vient ce dessein?
Quel chagrin avez-vous?

SIDNEI.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul sujet d'en avoir :

HAMILTON.

C'est donc misanthropie ;
Prevenez, croïez-moi, cette sombre manie ;
Quels que soient les Humains, il faut vivre avec eux,
Un homme difficile est toujours malheureux,
Il faut sçavoir nous faire au païs où nous sommes,
Au siécle où nous vivons :

SIDNEI.

Je ne haïs point les hommes ;
Ami, je ne suis point de ces esprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés,
Qui ne trouvant ni vrai, ni raison, ni droiture,
Meurent, en médisant de toute la nature ;
Les Hommes ne sont point dignes de ce mépris ;
Il en est de pervers ; mais dans tous les pays
Où l'ardeur de m'instruire a conduit ma jeunesse,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la sagesse,
J'ai trouvé des raisons d'aimer l'Humanité,
De respecter les nœuds de la Société,
Et n'ai jamais connu ces plaisirs détestables
D'offenser, d'affliger, de haïr mes semblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obstiné ?

SIDNEI.

Qu'auriez-vous fait vous-même? Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une tristesse extrême,
Reduit au sort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
D'homme ennuïé partout & partout ennuïeux;
C'est un état qu'envain vous voudriez combattre:
Insensible au plaisirs dont j'étois idolâtre,
Je ne les connais plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vuide & l'ennui:
Cette uniformité des Scenes de la vie
Ne peut plus reveiller mon ame apésantie;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets,
Ne doit nous ramener que les mêmes objets,
Et par l'expérience instruit à les connaître:
Je reste sans desirs sur tout ce qui doit être:
Dans le brillant fracas où j'ai long tems vécu,
J'ai tout vû, tout goûté, tout revû, tout connu,
J'ai rempli pour ma part ce Théâtre frivole;
Si chacun n'y restoit que le tems de son rôle,
Tout seroit à sa place, & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le Public est las:
Le monde, usé pour moi, n'a plus rien qui me touche,
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche,
Qu'étranger desormais à la Société,
Je viens de mes deserts chercher l'obscurité.

HAMILTON.

Quelle fauſſe raiſon, cher ami, vous égare
Juſqu'à croire deffendre un projet ſi biſare ?
Si vous avez goûté tous les biens des Humains,
Si vous les connaiſſez, le choix eſt dans vos mains,
Bornez-vous aux plus vrais, & laiſſez les chimeres
Dont le repentir ſuit les lueurs paſſageres :
Quel fut votre bonheur ! A preſent ſans deſirs
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaiſirs ;
Eh quoi ! n'en eſt-il point au-deſſus de l'ivreſſe
Où le monde a plongé notre aveugle jeuneſſe ?
Ce tourbillon brillant des folles paſſions,
Cette Scene d'erreurs, d'excès, d'illuſions,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la ſphere ?
La raiſon à nos vœux ouvre une autre carriere ;
Croïez-moi, cher ami, nous n'avons pas vécu ;
Employer ſes talens, ſon tems, & ſa vertu,
Servir au bien public, illuſtrer ſa patrie,
Penſer enfin, c'eſt là que commence la vie,
Voila les vrais plaiſirs dignes de tous nos vœux ;
La volupté par qui l'honnête homme eſt heureux ;
Notre ame pour ces biens eſt toute neuve encore . . . .
Vous ne m'écoutez pas ! quel chagrin vous devore ?

SIDNEI.

Je connois la raiſon, votre voix me l'aprend,

Mais que peut-elle enfin contre le ſentiment ?
Marchez dans la carriere où j'aurois dû vous
ſuivre,
Pour moi, je perds déja l'eſperance de vivre ;
En vain à mes regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau ;
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être,
Mon état déſormais eſt de n'en plus connaître ;
Privé du ſentiment, & mort à tout plaiſir,
Mon cœur anéanti n'eſt plus fait pour joüir.

HAMILTON.

Connaiſſez votre erreur ; cet état mépriſable,
Ce néant deshonore une ame raiſonnable ;
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'em-
barras,
L'homme qui ſçait penſer ne ſe ſuffit-il pas ?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,
Ne vous reſte-t'il point à joüir de vous-même ?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croïez-moi,
Le grand art eſt d'aprendre à bien vivre avec ſoi,
Heureux de ſe trouver, & digne de ſe plaire :
Je ne conſeille point une retraite entiere,
Partagez votre goût & votre liberté
Entre la ſolitude & la Société ;
Des jours paſſés ici dans une paix profonde
Vous feront ſouhaiter le commerce du monde
L'abſence, le beſoin vous rendront des deſirs,
Il faut une intervalle, un repos aux plaiſirs,

Leur nombre accable enfin, le ſentiment s'épuiſe,
Et l'on doit ſe priver pour qu'il ſe reproduiſe ;
Vous en étes l'exemple, & tout votre malheur
N'eſt que la laſſitude & l'abus du bonheur :
Ne me redites pas que vous n'étes point maître
De ces noirs ſentimens : on eſt ce qu'on veut être ;
Souverain de ſon cœur, l'homme fait ſon état,
Et rien, ſans ſon aveu, ne l'éleve ou l'abat ;
Mais enfin, parlez-moi ſans fard, ſans défiances,
Quelque dérangement, cauſé par vos dépenſes,
N'eſt-il point le ſujet de ces ſecrets dégoûts ?
Je puis tout reparer, ma fortune eſt à vous.

SIDNEI.

Je ſens, comme je dois, ces procedés ſinceres ;
Mais nul déſordre, ami, n'a troublé mes affaires,
Vous verrez quelque jour, que du côté du bien
J'étois fort en repos, & que je ne dois rien.

HAMILTON.

Ami, vous m'affligez, votre état m'inquiéte,
Ce ſiniſtre diſcours. . . .

SIDNEI.

Peut-être la retraite
Sçaura me delivrer de tous ces ſentimens ;
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangemens,
Ma lettre vous inſtruit, ſuivez mon eſpérance,
Tout mon repos dépend de votre diligence :
Au reſte, en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour,

Vous m'y justifierez ; d'une pareille absence
Ma mauvaise santé sauvera l'indécence ;
Après ces soins remplis, je vous attens ici,
Partez, si vous aimez un malheureux ami.

SCENE III.

HAMILTON.

CE ton mistérieux, cette étrange conduite
Ne m'assurent que trop du transport qui l'agite ;
Il cache sûrement quelque dessein cruel,
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel....

SCENE IV.

HAMILTON, HENRI.

HENRI.

ON m'a dit votre nom à la poste prochaine ;
Monsieur, d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine ;
Notre Maître vers vous nous envoyoit d'ici,
Mais puisque vous voila, voici la lettre aussi.

HAMILTON.

Donne ; cela suffit ; tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains :

SCENE V.

HAMILTON.

QU'a-t'il donc pû m'écrire?

(Il lit.)

„ Recevez, cher ami, mes éternels adieux;
„ Vous ſçavez à quel point j'adorai Roſalie,
„ Et que j'oſai trahir un amour vertueux;
„ J'ignore ſon deſtin : ſi la rigueur des Cieux
„ Permet qu'on la retrouve & conſerve ſa vie,
„ Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,
„ Et remets ſon bonheur aux ſoins de mon ami;
„ Daignez tout conſerver, ſi ſa mort eſt certaine;
„ Epargnez ſur mon ſort des regrets ſuperflus,
„ J'étois laſſé de vivre, & je briſe ma chaîne;
„ Quand vous lirez ceci, je n'exiſterai plus.

SIDNEI.

Quel déplorable excès, & quelle frénéſie!
Allons le retrouver, prévenons ſa furie.

SCENE VI.

SIDNEI, *entrant d'un air égaré.* HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embraſſé en ſilence.*

REprenez ce dépôt qui me glace d'effroi;
Vous me trompiez, cruel!

(Il lui rend ſa lettre.)

SIDNEI.

Que voulez-vous de moi ?
Puiſque vous ſçavez tout, plaignez un miſerable;
Ma funeſte exiſtence eſt un poids qui m'accable;
Je vous ai déguiſé ma triſte extrémité,
Ce n'eſt point ſeulement inſenſibilité,
Dégoût de l'Univers à qui le ſort me lie,
C'eſt ennui de moi-même, & haine de ma vie;
Je les ai combattus, mais inutilement;
Ce dégoût deſormais eſt mon ſeul ſentiment;
Cette haine, attachée aux reſtes de mon être;
A pris un aſcendant dont je ne ſuis plus maître;
Mon cœur, mes ſens flétris, ma funeſte raiſon,
Tout me dit d'abréger le tems de ma priſon:
Faut-il donc ſans honneur attendre la vieilleſſe,
Traînant pour tout deſtin les regrets, la foibleſſe,
Pour objet éternel l'affreuſe Vérité,
Et pour tout ſentiment l'ennui d'avoir été ?
C'eſt au ſtupide, au lâche à plier ſous la peine;
A ramper, à vieillir ſous le poids de ſa chaîne;
Mais vous en conviendrez, quand on ſçait reflechir,
Malheureux ſans remede, on doit ſçavoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire ?
Que la raiſon ſur vous reprenne ſon empire;
Un frein ſacré s'opoſe à votre cruauté:
Vous vous devez d'ailleurs à la Société,

Vous n'étes point à vous, le tems, les biens, la
vie,
Rien ne nous apartient, tout est à la Patrie.
Les jours de l'honnête homme, au conseil, au
combat,
Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat;
Venez remplir le rang où vous devez paraître,
Votre esprit occupé va prendre un nouvel être,
Tout renaitra pour vous ..... Mais helas! je vous
voi
Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi:
Quoi! sans apréhender l'horreur de ce passage,
Vous suivrez de sang froid dans leur fatal cou-
rage
Ces Heros insensés ....

SIDNEI.

Ce courage n'est rien;
Je suis mal où je suis, & je veux être bien:
Voila tout; je n'ai point l'espoir d'être celebre,
Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funebre,
Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux
Un procedé tout simple à qui veut être mieux;
D'ailleurs que suis-je au monde? Une foible
partie
Peut bien, sans nuire au Tout, en être desunie;
A la Société je ne fais aucun tort,
Tout ira comme avant ma naissance & ma mort;
Peu de gens, selon moi, sont assez d'importance

Pour que cét Univers remarque leur absence ;

HAMILTON.

Continuez, cruel : calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs ;
Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore desirable ?

SIDNEI.

Dans l'état où je suis, on pése à l'amitié,
Je ne puis desirer que d'en être oublié.

HAMILTON.

Vous m'offensez, Sidnei, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zele à partager sa peine :
Mais cette Rosalie, adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t'elle point des droits ?
Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire ?
Que ne la cherchez-vous? sans doute elle respire ;
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEI.

Ah! ne me parlez point d'un malheureux amour :
Je l'ai trop outragé, méprisable, infidelle,
Quand je la reverrois, suis-je encor digne d'elle ?
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti,
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti ?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pû comprendre
Comment j'abandonnai l'Amante la plus tendre :

Le sçavois-je moi-même ? égaré, vicieux,
Je ne méritois pas cè bonheur vertueux,
Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la
tendresse,
Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse,
Lui promettant ma main, j'avois fixé son cœur,
Je la trompois : enfin lassé de sa rigueur,
Lassé de sa vertu, j'abandonnai ses charmes,
J'affligeai l'amour même ; indigne de ses larmes.
Je promenai partout mes aveugles desirs,
J'aimai sans estimer, triste au sein des plaisirs :
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rosalie,
Elle avoit disparu pleurant ma perfidie :
Hélas ! peut-être, ami, j'aurai causé sa mort.
Depuis que je suis las du monde & de mon sort,
Au moment de finir ma vie & mon suplice,
J'ai voulu reparer ma honteuse injustice ;
Pour lui donner mes biens, comme vous sçavez
tout,
Je l'ai cherchée à Londre, aux environs, partout,
Mais depuis plus d'un mois les recherches sont
vaines.

HAMILTON.

Du soin de la trouver fiez-vous à mes peines.

SIDNEI.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus :
Mes sentimens troublés, tous mes sens confon-
dus,

Tout me ſépare d'elle, & mon ame éclipſée
De ma fin ſeule, ami, conſerve la penſée;
Je ne voulois ſçavoir ſa retraite & ſon ſort
Que pour la rendre heureuſe, au moins après ma mort,
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déja frapé de l'atteinte mortelle.

HAMILTON.

Elle oublîra vos torts, en voyant vos regrets,
L'amour pardonne tout: laiſſez d'affreux projets,
Différez-les du moins, raſſurez ma tendreſſe,
Votre ame fut toujours faite pour la ſageſſe,
Vous entendrez ſa voix, vous vaincrez vos dégoûts,
Je ne veux que du tems, me le promettez-vous?
Mon cher Sidnei, parlez:

SIDNEI.

J'ai honte de moi-même.
Laiſſez un malheureux qui vous craint & vous aime....

(Dumont paraît.)

J'ai beſoin d'être ſeul.... Je vous promets, ami,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

HAMILTON.

Non, je vous ſuis.

SCENE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT, *arrêtant Hamilton qui sort.*

Monsieur, un mot de conſequence.

HAMILTON.

Hâte-toi, je crains tout.

DUMONT.

Quoi! ſon extravagance...

HAMILTON.

Il veut ſe perdre; il faut obſerver tous ſes pas,
Le ſauver de lui-même.

DUMONT.

Oh! je ne le crains pas:
J'ai pris ſes piſtolets, ſon arſenal eſt vuide,
Et j'ai ſçû m'emparer de tout meuble homicide;
Conſignez-moi ſa vie en toute ſureté:
S'il vous voit à le ſuivre un ſoin trop affecté,
Il pourroit bien....

HAMILTON.

Va donc, ne le perds point de vûë,
Vois ſi je puis entrer.

DUMONT, *revenant ſur ſes pas.*

A propos, l'inconnuë....
Mais ce goût de mourir, Monſieur, il faut ma foi,
Que cela ſoit dans l'air, & j'en tremble pour moi:
Ce travers tient auſſi l'une des Pelerines,
J'ignore le ſujet de ſes vapeurs chagrines,

Vous allez le sçavoir, ma courſe a réuſſi,
Mon maître eſt reformé, c'eſt vous qu'on veut ici,
Elle dit vous connaître, elle eſt ma foi jolie,
Cela rapelleroit le deffunt à la vie;
Des façons, des propos, des yeux à ſentimens,
Un certain jargon tendre, imité des Romans,
Tout cela.... vous verrez: on vient, je croi.....
c'eſt elle,
Je cours dans mon donjon me mettre en ſentinelle.

SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON.

Que vois-je, Roſalie! Ah quel moment heureux!
Que je bénis le ſort qui vous rend à nos vœux!

ROSALIE.

Ces tranſports ſont-ils faits pour une infortunée
Prête à voir terminer ſa triſte deſtinée!
J'oſe à peine élever mes regards jusqu'à vous,
Quelle étrange demarche! Ah dans des tems plus doux
J'étois bien sûre, hélas! d'obtenir votre eſtime;
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime:
Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non, vivez, cet heureux jour,
N'eſt point fait pour les pleurs, il eſt fait pour l'amour.

ROSALIE.

Que dites-vous, ô Ciel! ma ſurpriſe m'accable...

HAMILTON.

Sidnei dans les remords.....

ROSALIE.

Quel ſonge favorable!
Il m'aimeroit encore!

HAMILTON.

Il eſt digne de vous;
Vous finirez ſes maux, il ſera votre époux.

ROSALIE.

Laiſſez-moi reſpirer, vous me rendez la vie;
Quel heureux changement dans mon ame ravie!
Tous mes jours reſſembloient au moment de la mort;
Mais ne flattez-vous point un crédule tranſport?

HAMILTON.

Non, croyez votre cœur, vous êtes adorée;
Mais par quel heureux ſort en ces lieux retirée...

ROSALIE.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié;
Vous connaiſſez mon cœur, il eſt juſtifié:
Oui, je l'aimois encor même ſans eſpérance,
C'eſt un bien que n'a pû m'ôter ſon inconſtance,

Et si, malgré l'excès de mon accablement,
J'ai vêcu jusqu'ici, c'est par ce sentiment;
Victime du malheur, quand Sidnei m'eût trahie,
Privée au même tems d'une mere chérie,
Je vins cacher mes pleurs, & fixer mon destin
Auprès d'une parente en ce château voisin;
Mais loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude;
Voisine de ces lieux soumis à mon Amant,
J'y venois, malgré moi, rêver incessamment,
Tout m'y parloit de lui, tout m'offroit son image,
J'avois tout l'Univers dans ce séjour sauvage;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres deserts;
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers:
Après quatre ans entiers d'une vie inconnuë,
Quel trouble me saisît, quand j'apris sa venuë!
Pour la derniere fois je voulois lui parler;
Des adieux de l'amour je venois l'accabler;
Je succombois sans doute à ma douleur mortelle,
Si je ne l'eusse vû que toujours infidelle;
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir?
Venez, guidez mes pas, & comblez mon espoir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience,
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance,
Mais il me faut d'abord disposer votre Amant
Au charme inesperé de cet heureux moment.

Il est dans la douleur, égaré, solitaire....
Je vous éclaircirai ce funeste mistere,
Qu'il vous suffise ici de sçavoir qu'en ce jour,
Fidele, heureux par vous, il vivra pour l'amour.
Je differe à regret l'instant de votre joie;
Mais enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardemens me pénétrent d'effroi....
Vous me trompez; Sidnei ne pensoit plus à moi.

HAMILTON.

Je ne vous trompe pas; si je pouvois vous dire
Ce qu'il faisoit pour vous;..... mais non, je me retire;
Je vais hâter l'instant que nous desirons tous.

ROSALIE.

Du destin de mes jours je me remets à vous,
Songez que ces délais, dont mon ame est saisie,
Sont autant de momens retranchés à ma vie.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEI.

C'EN eſt donc fait enfin, tout eſt fini pour
moi !
Ce breuvage fatal, que j'ai pris ſans effroi,
Enchaînant tous mes ſens dans une mort tran-
quille,
Va du dernier ſommeil aſſoupir cet argile !
Nul regret, nul remord ne trouble ma raiſon ;
L'eſclave eſt-il coupable en briſant ſa priſon ?
Le Juge, qui m'attend dans cette nuit obſcure,
Eſt le pere & l'ami de toute la nature ;
Rempli de ſa bonté, mon eſprit immortel
Va tomber, ſans frémir, dans ſon ſein paternel.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

QU'aux peines d'un ami vous étes peu ſen-
ſible !
Pourquoi donc, cher Sidnei, vous rendre inac-
ceſſible ?
Depuis une heure entiere en vain je veux vous
voir,

Et diffiper l'horreur d'un cruel defefpoir ;
Je n'ai pû pénétrer dans votre folitude :
Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude,
Et la Raifon fur vous va reprendre fes droits.

SIDNEI.

Embraffons-nous, ami, pour la derniere fois.

HAMILTON.

Quel langage accablant ! Dans cette léthargie,
Quoi ! je retrouve encor votre ame enfevelie.

SIDNEI.

De mes derniers defirs, de ma vive douleur
J'ai depofé l'efpoir au fonds de votre cœur ;
Que mon attente un jour par vos foins foit remplie,
Si la mort a frapé la trifte Rofalie . . . ;

HAMILTON.

Non, elle vit pour vous ; repondez par pitié,
Repondez à l'efpoir, aux vœux de l'amitié,
Parlez : fi Rofalie à votre amour renduë,
Dans ces lieux, aujourd'hui s'offroit à votre vûë
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux momens
Où vous renouvelliez les plus tendres fermens ;
Senfible à vos remords, oubliant votre offence,
Fidelle à fon amour malgré votre inconftance,
Enfin avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéreffant qui pare la beauté,
Pourriez-vous refifter à l'amour de la vie,

Au charme de revoir une Amante attendrie,
De faire son bonheur, de reparer vos torts,
De partager ses vœux, sa vie & ses transports !

SIDNEI.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée :
Vous sçavez mes projets, si l'eusse trouvée,
Je recommanderois son bonheur à vos soins ;
Mais dans ce même jour je ne mourrois pasmoins.

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'Amitié vous conseille & vous prie,
L'Amour doit commander ; paraissez, Rosalie.

SIDNEI.

Rosalie !... Est-ce un songe ? En croirai-je mes yeux ?
Vous, Rosalie, ô Ciel ! & dans ces tristes lieux !

SCENE III.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

ROSALIE.

OUi, c'est moi, qui malgré mon injure & ma peine,
N'ai jamais pû pour vous me resoudre à la haine :
C'est moi qui viens jouir d'un repentir heureux,
Votre cœur m'apartient, puisqu'il est vertueux...
Mais que vois-je? Est-ce là l'effet de ma presence?
On me trompe, Hamilton ; ce farouche silence...

SIDNEI.

Confondu des chagrins que j'ai pû vous causer,
Que repondre, quand tout s'unit pour m'accuser?
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice;
Puis-je m'en pardonner la cruelle injustice?
Du sort, sans murmurer, je dois subir les coups,
Je ne meritois pas le bonheur d'être à vous!

ROSALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foiblesse;
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendresse.

SIDNEI.

Ne me regrettez plus; c'est pour votre bonheur
Qu'à d'autres passions le Ciel livra mon cœur;
L'état que m'aprêtoient mes tristes destinées
Auroit semé d'ennui vos plus belles journées;
Le destin vous devoit des jours pleins de douceur:
Mon triste caractere eût fait votre malheur.

ROSALIE.

Le pouvez-vous penser? Quelle injustice extrême!
Est-il quelque malheur, aimé de ce qu'on aime!
Sensible à vos chagrins, & sans m'en accabler,
Je ne les aurois vûs que pour vous consoler;
Si mes soins redoublés, si ma vive tendresse
N'avoient pû vous guérir d'une sombre tristesse,
Je l'aurois partagée, & sans autres desirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaisirs!

Rosalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuse.

SIDNEI.

Vous ne connaissez pas ma destinée affreuse ;
Insensible à la vie au milieu de mes jours,
Il m'étoit reservé d'en detester le cours,
De voir pour l'ennui seul renaître mes journées,
Et de marquer moi-même un terme à mes années.

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel, quelle aveugle fureur
Vous inspire un dessein qui fait frémir mon cœur?
Calmez l'état affreux d'une Amante allarmée ;
Vous aimeriez vos jours, si j'étois plus aimée ;
Dans le sein des vertus, dans les nœuds les plus doux,
L'image du bonheur s'offrant encor à vous,
Affranchiroit vos sens d'une langueur mortelle ;
Le véritable amour donne une ame nouvelle ;
Sans doute l'union de deux cœurs vertueux
L'un pour l'autre formés, & l'un par l'autre heureux,
Est faite pour calmer toute aveugle furie ;
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie.

SIDNEI.

Qu'entens-je! je pouvois me voir encor heureux!
Quel bandeau tout à coup est tombé de mes yeux?
Tout étoit éclipsé, tout pour moi se ranime,
Et tout dans un moment retombe dans l'abime!

Quel mêlange accablant de tendresse&d'horreur!
D'un côté Rosalie ! & de l'autre.... O douleur!
Malheureux! Qu'ai-je fait?... Fuyez....

ROSALIE.

De ma tendresse
Voila donc tout le prix! *(à Hamilton.)*
vous trompiez ma foiblesse!
(Elle veux sortir.)

SIDNEI *se jettant aux genoux de Rosalie.*

Non, s'il vous a juré mon sincere retour,
S'il a peint les transports d'un immortel amour,
Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie.
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie,
Je deteste ces jours où l'erreur enchaînoit
Les sentimens d'un cœur qui vous apartenoit;
Ah! si par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous étes trop vengée;
L'Amour pour me punir attendoit ce moment.

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidnei? Quel triste égarement....

SIDNEI.

Je ne dis que trop vrai; plaignez mon sort funeste;
Au sein de mon bonheur le desespoir me reste;
L'Amour rallume en vain ses plus tendres transports,
Mon cœur n'apartient plus qu'à l'horreur des remords;
Oui, d'une illusion échapée à ma vûë,
Je découvre trop tard l'effraïante étenduë:

Quels

Quels lieux vous déroboient ? Quelle aveugle fureur
Egara ma raison, & combla mon malheur ! ...

ROSALIE.

Laissons des maux passés l'image déplorable :
Non, mon cœur ne sçait plus que vous fûtes coupable,
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour & l'honneur devoient former nos nœuds ;
Mais, pourquoi me causer de nouvelles allarmes ?
Vous vous troublez ; vos yeux se remplissent de larmes.

SIDNEI.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur !
Oubliez un barbare indigne du bonheur ;
Je vous revois trop tard, ma chere Rosalie,
Je vous perds à jamais, ç'en est fait de ma vie :
Je touche, en fremissant, aux bornes de mon sort ;
Oui, cette nuit me livre au sommeil de la mort ;
Aprenez, déplorez le plus affreux délire :
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile se déchire ;
Je suis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne, & que le ciel poursuit.

Il donne à lire à Rosalie la lettre écrite à Hamilton.

Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrémités d'un malheur necessaire....

ROSALIE.

Que vois-je ! aïez pitié de mon cœur allarmé ;
Laissez....

SIDNEI.

Il n'est plus tems, le crime est consommé :
Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont vaines,
Un poison invincible a passé dans mes veines.

ROSALIE.

Barbare !

HAMILTON.

Malheureux !

ROSALIE.

Il faut sauver ses jours ;
Peut-être en ce malheur il est quelque secours.

HAMILTON.

Je me charge de tout, comptez sur moi, j'y vole ;
Ne l'abandonnez pas. (*Il sort.*)

SIDNEI.

Espérance frivole !

SCENE IV.

SIDNEI, ROSALIE.

ROSALIE.

Etoit-ce donc ainsi, cruel, que vous m'ai miez ?

SIDNEI.

Moi, si je vous aimois ! Ah ! si vous en doutiez,
Ce soupçon me rendroit la mort plus douloureuse ;
Voyant que ma recherche étoit infructueuse,
J'ai méprisé des jours qui n'étoient plus pour vous ;
A la mort condamné, j'ai devancé ses coups ;

J'aurois vû naître, au sein des ennuis & des larmes,
Un nouvel Univers embelli par vos charmes;
La Vérité trop tard a levé le bandeau
Pour ne me laisser voir que l'horreur du tombeau:
Soumis à mon Auteur, je devois sur moi-même
Attendre, en l'adorant, sa volonté suprême;
Puisqu'il vous conservoit, il vouloit mon bonheur;
J'ai blessé sa puissance, il en punit mon cœur.

SCENE V.

HAMILTON, SIDNEI, ROSALIE, DUMONT.

HAMILTON *à Dumont*.

Que ne m'obéïs-tu?

SIDNEI.

Non, ma mort est trop sûre.

DUMONT.

Ah! vous vous regrettez? J'entreprens cette cure...

SIDNEI.

Chassez cet insensé:

DUMONT.

Vous étes fort heureux
Que loin d'extravaguer, j'etois sage pour deux;
Je vous gardois à vûë, & d'une niche obscure
J'avois vû des aprêts de fort mauvais augure;
Distrait, ne voïant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous étes repassé;
Par l'alcove & sans bruit, durant cette intervale,
Je suis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

ROSALIE.

Je renais.

HAMILTON.

O bonheur !

SIDNEI.

A peine je le croi....

Il baise la main de Rosalie, & embrasse Hamilton & Dumont.

Rosalie... Hamilton... & toi dont l'heureux zele
Me sauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer...

DUMONT.

Vivez, je suis payé ;
Les gens de mon païs font tout par amitié ;
Ils n'envisagent point d'autre reconnoissance ;
Le plaisir de bien faire est notre recompense.

SIDNEI.

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur,
Vont fixer sur mes jours les plaisirs & l'honneur,
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Rosalie,
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer,
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer ;
Partagez mes destins, je vous dois tout mon être :
C'est pour vous adorer que je viens de renaître.

DUMONT.

Ne sçavois-je pas bien qu'on en revenoit là ?
Ennui, haine de soi, chansons que tout cela ;
Malgré tout le jargon de la Philosophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi vive la Vie ! *Fin.*

TABLE

De la premiere Partie.

TABLE

De la seconde Partie.

TABLE

De la troisième Partie.

TABLE

De la quatrième Partie.

79802313

Pas Perdus
31. 1. 80

